LA VIE SPIRITUELLE

N° 445 Décembre 1958

SOMMAIRE

LES MYSTÈRES DE L'AVENT

F. DURRWELL, CssR. Le désir du salut..... 451

Fr. Evode BEAUCAMP. Le dynamisme vital d'un peuple que Dieu appelle..... 466

J.-P. de R. et E. B. Psaume 90. Impatiemment le serviteur de Dieu attend un retour en grâce.. 481

« Je les ai trouvés ivres et n'en ai pas trouvé parmi eux qui eussent soif. » Le P. Durrwell, pour nous introduire au temps de l'Avent, commente cette plainte du Christ. Il n'y a de salut que pour ceux qui l'attendent, et Dieu s'est donné un complice en nos vies : le désir. Nous valons souvent plus par le désir que par telle ou telle entreprise, même couronnée de succès. Encore faut-il avoir le courage de ce désir. Et Dieu nous veut grand. Entrer dans l'Avent, ce sera d'abord accepter cette première loi du Royaume : il ne peut venir en l'homme qu'en creusant toujours plus son désir.

Or il y va d'une lutte qui, pour chaque homme comme pour le peuple de Dieu, à certains moments prend l'allure d'expédition militaire. Une lutte à mort. Impossible de la mener sans opérer le renversement auquel nous invite l'Avent : ce n'est pas d'abord l'homme qui appelle, qui attend; mais infiniment plus : Dieu. Et il ne pourrait y avoir de notre part attente, désir, si Dieu chaque jour n'appelait à nouveau, n'attendait, ne reprenait en charge notre destin.

Relisons les psaumes d'Avent; le psaume 90 : « Il n'y avait encore ni terre, ni cosmos, mais toi, depuis longtemps tu es, et pour toujours. » Mais... « Je les ai trouvés ivres... »

CONNAITRE LES SAINTS

Francis HERMANS. Un convers cuisinier disciple de Ruysbroeck, Jan van Leeuwen..... 487

Un cuisinier... disciple encore plus mystique, s'il se peut, d'un des plus grands. Le « bon coq », Frère convers, nous rappelle avec le sens solide d'un artisan de campagne les exigences du temps de la fidélité qui nous concerne tous, « la deuxième voie » : apaisement de l'amour-propre, remise de soi au Christ. « Répudier tout ressentiment, ne pas répondre au tort... »

APOSTOLUS. L'HONNEUR DE L'AUTRE..... 501

Pas de fidélité sans vérité : que faisons-nous du respect de l'autre ? Dieu lui-même nous respecte, nous traite avec honneur. Et nous, l'honneur de l'autre ?

CHRONIQUES

Dom JEAN LECLERCQ, *bénédictin de Clervaux.* UNE VUE MONASTIQUE DE LA SOCIÉTÉ. VARIATIONS SUR LE NÉCROLOGE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS 504

C'est toute l'admirable valeur théologique de l'amitié, de sa permanence dans la béatitude et son achèvement en communion des saints qui nous sont ici rappelés à propos d'une des plus glorieuses abbayes de France.

H.-D. SAFFREY. LA THÉOLOGIE. A PROPOS DE DEUX LIVRES RÉCENTS 515

« A considérer les choses dans leur genèse, on en obtient une parfaite intelligence. » Deux maîtres livres du P. Chenu sur la genèse de l'âge d'or théologique.

R. LAURENTIN. LA VIERGE MARIE. LIVRES RÉCENTS..... 519

H.-CH. CHÉRY, O. P. LES DISQUES RELIGIEUX..... 536

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

LA VIERGE MARIE

L. BOUYER, Le trône de la Sagesse, p. 520. — E. CASTONGUAY, La fin terrestre de la Mère de Dieu, p. 521. — F. CHARMOT, Les exercices spirituels de saint Ignace avec Marie médiatrice, p. 522. — M. CHOMILER, Sous le regard de Marie, p. 522. — H. DERREAL, Cité de la Vierge, cité de Pierre Fourrier, p. 522. — DIDIER DE CRÉ, Notre-Dame de la Trinité, p. 522. — L. DILHARRE, Marie et notre apostolat, p. 523. — Mgr DUBOIS, Petite somme mariale, p. 523. — S.-M. D'ERCEVILLE, A bâtons rompus avec la Sainte Vierge, p. 523. — Ch. FLACHAIRE, La dévotion à la Sainte Vierge dans la

Voir p. I de publicité la suite de la liste des livres recensés p. 540.

Le désir du salut

I. *Le Royaume des cieux est semblable à dix jeunes filles qui vont à la rencontre de l'époux*[1].

Dix jeunes filles se portèrent à la rencontre de l'unique époux, tenant en main la lampe de leur vigilance, la lampe qui ne doit pas s'éteindre : à elles est semblable le Royaume de Dieu.

Le Royaume de Dieu sur terre, l'Église, est tout en mouvement. Il n'est pas une réalité statique, amarrée à ce monde, au temps de ce monde. Comme ces jeunes filles alertes, l'Église sort à la rencontre de l'époux. Car le Royaume de Dieu sur terre a son pôle, son être même, au-devant de lui-même dans les derniers temps, dans le Christ de gloire qui est au terme du temps ; il est essentiellement orienté, aimanté vers la réalité à venir. C'est pourquoi il est en état d'aspiration, en état de désir, comme les jeunes filles qui vont à la rencontre de l'époux.

Jésus compare l'Église au marchand qui parcourt le monde à la recherche d'une perle merveilleuse et qui, l'ayant trouvée, sacrifie tout son avoir au désir de l'acquérir.

Au dire de l'épître aux Hébreux, l'Église est toujours en route, comme Abraham, étranger et voyageur sur terre. Elle habite sous des tentes ainsi qu'Isaac et Jacob et attend la cité aux solides fondements dont Dieu est l'architecte[2].

Les premiers chrétiens se comparaient au peuple qui traversa

1. Mt 25, 1.
2. He 11, 9 ss.

la Mer et pérégrina au désert, peuple en mouvement dont le sentiment dominant fut le désir de la Terre.

Les verbes qui, dans saint Paul, caractérisent la vie chrétienne sur terre sont des verbes de mouvement. Le chrétien « marche », « il court », il se porte en avant dans un effort distendu. Saint Paul recommande aux fidèles : *Courez ainsi*[3]. Il les félicite : *Vous couriez bien*[4]. De lui-même il déclare : *Je poursuis ma course pour tâcher de le saisir... Je ne pense pas l'avoir déjà saisi* (le Christ), *mais je ne fais qu'une chose : oubliant ce qui est derrière moi, et me portant de tout moi-même vers ce qui est devant moi, je cours droit au but*[5]; et à la fin de sa vie, il se décerne l'éloge : *J'ai achevé ma course*[6].

Le chrétien est en marche, non par le mouvement des pieds, mais par celui de son cœur, par son désir, par sa volonté qui cherche[7]. « Toute la vie du vrai chrétien est un saint désir[8]. »

De fait, quand l'Église se réunit pour cette célébration eucharistique en laquelle s'exprime toute sa vie, la prière essentielle de la liturgie primitive est le « Viens, Seigneur! ». Et l'épouse de l'Apocalypse ne cesse de soupirer : *Viens!*

Nous avons là une loi fondamentale qui s'impose tant que le salut n'est pas achevé. Jésus lui-même l'a formulée dans le discours sur la montagne : *Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des cieux est à eux. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés*[9]. Heureux ces hommes que la terre ne peut pas satisfaire, à qui la terre est injuste et qui tournés vers Dieu attendent le secours et la justice de Dieu seul — à ces hommes de désir revient le Royaume des cieux.

Le Christ a mis en scène deux hommes. L'un glorieux et satisfait de lui-même, n'ayant aucun désir de devenir autre chose que le pharisien qu'il était, fidèle observateur de la loi de la dîme et

3. I Co 9, 24.
4. Ga 5, 7.
5. Ph 3, 12 ss.
6. 2 Tm 4, 7.
7. Cf. saint Bernard, *In Cant.*; P. L., 183, 1185.
8. Saint Augustin, *In 1 Jo., tract. 4, 6;* P. L., 35, 2008.
9. Mt 5, 3, 6.

du jeûne. L'autre, un publicain, humilié et appelant le salut de Dieu : *Ayez pitié de moi pécheur!* Seul ce dernier fut justifié par Dieu [10].

Les publicains et les courtisanes ont précédé dans le Royaume les justes patentés de l'ancienne loi, tous ceux qui étaient satisfaits d'eux-mêmes, enclos et tranquilles dans leur suffisance, justes et sages à point. Dieu qui n'est venu que pour les malades [11], les besogneux de l'âme et du corps, pour ceux qui ont besoin de son aide et la désirent, Dieu n'eut rien à donner à ces justes, à ces sages, à tous les satisfaits d'eux-mêmes.

Toute l'histoire évangélique illustre la loi exprimée par la Vierge Marie : *Il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides* [12].

Quand le Christ parut au milieu du peuple, les âmes se divisèrent. Un grand nombre de Juifs adhéra au Christ et entra dans le Royaume, les autres rejetèrent le Christ et le Royaume. Ce tri des âmes ne s'est pas opéré entre les justes de la Loi et les pécheurs, les premiers acceptant le Royaume, les seconds le rejetant. Le partage s'est effectué entre les satisfaits d'eux-mêmes, qui ne sentaient pas le besoin du salut; et ceux qui, ne trouvant pas à se complaire en eux-mêmes et dans leur sort, se portaient de toute leur âme vers le Dieu du salut.

Parmi ces derniers on compta des âmes très saintes, telle la Vierge, âme d'humilité et de désir; et l'on compta des pécheurs. Ces saints et ces pécheurs avaient en commun le désir de Dieu et de son salut. Au Calvaire, la Vierge et le bon larron se rencontrèrent dans ce désir et entrèrent ensemble dans le Royaume. Les riches s'en sont allés les mains vides; et les petits, les pauvres, les pécheurs, furent comblés, les Madeleine, les Zachée, un bon larron. Car ils demandaient : *Ayez pitié de moi, pécheur* [13]. *Jésus souviens-toi de moi* [14]. Et de Zachée il est dit qu'il *désirait voir Jésus* [15].

10. Lc 18, 14.
11. Lc 5, 31 ss.
12. Lc 1, 53.
13. Lc 18, 13.
14. Lc 23, 42.
15. Lc 19, 3.

Un « logion agraphon » place cette plainte dans la bouche du Christ : « Je les ai tous trouvés ivres, et n'en ai pas trouvé parmi eux qui eussent soif[16]. »

Le désir de Dieu et de son salut : loi fondamentale de notre salut.

II. *L'objet du désir.*

L'objet de ce désir est le salut que Dieu nous donne dans le Christ.

Nous désirons que vienne le salut, la grâce de Dieu qui sauve en nous transformant dans la vivifiante sainteté de Dieu. L'apôtre parle de *l'espoir du salut*[17], de *l'espoir de la justice* de Dieu[18], nous attendons *la bienheureuse espérance*[19] qui n'est autre chose que notre pleine transformation dans le Christ, cette sainteté, cette « consommation » dont parle l'Écriture.

L'objet du désir coïncide avec le terme vers lequel tendait le Christ dans sa pâque, lorsque *avec un grand cri et des larmes il est allé à celui qui pouvait le sauver de la mort*[20]. Nous désirons pour nous la vivifiante gloire de Dieu qui a éclaté dans le Christ.

Car c'est dans cette véhémente clameur que l'Église a été baptisée ; elle est plongée dans la pâque du Christ, elle y naît, elle y vit, dans ce grand mouvement qui le fait « mourir hors du monde vers Dieu[21] ».

Le Christ en nous est un principe dynamique, étant le Christ pascal. Il est le prodromos[22], le pré-curseur qui nous entraîne dans son mouvement.

C'est pourquoi le peuple chrétien est un peuple itinérant, en qui doit s'accomplir l'exode préfiguré. Il mène une existence

16. Cf. *Revue Biblique*, 56 (1949), 445.
17. 1 Th 5, 8.
18. Ga 5, 5.
19. Tt 2, 13.
20. He 5, 7.
21. Ignace d'Antioche, *Rom.*, 2, 2.
22. He 6, 20.

« pascale », une existence de passage, allant d'un lieu ontologique à un autre, sous peine de ne plus être chrétien. Sur terre, il ne peut pas être content de soi, car il n'est jamais arrivé. C'est vers la résurrection finale que se hâte son désir : un peuple toujours « mobilisé » qui n'a de chez soi ici-bas que la route dont il veut brûler les étapes.

Jusque dans l'éternité, l'Église sera animée de ce dynamisme pascal. Même parvenu au terme de son bienheureux rassasiement, le mouvement du Christ vers le Père ne s'est pas reposé, mais s'est éternisé à son point culminant, au paroxysme de son désir où il rejoint le Père. Quand, à son tour, l'Église parviendra à la plénitude de sa résurrection dans le Christ, son désir sera comblé sans s'éteindre, son désir atteint son but sans se figer en lui-même. Le désir s'est ouvert, durant la vie terrestre, jusqu'à pouvoir englober le don illimité fait par Dieu dans le Christ, et ne se fermera plus. L'Église ne sortira plus de l'instant de la rencontre entre la véhémence du désir et son exaucement. Le bonheur de l'homme n'est pas que dans la possession, il est aussi dans la recherche. Au ciel l'une ne supprimera pas l'autre, l'une parviendra par l'autre à sa plénitude.

En attendant l'Église progresse vers la double plénitude du désir et de l'exaucement. *Elle grandit de toute manière vers celui qui est la Tête*[23]. Car l'histoire du salut est encore à ses débuts en chacun de nous, et en marche vers sa consommation. Le baptême n'en est que le principe et la promesse de la plénitude, et de même l'eucharistie. *C'est en espérance que nous sommes sauvés*[24]. Saisi, dès cette terre, par le mystère du salut, le chrétien ne bénéficie pas encore de la totalité de ses effets. Nous gémissons encore dans *ce corps de péché,* dans cette existence *selon la chair* qui est une existence selon le péché et la condamnation, nous avons encore besoin de la gloire de Dieu[25], du don de l'Esprit qui est la vivifiante sainteté de Dieu, en qui nous sommes sauvés : *Dieu nous a appelés pour nous sauver dans la sanctification de l'Esprit... il nous a appelés pour nous*

23. Ep 4, 15.
24. Rm 8, 24.
25. Rm 3, 25.

faire acquérir la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ[26]. Nous serons sauvés quand nous serons saints dans la plénitude de l'Esprit, dans le Christ de gloire. *Le salut est dans la sainteté;* tel est l'objet du désir de l'Église.

Comme Dieu ne donne le salut que dans le Christ et dans son mystère, que la sainteté de Dieu, la glorieuse vie de l'Esprit, ne se trouvent nulle part dans le monde sinon dans le Christ et dans son mystère, c'est vers lui que se dirige le désir de l'Église, vers ce Christ qui, par son mystère rédempteur, est placé à la fin des temps. Saint Paul est tendu en avant, de tout son effort, pour le saisir[27] et l'Église entière se porte au devant de lui avec le désir d'une fiancée : *Nous attendons notre Sauveur*[28]. *Nous attendons la bienheureuse espérance et la manifestation de notre grand Dieu et Sauveur*[29]. Quand il viendra la prendre, pour se l'unir dans la gloire de l'Esprit, l'Église sera sauvée.

Le désir parousiaque, le désir du salut dans le Christ des derniers temps, de notre total achèvement en lui, est si essentiel à l'Église que, sans lui, l'Église ne serait plus l'Église du Christ sur terre. Car le Royaume est semblable à dix jeunes filles qui sortent à la rencontre de l'époux et toute la vie de l'Église se consume dans le désir et l'attente : *Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent leur maître*[30]. Nous ne serions plus d'Église sans ce désir, car les chrétiens sont des gens qui espèrent[31]; ils sont définis par saint Paul : *Ceux qui aiment sa venue*[32].

La parole de saint Augustin vaut avant tout du chrétien : *Fecisti nos ad te*[33]. Nous sommes chrétiens par le mouvement qui nous porte vers Dieu; chrétiens, parce que saisis par la pâque du Christ, par le mouvement qui le jette dans le Père. Le « quiétisme » est totalement étranger au christianisme. Les

26. 2 Th 2, 13 ss.
27. Ph 3, 12-14.
28. Ph 2, 20.
29. Tt 2, 13.
30. Lc 12, 36.
31. 1 Co 15, 19.
32. 2 Tm 4, 8.
33. *Confessions*, l. I, c. 1.

plus authentiques chrétiens, les saints, depuis saint Paul jusqu'à sainte Thérèse de Lisieux, ont été consumés par le désir de la *venue* et de leur *réunion avec lui*[34]. Ce splendide chrétien au seuil du IIe siècle, saint Ignace d'Antioche, suppliait ses frères de Rome de vouloir l'épargner, de ne pas l'empêcher de mourir, car ce n'est qu'alors qu'il serait homme vraiment et chrétien[35].

Tout cela est l'œuvre de l'Esprit, qui est le principe de la création et l'agent de son histoire : il conduit le monde depuis la création première jusqu'à la plénitude eschatologique. Saint Ignace d'Antioche sentait l'Esprit en lui pareil à une eau vive qui presse et murmure : *Viens vers le Père*[36].

Tout cela est encore l'œuvre en nous du Christ de gloire : *Le Christ en vous, espérance de gloire*[37]. Il est arrivé auprès du Père, il est le terme du devenir humain et sa présence dans l'Église la « mobilise » tout entière pour le dernier jour.

III. *Pourquoi le désir est-il nécessaire au salut ?*

Personne ne peut acquérir le salut sinon par le désir. Le salut est tout entier l'œuvre de Dieu seul : *Vous avez été sauvés... non certes par vos mérites, mais par un don de Dieu ; non certes par vos œuvres... nous sommes son ouvrage à lui*[38]. Que reste-t-il à faire sinon de désirer le salut et le recevoir ? Cependant Dieu n'appelle-t-il pas l'homme à collaborer de toutes ses forces à la grâce, certes, mais cet effort total vers le salut est dans le désir de le recevoir.

Aucun effort n'est capable de nous donner Dieu, mais nos efforts sont nécessaires pour que Dieu se donne à nous. La coopération humaine consiste à s'ouvrir au salut, à le recevoir activement. Avec l'aide de Dieu, l'homme crée en lui-même une

34. 2 Th 2, 1.
35. Rm 6, 2.
36. Rm 7, 2.
37. Col 1, 27.
38. Ep 2, 8-10.

capacité à recevoir, il se prête activement, se livre au salut. Ce travail d'ouverture, cet effort pour se prêter à la grâce, s'accomplit dans un bon vouloir, sincère, actif, à l'égard de Dieu; on peut l'appeler désir, en donnant au mot le sens d'un appel profond par lequel l'homme reçoit en lui l'action de Dieu. Tout l'effort de collaboration consiste dans ce désir total de l'homme pour que Dieu règne en lui : « La grâce est la part de Dieu, le désir de la grâce est ma part[39]. »

C'est pourquoi la prière est nécessaire et possède une promesse infaillible de salut : *Demandez et vous recevrez*[40], la prière qui n'est pas autre chose que l'expression du désir[41].

Prions-nous pour informer Dieu de nos besoins? — Non, répond Jésus, car *votre Père dans les cieux connaît tous vos besoins*[42]. Prions-nous pour mieux disposer Dieu à notre égard? — Certes non, *Dieu est amour*[43], toujours disposé à nous sauver; il est le *Dieu sauveur*[44], dont la grâce assiège les frontières de l'homme, dont « le propre est d'avoir toujours pitié et de pardonner »[45]. La prière ne dispose pas Dieu à nous accorder la grâce, elle dispose l'homme à la recevoir, elle ouvre l'homme à l'invasion de Dieu. « Il veut que dans la prière s'exerce notre désir qui nous permet de recevoir le don qu'il nous prépare. Car il est très grand ce don et petit est notre cœur, et étroit, c'est pourquoi il nous dit : *Dilatez-vous* (2 Co 6, 13[46]. » « Disposé à donner à tous, Dieu ne donne qu'à celui qui demande, de crainte de donner à qui ne peut recevoir[47]. »

39. Psichari, cf. R. Maritain, *Les Grandes Amitiés*, p. 351.
40. Jn 16, 24.
41. « Par le nom de prière on entend toutes les règles du saint désir. » Saint Augustin, *De perfectione justitiae hominis*, c. 8; P. L., 44, 300. « Car ton désir est lui-même prière. » Id., *En. super Ps. 37, 14;* P. L., 35, 404.
42. Mt 6, 8.
43. 1 Jn 4, 8.
44. Tt 2, 10 ss.
45. Cf. Liturgie des funérailles.
46. Saint Augustin, *Ad Probam.;* P.L., 33, 500.
47. Saint Augustin, *En. in Ps. 102;* P. L., 37, 1324.

IV. *Le salut et la sainteté sont déjà dans le désir.*

Si le désir est la part de l'homme et le don la part de Dieu, nécessairement accordé à ce désir, le désir de la sainteté constitue une authentique sainteté.

S'il est vrai que l'Église est semblable à dix jeunes filles qui se portent à la rencontre de l'époux, à des hommes qui attendent leur maître; si vraiment « toute la vie d'un authentique chrétien est un saint désir » et que les vrais chrétiens sont ceux qui « aiment la venue », alors vraiment la sainteté n'est, de la part de l'homme, qu'un grand désir. C'est par ce désir que l'Église réalise sa définition et donc sa perfection. « Telle est maintenant notre justice, celle par laquelle nous courons, dans la faim et la soif, vers la perfection, vers la plénitude de la justice, dont nous serons rassasiés [48]. »

Quand donc le Seigneur exige des siens la perfection suprême : *Soyez parfaits comme votre Père céleste* [49], il ne demande pas que leur effort réalise cette perfection — ils n'y réussiraient jamais — mais qu'ils la désirent; leur perfection sera dans la grandeur de leur désir.

Quand il leur demande d'aimer Dieu de tout leur cœur, de toute leur force, et le prochain comme lui-même l'a aimé, il n'exige pas d'eux de réussir à atteindre cette suprême dilection. Il est Fils de Dieu et personne n'atteindra jamais la perfection de son amour pour le prochain. A l'homme il revient de désirer cet amour, là est sa part.

Le Seigneur recommande à tous : *Il faut toujours prier* [50]. Or ce chef-d'œuvre de vie spirituelle, une prière ininterrompue, seuls de rares saints pourront le réussir. Mais ce n'est pas de réussir que demande le Seigneur, mais de tendre par la bonne volonté à la perfection d'une prière sainte et ininterrompue.

Exige-t-il que nous évitions de fait tout péché? Certes non. Une grâce exceptionnelle serait requise, accordée à de rares pri-

48. Saint Augustin, *De perfectione justitiae hominis*, c. 8; P. L., 44, 300.
49. Mt 5, 48.
50. Lc 18, 1; 1 Th 5, 17.

vilégiés. Mais notre cœur doit, sans cesse et toujours à nouveau, désirer une vie sans péché.

Enfin exige-t-il que nous réussissions à étendre son Royaume sur terre ? Pour l'affirmer il faudrait prétendre avoir un pouvoir sur le Règne de Dieu. De nous le Seigneur attend le désir qui se prête à son action, il demande le travail afin que son *règne arrive*.

Dieu regarde le cœur, notre bonne volonté, et non le succès de notre effort. Il regarde non pas l'obole de la veuve — sinon pour s'attendrir sur sa petitesse — mais le cœur généreux de cette femme, et déclare qu'elle a donné plus que les autres. Le jour où le Christ fit l'éloge de la veuve, il canonisa le bon désir. « Rappelez-vous sans cesse que Dieu fait plus de cas de cette bonne volonté pleine d'humilité avec laquelle on s'offre à lui, faisant l'oblation de sa vie pour son seul amour et gloire, qu'il n'apprécie tous les services qu'on lui rend, tout grands soient-ils [51]. »

La perfection chrétienne consiste uniquement, de notre part, dans le désir de cette perfection. Quiconque la désire de tout son cœur est parvenu à la perfection que Dieu attend présentement de lui. Devant Dieu « nous sommes davantage ce que nous voulons être demain que ce que nous sommes aujourd'hui [52] ».

Les plus exigeants des saints n'ont pas cru que la perfection est à chercher au delà de la bonne volonté. « Telle est actuellement notre justice : que nous courions, dans la faim et la soif, vers cette perfection et cette plénitude de la justice, dont nous serons plus tard rassasiés [53]. » Ils pensent que cette justice est accordée dès maintenant au désir : « Celui qui désire Dieu d'un cœur sincère, possède certes déjà celui qu'il aime [54]. »

« Oh! comme il vaut mieux avoir affaire avec Dieu qu'avec le monde! Pour acquérir les biens d'ici-bas... suffit-il de les convoiter ? En cas d'insuccès le désir ne fait qu'augmenter la peine.

51. Saint François Xavier, Lettre du 5 novembre 1549. Cf. *Etudes*, XII (1952), p. 319.
52. J. Mallet, *Lettres à sa fiancée*, p. xxi.
53. Saint Augustin, *De perfectione justitiae hominis*, c. 8; P. L., 44, 300.
54. Saint Grégoire le Grand, *Hom. 30 in Evangelia;* P. L., 76, 1220.

Avec Dieu, quelle différence! Désirer son amour et sa grâce, c'est déjà les tenir[55]. »

L'Église sur terre est pérégrinante. Son rôle est d'aller de la Pâque où elle est née à la Parousie où elle est consommée. Et le Christ ressuscité est « Celui qui vient ». Son rôle est de rencontrer sans cesse l'Église qui le désire, depuis Pâques où il apporte les prémices des richesses pascales, jusqu'à la Parousie où il la comble de leur plénitude.

Désir équivaut sainteté à une double condition : à condition que ce désir soit grand et qu'il soit sincère.

a) Il faut que le désir soit *grand,* à la mesure de cette sainteté dont Dieu nous fait un devoir; que le cœur s'ouvre à la perfection dont Dieu veut nous combler : *Telle est la volonté de Dieu : votre sanctification*[56].

Mais désirer pour nous la sainteté divine, telle que nous la voyons reflétée dans les grands saints, cela paraît être de la folie, une fantaisie irréelle, de grands mots qui peuvent enchanter un cœur d'enfant mais dont on est blasé à un certain âge, car on sait trop de quelle pâte on est pétri et que les saints sont infiniment rares. Et même ne serait-ce pas un condamnable orgueil?

Certes non. Ni naïveté ni orgueil, le désir d'une authentique sainteté n'est qu'un strict devoir.

L'Église est essentiellement orientée vers le dernier jour, vers la plénitude de son union au Christ, vers sa résurrection totale, son entière transformation dans la vivante sainteté du Christ. Elle ne répondrait plus à sa définition, à sa vocation, si elle ne tendait pas à la Parousie, à sa totale union au Christ qui est « le Saint de Dieu », — si elle n'était pas animée d'un désir de totale sainteté.

Le Christ fixe à tout chrétien, même au dernier des chrétiens, un idéal si élevé, que jamais le désir le plus ambitieux ne le dépassera : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur!* Le désir d'aimer pourrait-il être jamais trop grand?

Le Christ nous fixe un tel idéal de charité fraternelle que le

55. Saint Alphonse de Liguori, *Vera Sponsa,* c. 4.
56. 1 Th 4, 3.

désir le plus ambitieux ne pourra pas dépasser ce qu'exige ce strict précepte : *Voici mon précepte à moi, que vous vous aimiez comme moi je vous ai aimés*[57]. Qui donc pourrait reprocher à notre désir d'être trop grand, quand ce désir, si grand qu'il soit, n'atteint même pas à la hauteur du précepte? Car nous aurions beau dilater le désir, loin de dépasser l'idéal voulu de Dieu, il ne pourrait même pas l'atteindre : *Soyez parfaits comme votre Père céleste!* Notre désir devrait être infini comme la sainteté de Dieu pour répondre à l'exigence du Christ.

Quant à la médiocrité de sa vie passée, elle ne doit pas décourager un chrétien ni le dispenser d'un grand désir. Si une vie fut médiocre, ce fut par la médiocrité du désir. Il n'y a dans un grand désir de Dieu aucune naïveté juvénile et aucun orgueil. Car Dieu nous a déjà fait un tel don dans le Christ que, pour le recevoir entièrement, il faut ouvrir l'âme à un désir illimité. Que nous a-t-il donné? Dans le baptême, dans chaque messe, il nous a donné son Christ et toute la dynamique de la rédemption. C'est le Christ pascal que nous avons reçu qui est le Christ du dernier jour en sa puissance de sanctification universelle. Nous avons reçu ses richesses de rédemption et pourtant nous ne les possédons pas encore. Dieu, le Christ, sa mort et sa gloire, sont trop grands pour que nous puissions les étreindre, les contenir en nous. Il faut toujours les désirer davantage, dilater notre cœur pour posséder la grâce qui nous est déjà donnée. L'Église doit s'ouvrir toute grande pour posséder enfin au dernier jour le mystère de salut qui lui est confié depuis le premier jour, celui de Pâques.

Quand il prie, le chrétien n'a donc pas à craindre de trop demander. Il est plus assuré d'être exaucé, s'il désire de grandes grâces que s'il en demande de moindres; alors seulement sa prière répond à la volonté de Dieu. « Demandez de grandes choses et les petites vous seront données de surcroît », aurait dit le Christ selon un « logion agraphon ». Car, Seigneur, tu vas toujours plus loin que nos mérites et que nos désirs[58].

b) Alors se réalisera aussi la seconde condition : le désir sera

57. Jn 13, 34.
58. Oraison du onzième dimanche après la Pentecôte.

sincère. Car le désir de Dieu n'est entièrement sincère que s'il se porte sur une possession plénière.

Quand il est dit que le désir vaut sainteté, il ne s'agit pas de velléités : *Le paresseux veut et ne veut pas*, dit l'Écriture[59]. Il voudrait se lever et ne le voudrait pas : *Le paresseux se tourne sur sa couche comme la porte dans son gond*[60]. *Il dit : je ne puis sortir, il y a un lion dans la rue*[61]! En somme il ne désire pas se lever et préfère de beaucoup rester couché.

L'homme doit sans cesse faire sur lui-même un effort de sincérité. Car souvent l'expression de son désir ne correspond pas à une volonté profonde et il prie comme s'il ne voulait pas être exaucé. Tel saint Augustin dans sa jeunesse. Il était dans sa seizième année ; son père voulait l'envoyer à l'école des rhéteurs à Carthage, mais il fallait attendre une année pour réunir l'argent nécessaire. Année d'oisiveté, où Augustin tomba dans le vice dont il ne se relèvera que quinze ans plus tard. Il avait conscience de sa déchéance et il priait, mais il avoua plus tard qu'il ne désirait pas être exaucé : « Donnez-moi la chasteté et la continence, disait-il, mais pas encore maintenant. » « Je craignais, explique-t-il, de voir trop tôt ma prière exaucée et d'être guéri de ce mal[62]. »

Dieu n'écoute pas, tant qu'il n'entend pas dans la prière le ton de la sincérité.

Le chrétien a souvent peur de la grâce, peur d'être aimé de Dieu, peur de cet amour redoutable pour notre égoïsme et en qui pourtant est notre bonheur. Mgr d'Hulst note dans sa retraite de 1872 : « J'ai demandé à Marie quelques saints pour (convertir) Paris. Alors j'ai senti renaître en moi cette question qui me remue et me trouble toujours : Pourquoi ne demanderais-tu pas cela pour toi-même ? et j'ai eu peur de faire cette prière, parce que j'ai eu peur d'être exaucé. Voilà le point sensible. » Plus tard la grâce triompha de ces hésitations et désormais il adressa chaque jour à Dieu cette prière.

59. Pr 13, 4 (Vulgate).
60. Pr 26, 14.
61. Pr 26, 13.
62. *Confessions*, l. VIII, c. 7.

Nous prononçons les mêmes paroles que les saints, ces prières qui leur ont obtenu des grâces de sainteté : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite! » Chez nous, une prière des lèvres, un désir de surface. Peut-être serions-nous effrayés si Dieu nous prenait au mot et, devant l'irruption du règne de Dieu en nous, nous dirions : « Arrêtez, Seigneur, je ne l'ai pas demandé! » Chez les saints la prière sort des entrailles de l'âme : *De profundis clamavi.*

Les saints n'ont pas été pétris d'une autre argile que nous. S'il se distinguent de nous, c'est par la grandeur et la sincérité de leur désir.

« François était déjà cloué à la croix avec le Christ... quand il disait aux Frères : commençons à servir Dieu notre Seigneur, car nous avons fait bien peu jusqu'à présent... Et, avec le Christ comme chef, il se proposait d'accomplir de grandes choses [63]. »

L'exemple de leur jeunesse d'âme nous entraîne. « J'ai reconnu clairement, écrit sainte Thérèse d'Avila, que Dieu ne manque jamais de récompenser, même en cette vie, le moindre bon désir. Ne rétrécissons pas nos désirs. Croyons fermement qu'avec le secours de Dieu et des efforts, nous pourrons peu à peu acquérir nous aussi ce que tant de saints, aidés de Dieu, sont parvenus à obtenir [64]. »

Bernanos, sur la fin de ses jours : « Et moi, mes rêves, je les voulais démesurés — sinon à quoi bon les rêves? Et voilà précisément pourquoi ils ne m'ont pas déçu. Si je recommençais ma vie, je tâcherais de les faire plus grands encore, parce que la vie est infiniment plus grande et plus belle que je n'avais cru, même en rêve, et moi plus petit [65]. »

Au-dessus de toutes ces paroles et de tous les exemples des grands chrétiens, il y a, pour nous encourager au désir, la grande révélation de l'efficacité du désir : *Demandez et vous recevrez.*

63. Saint BONAVENTURE, *Legenda S. Francisci*, c. 14. *Opera*, VIII, p. 545. Ad Aquas Claras, 1898.
64. *Libro de la Vida*, c. 4.
65. *Bernanos*, Paris, pp. 11 et 26.

★

Il importe donc de mettre notre âme en état de désir, comme le psalmiste qui disait : *J'ai désir de ton salut, Yahvé! Ta loi fait mes délices. Je m'égare, brebis perdue, viens chercher ton serviteur*[66].

La veille de sa mort, Jésus promit aux siens que désormais il viendrait : *Je m'en vais et je viendrai*[67]. Il parlait de sa parousie, de sa parousie finale et fulgurante, mais aussi de sa parousie intime au milieu de l'Église. Depuis le jour de Pâques, Jésus ne cesse de venir auprès des siens dans le cénacle, toute notre vie est sous le signe de la venue. Mais toute parousie peut avoir un double effet, l'un de grâce et l'autre de condamnation, selon qu'on attend et désire cette venue ou qu'on ne la désire pas.

Heureux les serviteurs qui attendent et désirent la venue du Maître. Heureuses les vierges qui se portent en avant avec la lampe du désir. *La couronne de justice m'est réservée. Mais non seulement à moi, mais à tous ceux qui désirent sa venue*[68].

Que le Seigneur veuille nous donner la grâce du désir, ce « supplicandi affectus », l'amour de la supplication, dont parle une oraison de la messe[69].

Notre prière s'adresse à celle qui dans le cortège est « la Vierge sage » par excellence, celle dont « la lampe est la plus claire »[70]. Que Marie, la Vierge du désir, veuille partager avec tout le peuple sur terre l'huile de sa lampe.

F. Durrwell, CssR.

66. Ps 119, 174 ss.
67. Jn 14, 28.
68. 2 Tm 4, 8.
69. *Oratio super populum*. Lundi après Laetare.
70. Pétrarque, *Canzone VIII*. « Vierge sage et l'une du beau groupe des bienheureuses vierges prudentes, ou plutôt la première, celle dont la lampe est la plus claire. »

Le dynamisme vital d'un peuple que Dieu appelle

Le Dieu du Sinaï ne s'est pas contenté d'ouvrir un dialogue avec ses créatures, il a pris en charge leur destin, les entraînant derrière lui en une marche haletante vers un terme de lui seul connu. L'existence devient alors une aventure dont on connaît certes le point de départ, mais dont on ne peut que soupçonner le point d'arrivée. De toute manière l'humanité aura fini de tourner en rond : elle cessera de se complaire dans le mythe d'un éternel retour des choses. Du seul fait qu'il ait conscience d'aller quelque part, Israël accumule de telles réserves d'énergie qu'il survivra aux plus rudes coups du destin, à des catastrophes qu'aucune autre collectivité humaine n'a jamais su victorieusement affronter. Car, si le temps a fini par donner raison aux prophètes dans leurs invectives contre les nations, s'il ne reste plus rien d'Ammon, de Moab, d'Edom, d'Assour, de Tyr, de Babylone, voire même de l'Égypte des pharaons, le peuple élu, lui, est toujours vivant avec ses douze millions de membres ; il a résisté à l'effondrement politique, à la déportation, à la dispersion au sein des plus vastes empires ; après vingt-cinq siècles d'humiliation, il n'a point abandonné un iota de ses prétentions, remontant d'un bond toujours plus vigoureux les fonds de courbe où l'on pouvait le croire disparu à jamais.

C'est la conscience d'une vocation qui a donné à l'âme israélite cet extraordinaire élan dont notre époque est encore le

témoin étonné. Au sein du monde gréco-romain, au sein même de notre société moderne, les Juifs seraient-ils demeurés les fils de ces fiers guerriers qui, autrefois, cheveux au vent, se jetaient à l'assaut (Jg 5, 2), confiants dans l'irrésistible force de leur Dieu? Bien des siècles ont passé, en effet, et le dynamisme initial n'a rien perdu de sa verdeur, car jamais Israël n'a eu l'impression que son aventure était terminée et qu'il était arrivé. Son cœur est resté tendu vers la réalisation d'un but que trente siècles d'histoire ne lui ont point encore permis d'atteindre; Yahwé n'a point livré le secret du dessein qu'il poursuit : *Je suis qui je suis.*

1. *Marcher sa vie.*

Dans la Bible, on marche sa vie : *Il n'y a qu'un pas entre moi et la mort,* confiait David à son ami Jonathan (1 S 20, 3); et lorsque, plus tard, on vint lui annoncer la mort du fils de son péché, il s'écria : *Puis-je encore le faire revenir? C'est moi qui irai vers lui, mais il ne reviendra pas vers moi* (2 S 12, 23). Ainsi, au prophète qui se plaint de son sort, Yahvé pourra répondre :

> *Si la course avec des piétons t'épuise,*
> *comment lutteras-tu avec des chevaux?* (Jr 12, 5.)

Aussi, d'un bout à l'autre du Livre saint on paraît obsédé par l'idée d'avoir un large espace devant soi pour pouvoir librement diriger ses pas; comme si, pour vivre pleinement, il suffisait de marcher à son aise :

> *Il me dégagea et me mit au large*[1].

En sens contraire, la souffrance nous est dépeinte le plus souvent sous les traits de l'angoisse; le patient se sent resserré, bloqué dans son élan, sa route étant barrée :

> *Pourquoi ce don à l'homme qui ne voit plus sa route,*
> *et que Dieu cerne de toute part?* (Jb 3, 23.)

1. Ps 18, 20; cf. 4, 2; 26, 12; 27, 11; 31, 9, etc.

Semblable à l'infidèle que Yahvé empêche d'aller rejoindre ses amants (Os 2, 8), le malheureux s'écrie :

Il a dressé sur ma route un mur infranchissable,
mis des ténèbres sur mes sentiers (Jb 19, 8; cf. Lm 3, 7).

Soucieux de donner toute sa mesure dans la course où il se trouve engagé, l'Israélite tremble à chaque instant de voir son pied pris dans les pièges[2], il pressent qu'une fosse est là creusée pour le faire choir[3], il craint le filet sournois qu'aura posé le chasseur[4]. Paralysé par les misérables intrigues de ses collègues, le malheureux lévite en vient à songer à ce ciel bleu de la liberté qu'on découvre en levant les yeux lorsqu'on a vainement essayé de forcer les murs :

Qui me donnera des ailes comme à la colombe,
que je m'envole et me pose? (Ps 55, 7; cf. Ps 11, 1.)

L'étau desserré, c'est la détente de forces vives trop longtemps comprimées :

Notre âme comme un oiseau s'est échappée
du filet de l'oiseleur.
Voici : le filet s'est rompu
et nous avons échappé (Ps 124, 7).

Bien sûr, il ne sera jamais question ici de marcher pour le plaisir de marcher; il s'agit d'aller quelque part; le mouvement perpétuel n'est point l'histoire :

Mes jours ont fui loin de mes projets

geignait le saint homme Job (17, 11),

Mes jours passent plus rapides qu'un coureur,
ils s'enfuient loin du bonheur (Jb 9, 25).

2. Ps 38, 13; 57, 7; 64, 6; 140, 6; 142, 4, etc.
3. Ps 7, 16; 9, 16; 35, 7; 119, 8; Jr 18, 20, 22; Pr 26 27; Qo 10, 8, etc.
4. Ps 9, 16; 35, 8; Lm 1, 14; Jb 18, 8; 19, 6, etc.

Aussi, de même que la Création s'est conclue par le repos du septième jour, c'est à « reposer en sécurité » qu'aspire finalement le peuple de Dieu :

Il a trouvé grâce comme au désert,
le peuple échappé à l'épée.
Israël marche à son repos [5].

Le dynamisme de l'existence ne se confond donc pas avec une agitation vide. Le juif ne craindra jamais rien tant que de se voir emporter dans un aveugle et irrésistible tourbillon (Jb 27, 20). Sa marche doit avoir un but précis même s'il reste au-delà de ce qu'en peut deviner le marcheur ; car jamais Israël ne pourra se faire à l'idée que la vie n'ait point de sens [6].

2. *Sous le signe de l'antique geste guerrière.*

Parfois cette marche vigoureuse de l'existence prend l'allure d'une expédition militaire ; comme si le destin des élus se développait au rythme d'une conquête de la terre promise. Ainsi, par exemple, chacun des fidèles se laissera mener jusqu'en de gras pâturages, sous la houlette du Yahvé-Pasteur (Ps 23), à l'instar du peuple qui par lui fut conduit sur la terre de Canaan :

Ta grâce a conduit ce peuple par toi racheté;
ta force l'a guidé vers ta sainte montagne (Ex 15, 13).

D'ailleurs c'est l'histoire entière d'Israël qui se présente ainsi comme une marche en avant sous la conduite de Yahvé :

Moi, je marcherai devant toi,
en nivelant les hauteurs (Is 45, 2).

A votre tête marchera Yahvé,
à votre arrière-garde, ce sera le Dieu d'Israël (Is 52, 12).

5. Jr 31, 2; cf. 6, 16; Ps 95, 11; 132, 8; voir encore Ps 16, 9; Pr 1, 33; Dt 33, 12, etc.

6. En ce qui concerne la position du livre de l'Ecclésiaste sur ce point, nous renvoyons au chapitre III, A, à la poursuite du Vent, de notre volume, *Sous la main de Dieu,* II : *La Sagesse et le Destin des Elus.*

Et ce qui fut l'expérience de la nation devient l'expérience personnelle de chacun de ses membres ; l'ange de Yahvé ne viendra-t-il pas camper autour des fidèles (Ps 34, 5), comme il était venu prendre la tête des armées de Josué (Jos 5, 13-14) ? Le juste n'aura donc qu'à s'en remettre pour le soin de sa route (Ps 37, 5) au Dieu qui lui aplanira le chemin (Ps 5, 7 ; Is 26, 7) :

C'est Yahvé qui mène ses pas,
il l'affermit et sa marche lui plaît (Ps 37, 23).

Ainsi conduite, la vie ne saurait manquer d'être animée d'un irrésistible élan :

Avec toi je force l'enceinte;
avec mon Dieu, je saute le rempart (Ps 18, 30).

Mais, à vrai dire, cet enthousiasme conquérant ne se rencontre guère que sur les lèvres des rois ; dans le psautier, les plaignants maintiennent plutôt des positions de défense ; on leur fait la guerre et ce qu'ils cherchent c'est à se réfugier dans d'imprenables citadelles beaucoup plus qu'à aller conquérir des terres lointaines

Car tu fus pour moi un refuge,
une tour forte contre l'ennemi (Ps 61, 4).

Sois pour moi un rocher de sûreté,
une maison forte pour me sauver (Ps 71, 3).

N'importe! Ces images empruntées à l'art militaire et qu'on retrouve à toutes les pages[7] laissent l'impression que le peuple élu est demeuré sur le pied de guerre d'un bout à l'autre de son histoire, même en des temps où l'État juif avait bien perdu de son ancien lustre martial. Victime, par exemple, d'une simple calomnie, le pauvre de nos psaumes pensera tout de suite à un

7. Ps 18, 3; 27, 5; 28, 1; 61, 3-4; 62, 2, 3, 7; 142, 6; 144, 1; Pr 14, 26; 18, 10, etc.

ennemi qui aiguise son glaive[8], qui bande son arc, vise et décoche ses flèches[9] :

Une massue, une épée, une flèche aiguë,
tel est l'homme qui porte témoignage contre son prochain
(Pr 25, 18).

Persistance de vieux clichés littéraires désuets ? Signe bien plutôt de la fidélité d'Israël à ses origines les plus lointaines. Ces anawim, qui se répandent en pleurs sur leur couche, gémissent comme la colombe, crient sur les ruines comme le hibou (Ps 102, 7), prétendent rester fils des compagnons de Gédéon ; ils seront prêts à rejoindre les Maccabées dans la révolte, à soutenir contre les armées de Titus un des sièges les plus sanglants de l'histoire, et vingt siècles après à reprendre possession de leur sol, défiant l'hostilité du monde entier. Le souvenir de la conquête a marqué l'âme des fils d'Israël d'un sceau indélébile et cela donne une note martiale à la représentation que chacun se fait de son propre destin.

3. *Prophètes et sages montrent le chemin.*

Vivre, c'est aller de l'avant ; on ne saurait donc se représenter la morale comme un ensemble plus ou moins logiquement ordonné d'impératifs catégoriques. Les préceptes divins devront servir à baliser la piste, visant moins à défendre un ordre établi qu'à introduire les élus dans un monde nouveau. Les vertus elles-mêmes ne demeureront point des abstractions ; on les considérera comme des routes largement ouvertes. Ainsi l'israélite aura à suivre la voie de la vérité (Ps 119, 30 ; Tb 1, 3) et à s'écarter de celle du mensonge (Ps 119, 29, 104) :

Ai-je fait route avec le mensonge,
pressé mes pas vers la fausseté ? (Jb 31, 5.)

Ayant pour objet d'encadrer la marche des élus, la Loi est

8. Ps 7, 13 ; 37, 14 ; 52, 4 ; 57, 5 ; 59, 8 ; 64, 4 ; 140, 4, etc.
9. Ps 11, 2 ; 37, 14 ; 57, 5 ; 64, 4, etc.

toujours regardée dans la logique de l'aventure du Sinaï. Non seulement elle n'étouffe point l'homme dans les rets d'un système d'ukases qu'il est difficile de ne pas trouver arbitraires, mais elle prétend le promouvoir et lui montrer le chemin de sa véritable grandeur. Aussi, comme la nation n'a que Yahvé pour lui indiquer la direction à prendre : *Ah! si dans mes voies marchait Israël!* (Ps 81, 14), chaque fidèle sans lui se sent une brebis égarée (Ps 119, 176) et c'est à lui qu'il demande sa route :

Tes chemins, Yahvé, fais-les-moi connaître;
enseigne-moi tes sentiers (Ps 25, 4).

Ta parole est une lampe sur mes pas,
une lumière sur mon sentier (Ps 119, 5).

En toute circonstance, bénis le Seigneur, explique le vieux Tobie à son fils, *demande-lui de diriger tes voies, de faire aboutir tes sentiers et tes projets* (Tb 4, 19). Ne reconnaît-on point là un écho de la toute première expérience du peuple de Dieu : *Voici que j'envoie mon ange devant toi pour te garder dans le chemin et pour te faire arriver au lieu que je t'ai préparé* (Ex 23, 20) ?

S'il veut aller jusqu'au bout de sa vocation, Israël ne saurait quitter un seul instant le sentier que son Dieu lui montre :

Notre cœur n'est point revenu en arrière,
ni notre pas n'a quitté ton sentier (Ps 44, 19).

Mon pas s'est attaché à ses pas,
j'ai suivi sa route sans dévier (Jb 23, 11).

Il est entendu qu'on ne doit *s'écarter ni à droite ni à gauche* des ordonnances divines (Jos 1, 7 ; Dt 5, 32 ; 17, 11, 20 ; 28, 14) ; exactement comme, dans le désert, les Hébreux avaient suivi *la route royale sans s'écarter ni à droite ni à gauche* (Ex 20, 7 ; Dt 2, 27), ou comme Asael s'était jeté à la poursuite d'Abner *sans se détourner ni à droite ni à gauche* (2 S 2, 19).

L'image du chemin n'est sans doute pas tellement originale ; on la retrouve ailleurs, tout spécialement dans la littérature

sapientielle de l'Égypte[10]. Ce qui nous paraît intéressant c'est que cette image conserve d'un bout à l'autre de la Bible sa saveur d'évocation concrète. Lorsque, par exemple, Jérémie résume ainsi son message prophétique : *Revenez donc chacun de votre voie mauvaise et de la perversité de vos actions* (25, 5), il ne fait point usage d'une métaphore vieillie, il entend effectivement placer ses auditeurs dans la logique d'une marche :

Placez-vous sur les voies de jadis,
renseignez-vous sur les chemins du vieux temps :
Quelle était la voie du bien? Prenez-la donc,
et vous trouverez le repos (Jr 6, 16).

Ils ont bronché dans leurs voies,
dans les sentiers du vieux temps,
pour prendre des chemins affreux,
une route non tracée (Jr 18, 15).

et il n'hésitera point à confondre ce thème de la conversion avec celui d'un retour d'exil :

Dresse-toi des jalons,
mets en place des bornes;
remarque bien la route,
la voie où tu as marché.
Reviens, vierge Israël,
fais retour en ces villes qui sont tiennes (Jr 31, 21).

On dirait que le prophète ne perd point de vue l'image de l'infidèle Israël courant à la poursuite de ses amants :

Chamelle échevelée, croisant ses pas en tous sens,
elle s'échappe au désert;
dans la chaleur de son désir, elle aspire l'air;
son rut qui le freinera?...
Prends garde! Ton pied va se déchausser,
et ta gorge devenir sèche (Jr 2, 23-25).

10. Voir l'article du R. P. P. Couroyer, *Le chemin de la vie en Égypte et en Israël*, dans *Revue biblique*, 1949, p. 431.

Oh! que tu sais bien la voie
pour quêter l'amour!
même avec le crime tu as familiarisé tes voies (2, 33).

Plutôt que de simples prédicateurs de morale, nos prophètes sont ainsi les sentinelles du Dieu du Sinaï (Os 8, 1), postés sur la route pour arrêter le peuple de l'Alliance en cette course folle où il se lance (Jr 14, 10), comme un cheval fonçant au combat (Jr 8, 6). Ils se tiennent là, indiquant le chemin de Yahvé, priant désespérément Israël de bien vouloir marcher humblement avec son Dieu (Mi 6, 8).

Après l'exil, la Sagesse les relaiera à ce croisement des routes où doivent choisir les élus (Pr 8, 1-3). Là non plus, le chemin, le fameux « dérek » des livres sapientiaux, ne saurait être considéré comme une norme de vie théorique et abstraite, cela désigne la manière concrète dont l'homme doit marcher :

Il est trois choses qui me dépassent
et quatre que je ne connais pas :
le « dérek » de l'aigle dans les cieux,
le « dérek » du serpent sur le rocher,
le « dérek » du navire en haute mer,
le « dérek » de l'homme chez la jeune femme (Pr 30, 18-19).

Car les sages ne prétendent point définir les règles de la raison pratique, ni classer les catégories du bien et du beau; ils se sentent seulement pour mission de montrer aux ignorants les conséquences de leur choix, leur faisant voir où mène le chemin qu'ils ont pris. Voici, à titre d'exemple, ce que l'auteur des premiers chapitres des Proverbes nous dira de l' «Étrangère » :

Sa demeure penche vers la mort,
ses sentiers conduisent vers les ombres;
de tous ceux qui vont à elle nul ne revient;
ils ne rejoignent plus les chemins de la vie (Ps 2, 18-19; cf. 5, 5).

Sa demeure est le chemin du shéol,
la pente vers le parvis des morts (7, 27).

Parce que Dieu s'est choisi un peuple, parce qu'à travers lui il a appelé l'humanité, la vie ressemble ainsi à une marche, à une expédition; représentation tout à fait originale de l'existence et propre à la Bible; dans l'Orient ancien, autant que chez les Grecs, on vivait dans un univers clos sans devenir vrai, avec l'impression de toujours répéter le même archétype. Ce n'est point la seule découverte du monothéisme qui eût pu changer cette façon de voir; l'Islam en fournit une triste preuve; pour que la vie ait un sens, il ne suffit pas de savoir que Dieu existe, il faut que l'homme se sente pris en charge par lui. Avec l'Alliance, l'humanité se trouve libérée de la peur de l'histoire, elle se trouve guérie de cette perfide et tenace nostalgie d'un retour à la nuit paisible du sein maternel. L'appel qu'elle entend lui fait tourner, sans trembler, les yeux vers un avenir incertain, lui fait attendre la réalisation d'un destin aux lignes neuves et irréversibles.

4. *La joie du succès.*

L'histoire a connu des peuples heureux, l'Égypte ancienne par exemple, dont l'art et la littérature ne semblent vouloir exprimer que leur joie de vivre. La Bible certes n'ignore point la joie; mais elle ne la trouve point dans le simple fait de vivre; elle ne connaît au fond d'autre bonheur que celui de réussir. Aussi peu de sourires limpides et frais viennent-ils éclairer les pages inspirées; l'on y rit sans doute, mais le plus souvent d'un rire qui fait frissonner, comme celui de Yahvé lorsque se soulèvent les nations (Ps 2, 4); c'est le rire de l'ennemi victorieux :

> *Je t'exalte, Yahvé, qui m'as relevé*
> *et n'as pas fait rire de moi mes ennemis* (Ps 30, 2),

le rire des esprits forts qui inhibe tout élan de conversion :

> *Jamais, je ne m'asseyais dans une assemblée de rieurs*
> (Jr 15, 17).

Non point que le cœur d'Israël ne sache vibrer à l'image d'un bonheur simple et familier, dans le genre de celui dont, avec tristesse, Jérémie annonce la fin prochaine : *Je détruirai chez eux les cris de jubilation et de joie, les appels du fiancé et de la fiancée, le bruit de la meule et la lumière de la lampe* (Jr 25, 10); des sages tels que Ben Sira s'accorderaient peut-être au fond volontiers d'une existence souriante et sans histoire; mais la dure expérience des enfants d'Abraham leur a fait rapidement perdre le goût de joies que l'effort n'aurait point préparées, qu'une persévérante attente n'aurait point mûries. Aussi la joie pour eux c'est la joie de la femme stérile dont Yahvé ouvre enfin le sein (Ps 113, 9; Is 54, 1), la joie de la moisson ou de la vendange[11], la joie de la victoire et du partage du butin (Is 9, 12) :

> *N'en portez pas la nouvelle dans les rues d'Ascalon,*
> *de peur que les filles des Philistins ne se réjouissent,*
> *de peur que n'exultent les filles des incirconcis* (2 Sam 1, 20).

La liturgie constitue sans aucun doute le lieu d'élection de la joie biblique. Une allégresse bruyante et désordonnée semble même avoir caractérisé le culte d'Israël avant l'exil, culte dont le Deutéronome résume ainsi les traits essentiels : *Manger, boire et se réjouir devant Yahvé*[12]. Cette joie liturgique éclate en toute occasion : le transfert de l'arche (2 S 6, 15; Ps 47, 2; 132, 9), les processions au temple (Ps 42, 5), les cortèges royaux (Ps 45, 16) et plus particulièrement les sacrifices d'action de grâces :

> *Qu'ils sacrifient dans l'action de grâces*
> *et racontent ses œuvres en criant de joie* (Ps 107, 22).

L'origine de cette exultation cultuelle peut être cherchée, certes, dans les cultes agraires de Canaan[13]; seulement avec le temps,

11. Is 9, 2; 16, 10; Jr 48, 33; Jl 1, 12; Ps 4, 8; 126, 5-6.
12. Dt 12, 7, 18; 14, 26; 16, 11; 26, 11.
13. D'où l'expression « La joie sur les montagnes » (Ez 7, 7). Voir l'article de P. Humbert, *Laetari et exultare* dans le Vocabulaire religieux de l'Ancien Testament, *Rev. d'Hist. et de Philos. Rel.*, 1942.

elle exprimera de plus en plus exclusivement la joie du salut et des jugements de Yahvé[14], le Dieu d'Israël faisant la joie de son peuple (Ps 43, 4; 104, 34), en tant que Dieu vivant (Ps 84, 3), dans son triomphe final de Créateur et de Roi :

Qu'Israël se réjouisse en son Créateur,
qu'en leur Roi exultent les fils de Sion (Ps 149, 2).

— Criez de joie et de plaisir, habitants de Sion,
car il est exalté au milieu de toi le Saint d'Israël (Is 12, 5-6).

L'épreuve de l'exil ne fut sans doute pas étrangère à ce sérieux, à cette gravité dont se colore la joie biblique. On sait comment quelques années de captivité suffisent à durcir les traits du visage. A Babylone, Israël ne chantera plus, car il ne saurait s'agir d'oublier Jérusalem (Ps 147, 6), il ne connaîtra plus désormais qu'une joie, celle de la libération :

Quand Yahvé ramena les captifs de Sion,
nous étions comme en rêve;
alors notre bouche s'emplit de rire,
et nos lèvres de cris de joie...
Yahvé s'est surpassé pour nous,
nous étions dans l'allégresse (Ps 126, 1-3).

Impossible donc de confondre la joie biblique avec le naïf contentement du jeune ingénu qui, sans pudeur, s'en va chantant sous les fenêtres de ceux qui souffrent : « Chantons, amis, la vie est belle. » Joie sportive, la joie biblique conclut de longues et douloureuses épreuves, c'est un ciel purifié par l'orage, la violente détente d'un ressort longtemps comprimé : *Au soir les larmes; au matin les cris de joie* (Ps 30, 6) — *Je changerai leur deuil en allégresse, je les ferai joyeux après leur peine* (Jr 31, 13). La vraie joie devient ainsi finalement celle de la résurrection, celle que la Croix aura purifiée et grandie :

Les semeurs qui sèment dans les larmes,
moissonnent à cris de joie (Ps 126, 5).

14. Ps 35, 9; 48, 12; 51, 14; 95, 1; 96, 11-13; 97, 8, et les hymnes du Deutéronome, Isaïe.

La femme sur le point d'accoucher s'attriste,
parce que son heure est venue;
mais quand elle a enfanté, elle oublie les douleurs,
dans la joie qu'un homme soit venu au monde (Jn 16, 21).

Cette manière de ressentir la joie est très expressive de la psychologie tendue d'Israël. Encore aujourd'hui, le monde juif apparaît à nos yeux étrangement grave et contracté; on dirait que son âme ne peut s'épanouir que dans le triomphe de la fin des temps. Et c'est vrai; le peuple de Dieu ne saurait trouver de vrai bonheur hors de la conclusion de son étonnante aventure, celle d'un appel entendu il y a trois mille ans au mont Sinaï.

5. *Le surgissement.*

« Quoum », « Lève-toi! », c'est ainsi qu'à travers toute la Bible, l'homme se trouve sommé de passer à l'action. On lui dira de se lever pour prendre la route[15], pour affronter le combat[16], pour écouter et transmettre un oracle de Dieu[17], voire même simplement pour louer Yahvé (Ps 78, 6; 88, 11). Comme c'est Yahvé qui, ici, demeure le grand acteur, nous ne nous étonnerons pas d'entendre de même lui crier : *Lève-toi, Yahvé!*[18] :

Maintenant, je vais me lever, dit Yahvé;
maintenant je vais me dresser de toute ma hauteur (Is 33, 10).

L'élan de la vie ne se manifeste point seulement en ce surgissement premier, il animera une tenace volonté de maintenir constamment la tête haute. Le fait de lever le visage ou la corne[19], exprime en effet la fierté d'un homme qui se sent maî-

15. Voir, par exemple, Nb 22, 20; 24, 25; Jg 19, 3, 5, 7, 10; 2 S 3, 21; 2 R 1, 3; Jon 3, 2, etc.
16. Voir, par exemple, Jg 4, 14; 5, 7, 12; 7, 9, 15; 20, 8, 33; Jos 8, 1; Nb 23, 24, etc.
17. Nb 23, 18; Jr 1, 17; 1 R 19, 11; Ez 2, 1; 3, 22-23; Dt 34, 10.
18. Ps 3, 8; 7, 7; 9, 20; 10, 12; 12, 6; 17, 13; 35, 23; 44, 24, 27; 59, 5-6; 102, 14; Ha 2, 19; Dt 32, 19, etc.
19. 1 S 25, 35; 2 R 25, 27; Am 2, 7; Ps 3, 4; 27, 6, etc. Pour la méta-

tre de son destin : *Il relève la corne de son peuple* (Ps 148, 14) — *Et exaltavit cornu salutaris nostri.* Aussi le guerrier tient-il à pouvoir se redresser de toute sa taille, quand il entrera triomphalement dans sa ville, dût-il au préalable se refaire des forces dans les eaux du torrent (Ps 110, 7).

Le vaincu, au contraire, se traîne courbé[20], comme s'il avait la tête prise sous le joug :

Vous ne pourrez dégager du joug votre cou,
ni marcher la tête haute (Mi 2, 3).

C'est un homme qu'écrase un fardeau trop lourd (Ps 38, 5) et qui finira sous les pieds de ses adversaires[21], réduit à la misérable condition du ver de terre (Ps 22, 7; Is 41, 14) sur qui personne n'hésite à marcher (Ps 66, 12) :

Courbe-toi pour que nous passions;
et tu faisais de ton dos un parterre,
un chemin pour les passants (Is 51, 23).

Si la vie se trouve sentie comme un surgissement, la mort ne représentera point une absence, mais une chute :

J'étais descendu dans les pays souterrains,
vers les peuples d'autrefois;
mais de la fosse tu as fait remonter ma vie (Jon 2, 7).

Yahvé, tu fis remonter mon âme du shéol,
tu m'as ramené d'entre ceux qui descendent dans la fosse[22].

Ce sera essentiellement une réduction à l'impuissance totale et définitive : *Fais-les choir aux gouffres, qu'ils ne se lèvent plus!* (Ps 140, 11); ainsi de même, un jour, Babylone s'enfoncera

phore de la Corne voir P. Dhorme, *L'emploi métaphorique des noms et parties du corps en hébreu et en accadien*, 1923, pp. 35-41; cf. Ps 75, 11; 89, 18, 25; 92, 11; 132, 17, etc.

20. Ps 35, 14; 38, 7; Is 58, 5; 60, 14; Lm 2, 10; Ba 2, 18.

21. Jos 10, 24; 1 R 5, 17; Ba 4, 25; Ps 45, 6; 72, 9; 110, 1, etc.

22. Ps 30, 4; cf. 28, 1; 40, 3; 55, 24; 88, 5; 143, 7; Is 38, 17; Ez 26, 20, etc.

sans jamais plus se relever du malheur que Yahvé lui aura assené (Jr 51, 63). Et c'est en ce sens qu'elle prend la poussière comme symbole[23]; non point, comme chez nous, en tant que cette dernière évoque ce qui reste du corps, une fois l'âme partie, mais parce qu'elle est le signe d'une irrémédiable défaite, d'un écrasement au sens le plus fort du mot; l'homme finit sa vie dans la position du vaincu, le visage contre le sol (Ps 141, 3), la corne enfoncée en terre (Jb 16, 15), quand il n'a point droit à être piétiné systématiquement :

> *Moab sera foulé sur place,*
> *comme on foule la paille dans la fosse à fumier* (Is 25, 10).
>
> — *Je les broie comme la poussière au vent,*
> *je la foule comme la boue des rues*[24].

Lutte contre la mort, effort du surgissement, résistance à la pesanteur et aux forces centrifuges de dispersion; telle se présente la vie dans la Bible, avec un dynamisme que la science moderne ne pourra que confirmer. Ne dirait-on pas qu'il fallait l'appel de Dieu pour que cette vie prenne ainsi conscience de toute la force de son élan? Aucun autre peuple, en tout cas, n'a jamais pressenti que l'existence était une route, une aventure unique et irréversible, que loin de répéter pour chacun des êtres la même formule, elle proposait des horizons toujours neufs. Où a-t-on mieux compris que le fait de redresser la tête représentait l'essentielle supériorité de l'homme sur tous les êtres créés, l'ultime effort de la vie vers un suprême dépassement? La religion d'Israël est la seule qui ait permis à l'humanité d'assumer tout ce que son passé biologique contenait d'élan; parce qu'elle est seule à nous faire entendre une voix d'au-delà qui l'appelle à se redresser et à sortir de soi. Pour être fidèle à ce passé lointain, il ne lui reste qu'une solution : se lever pour prendre la main que Dieu lui tend.

Fr. Evode Beaucamp.

23. Les gisants dans la poussière : Is 26, 19; Dn 12, 2; Ps 22, 30 (?); cf. Ps 30, 10; Jb 7, 21; 17, 16; 20, 11; 21, 16, etc.
24. Ps 18, 43; Mi 7, 10; Is 10, 6; Lm 3, 34; 2 R 13, 7; Am 1, 13.

PSAUME 90

Impatiemment le serviteur de Dieu attend un retour en grâce

Deux mouvements :

1) Le serviteur voit la vie lui échapper (vv. 2-12).

Le psalmiste sent, tout éperdu, la terre lui manquer sous les pieds : sa vie n'est qu'un instant qui passe (v. 4), qu'un songe prêt à s'évanouir (v. 5), qu'une herbe vite flétrie (v. 6). C'est que son péché a provoqué la colère divine (v. 8), qui le ramène à son néant (vv. 7 et 9). Terrible est en effet cette colère du Dieu qui rejette son serviteur (v. 7). Si courte déjà est la vie et si pleine d'amertume (v. 10)! Alors que Dieu se joue du temps, lui qui, de son éternité, voit s'écouler en un instant les millénaires (v. 2) : c'est qu'il est le maître de la vie et de la mort (v. 3). Et qui connaît la volonté de Dieu, qui sait la durée de ses colères (v. 11) et l'heure du pardon?

2) Il fait appel à la miséricorde de son Dieu (vv. 13-17).

L'homme n'a d'autre refuge que Dieu (v. 1) : aussi supplie-t-il celui qui, seul, peut donner la vie (v. 13). Si Dieu qui ignore l'angoisse devant la fuite du temps, diffère l'heure du pardon, l'homme, lui, voit avec tourment s'amenuiser la durée de la vie et ses chances de bonheur. Il adjure donc le Seigneur de compenser tout ce qu'il a souffert, dans un passé qui se fait long, par la joie dont sa bonté peut encore remplir ce qu'il lui reste de vie (vv. 14-15) : qu'aux larmes succèdent les chants joyeux;

à la nuit d'anxiété, l'allégresse du matin ; aux années d'épreuves, la plénitude de ce qu'en Israël on appelle « Shalôm »! Ainsi Dieu attestera-t-il la puissance de sa miséricorde (v. 16) ; ainsi, par la grâce divine, l'homme n'aura-t-il pas œuvré en vain (v. 17).

Un chrétien, certes, est soutenu par une grande espérance : il sait que, s'il reste fidèle, une éternité de bonheur le consolera de toutes les misères de sa vie terrestre. Mais, s'il est moins angoissé que l'israélite, qui n'attendait pas de rémunération au-delà de ce monde, il peut pourtant se dire que le temps lui est étroitement mesuré pour croître et s'épanouir dans le Seigneur. Aussi, dans sa « relecture » de chrétien, l'appel impatient du psalmiste ne demeurera-t-il pas en lui sans écho ; les années passent, et si, du fait des péchés qu'elles charrient, la grâce vient à manquer, à quoi aura servi l'existence ?

Bien que le texte du psaume ne nous soit parvenu que fort altéré, le sens général reste clair. Aucune reconstitution n'est assez sûre, à notre avis, pour être ici tentée. Il paraît vain, en effet, de prétendre restaurer des détails qui, en fait, échappent et échapperont toujours.

Aussi, plutôt que de concentrer notre attention sur les altérations que le temps a infligées à ce beau texte, nous avons préféré contempler l'ensemble, comme on fait d'une vieille église, qu'on regarde avec un certain recul, pour mieux se pénétrer de sa beauté, dégagée des lézardes et des mutilations trop visibles de près : à l'observer trop minutieusement, ce n'est qu'une ruine ; à l'admirer de plus loin, on découvre l'harmonie et la pensée de ses lignes essentielles.

Notre traduction n'hésitera donc pas à se dégager du mot à mot pour rendre avec plus de netteté la force des images et le mouvement de la pensée.

1. Où jamais avons-nous trouvé
d'abri, sinon en toi, Seigneur ?

2. Les monts n'étaient point nés,
il n'y avait encore
ni terre, ni cosmos,
mais Toi, depuis toujours,
tu es, et pour toujours.

3. Tu peux à sa poussière
ravaler le mortel,
comme tu peux lui dire :
« Relève-toi, fils d'homme! »

4. Que sont pour toi mille ans ?
voilà qu'ils ont passé,
ainsi qu'hier pour nous
ou que veille de nuit...

5. La vie est tôt ravie,
passant ainsi qu'un songe.

6. L'homme ressemble à l'herbe,
qui, le matin, fleurit,
mais qu'on trouve, le soir,
flétrie et desséchée.

7. Voici que ta fureur
nous ramène au néant
et que nous paralyse
d'épouvante ton ire.

8. C'est que, sous ton regard,
tu tiens tous nos péchés
et que ta face éclaire
nos torts les plus secrets.

9. Au feu de ta colère
nos jours alors déclinent
et telles qu'un soupir
s'exhalent nos années.

10. Soixante-dix : voilà
ce qu'en comptent nos vies
et, pour les plus robustes,
quatre-vingts, tout au plus...
Encore n'en tire-t-on
qu'amertume et que peine...

11. Qui peut dire jusqu'où
peut aller ta colère
et, dans sa violence,
ton irritation ?

12. Si, du moins, nous savions
ce que valent nos jours,
afin que, dans nos cœurs,
éclose la Sagesse!

13. Yahvé! reviens! Jusques à quand
espérerons-nous ton pardon ?
prends en pitié tes serviteurs!

14. Au matin, penche-toi sur nous,
afin que nous soyons comblés,
que, tout au long du jour qui vient,
retentissent nos chants joyeux!

15. Ah! Compense par l'allégresse
les temps où tu nous châtiais
et ces années où du malheur
nous avons fait l'expérience!

16. Ah! Révèle à tes serviteurs
tout ce que peut ton action
et daigne, aux yeux de leurs enfants,
faire apparaître ta splendeur!

17. Que descende sur nous
la grâce du Seigneur!
Et donne consistance
à ce qu'œuvrent nos mains!

Notes

1) Ce vers, au rythme incertain, apparaît à plusieurs comme surajouté. En tout cas, il ne se rattache qu'indirectement à la prière du psalmiste; celui-ci sait bien qu'il n'a, dans son tourment, d'autre recours que son Dieu.

Le grec dit « refuge » où l'hébreu dit « demeure ». Saint Jérôme préférait le mot hébreu, qui implique davantage l'idée de permanence; mais si le psalmiste se croit rejeté de Dieu, a-t-il toujours en lui sa « demeure » ?

3) « Sa poussière », d'après le verset 29 du psaume 104.

Il ne nous semble pas nécessaire, dans notre perspective, de placer le verset 4 avant le verset 3 comme font nombre d'exégètes.

Le deuxième stique pourrait être compris comme une reprise du premier : « Retournez d'où vous venez », c'est-à-dire au néant. Mais, bien que le même mot se retrouve, nous pensons qu'il peut être pris dans des sens antithétiques « retournez à la vie », comme dans Isaïe 4, 4.

4) Ce vers (surtout la fin) et les deux suivants sont corrompus. Nous nous bornons à en dégager des images nettes. Dans le détail, il y a divergence entre toutes les reconstitutions proposées. Notons celle de Podechard :

> Une veille de nuit (et) tu les emportes;
> au sommeil, ils sont livrés : ils disparaissent,
> comme l'herbe qui le matin fleurit
> et le soir se flétrit et se dessèche.

6) C'est l'homme, plutôt que les années du verset 4, qui nous paraît être l'objet de la comparaison.

8) Dans la mesure où Dieu fixe ainsi son attention sur les péchés de son serviteur, il ne peut que donner libre cours à sa colère.

10) Tout altéré que soit le vers, son sens n'est pas douteux, à l'exception toutefois du quatrième stique que nous abandonnons. On pourrait comprendre ce quatrième stique de deux façons :

> Car vite fauchés, nous prenons notre envol

mais l'image nous semble appeler quelque réserve;

> car elle passe vite (la vie) et nous succombons (versions)

ce qui paraît plutôt banal.

Nous traduisons le troisième stique d'après le grec, le texte hébreu (leur orgueil) ne présentant pas de sens satisfaisant.

11) Le deuxième stique est corrompu. Littéralement :

la crainte est semblable à ta fureur.

Notre traduction s'inspire d'une correction très simple, assez communément admise.

12) Le verset est incertain, tant pour la forme que pour le sens. On traduit généralement :

fais-nous savoir comment compter nos jours,
que nous venions de cœur à la Sagesse.

L'idée serait que l'homme doit se rendre compte de la brièveté de sa vie, pour la soumettre plus étroitement à la Sagesse. C'est le sens que, sous toute réserve, nous retenons ici.

13) Le « jusques à quand? », elliptique et bien dans le sens des lamentations, sous-entend une idée telle que : « Devrons-nous attendre notre retour en grâce », ce que nous avons cru devoir expliciter.

14) Plutôt que de lire : « rassasie-nous, au matin de ta sollicitude », nous mettons l'accent sur la « hesed », le penchement amoureux de Dieu, qui comblera les aspirations de son serviteur.

15) Le deuxième stique est répété dans le texte original; mais cette redite ne figurant pas dans beaucoup de manuscrits hébreux, on est fondé à y voir une erreur de transcription.

J.-P. de R. et E. B.

Un convers cuisinier
disciple de Ruysbroeck, Jan Van Leeuwen

Ruysbroeck est un homme formé par les livres et par la réflexion solitaire. Quant à Jan Van Leeuwen, il a lu Ruysbroeck, l'a entendu de ses propres oreilles — plusieurs fois par jour, pendant trente-quatre ans — il s'est imprégné de la doctrine de son père spirituel. Esprit tendu, âme vibrante, que n'a-t-il fait pour assimiler dans son cœur et son être le plus profond cette doctrine de vie qui l'a d'ailleurs magnifiquement sanctifié! Mais voilà! si peu cultivé qu'il pût être à trente-six ans quand il se présenta au monastère de Groenendael, Jan Van Leeuwen avait sans doute sa personnalité achevée en ses grandes lignes. Personnalité modelée par une existence d'artisan de ville et de campagne. Or, c'est cette personnalité qui fut le vase apte à recevoir la divine liqueur de l'enseignement de Ruysbroeck. Dans la persuasion qu'il l'assimilait en sa stricte réalité, le frère cuisinier a donné à la doctrine de son prieur la forme de son esprit. Dès qu'il a compris tel ou tel point de la spiritualité ruysbroeckienne, immédiatement il lui imprime une tournure, parce que, dans une intelligence populaire, c'est ainsi que cela s'exprime. Ruysbroeck qui, depuis l'âge de onze ans, vit parmi les clercs, l'a toujours ignoré. L'ancien chapelain de Sainte-Gudule

de Bruxelles a une mentalité de clerc. Pas Jan Van Leeuwen. Et telle est l'originalité de celui-ci.

L'un et l'autre ont adopté la division tripartite de la vie spirituelle : les Trois Voies. Lesquelles, au demeurant, ne sont une invention ni de l'un ni de l'autre. Ces Voies sont surtout une commodité de langage pour énumérer les phénomènes successifs de la croissance de l'âme sous l'impulsion de la grâce et de la prière. Jan Van Leeuwen a repris purement à Ruysbroeck la terminologie des Trois Voies ou des Trois Vies.

Dans la Deuxième Voie, chez Jan Van Leeuwen comme chez Ruysbroeck, quand la prière mentale apaise les facultés de surface, c'est le moment où Notre-Seigneur entre en scène définitivement. On sait bien que toute prière, aussi bien la vocale que la mentale, monte au Père par Jésus. La différence entre le nouvel état et l'ancien est qu'autrefois on se battait contre le monde et les concupiscences, et que la prière était l'une des armes les plus assurées de vaincre, tandis que maintenant la prière et la présence du Christ sont toute l'occupation du chrétien, sans le souci de faire jouer la poudre. Jan Van Leeuwen veut que son chrétien, à ce stade du voyage spirituel, coure s'abriter à demeure dans *l'intérieur* de Jésus. Comme c'est un homme du peuple à qui d'instinct répugnent les abstractions, le Bon Coq a vite fait de nous montrer les cinq plaies du divin Crucifié comme l'abri où réfugier l'amour divin, car c'est dans ces plaies sacrées que non seulement l'amour grandira mais que sera révélée l'Essence divine. Il faut avouer qu'ici Jan Van Leeuwen est plus mystique, si j'ose ainsi m'exprimer, que Ruysbroeck, et que par lui partiellement, la *Dévotion moderne* sortie de Gérard Groote et de Windesheim se rattache à la mystique de Ruysbroeck.

Pour Jan Van Leeuwen, dans la Deuxième Voie apparaît surtout l'exercice positif des vertus par la pratique des vertus évangéliques. Tous les moines devraient donc y être en plein dans leur élément, et nul d'entre eux ne pourrait s'arrêter à la Première Voie. Ce qui caractérise toutefois cette partie de l'itinéraire est l'intense impulsion de la grâce sanctifiante accrue et plus vive. Comme Ruysbroeck, Jan Van Leeuwen évoque la faim divine, sous la poussée de laquelle l'âme humaine se défait de son amour-propre, obstacle à l'intimité avec le Maître divin.

C'est d'ailleurs en cette humilité de base que s'active et s'augmente la charité fraternelle, et que les trois vœux de religion reçoivent un sens réel. Le triple détachement que promeuvent les trois vœux est une chose spirituelle, et l'esprit de pauvreté, singulièrement, mûrit la vie surnaturelle. Déjà, sous l'action des vertus théologales, l'âme humaine aspire à l'ivresse divine. Toutefois, cette Voie n'est pas encore celle dans laquelle se manifeste intensément la contemplation de la Sainte-Trinité.

LA LETTRE ET L'ESPRIT

La phrase est de saint Paul, comme chacun sait : *la lettre tue et l'esprit donne vie* (2 Co 3, 6). Ce chapitre a donc pour but de nous faire réaliser le sens de ce *spirituelle,* épithète de la vie en cette Deuxième Voie.

Ce texte signifie, explique le Bon Coq, que c'est l'Esprit qui nous enseigne les choses prévues par l'éternelle Sagesse pour régler notre vie en la volonté de Dieu. C'est le lot des chrétiens de recevoir au cœur cet enseignement du Saint-Esprit, plus abondamment que par tous les livres rédigés pour leur instruction. Tout ce que livre et prédicateur, avec leur subtilité, peuvent nous apporter du dehors n'est rien sans la grâce qui réveille et émeut nos puissances intérieures, et oriente notre cœur vers Dieu. Toutes les subtilités des livres, la multitude des choses que notre intelligence peut découvrir, tout cela est encore de l'enfance, nous devons dépasser les choses et nous dépasser nous-mêmes. Ainsi pourrons-nous entendre et comprendre dans le silence tout ce que le Dieu caché nous dit et nous fait sentir dans l'être simple de nos âmes. Il se révèle lui-même — et toutes choses avec lui — en une parole essentielle, c'est-à-dire une parole que l'on comprend sans l'intervention de l'imagination, pour autant qu'ici-bas cela soit possible. Ce que reçoivent nos puissances naturelles en passant par l'imagination, n'est rien à ce prix. C'est la simplicité toute nue de notre être même qui reçoit, comprend et connaît Dieu aussi clairement qu'il est en lui-même, sans l'intervention de l'imagination, dans la mesure

du possible. Exactement, nos puissances actives sont incapables de recevoir, comprendre et connaître, sauf par le secours de la grâce par laquelle Dieu émeut nos puissances et les oriente vers lui. Ces puissances simples mais extraordinaires de notre esprit reçoivent prodigieusement la divinité. Chacun alors est uni à Dieu comme il est en lui-même, dans la mesure où cette union est réalisable ici-bas. Les saints du ciel reçoivent, dans la gloire, plus large mesure, car ils sont revêtus de gloire d'après leur amour, différemment. Cette incompréhensible gloire divine par delà leur être, s'ils n'étaient pas orientés effectivement en eux-mêmes vers Dieu, ils n'en recevraient rien. Donc, au ciel comme sur terre, tout se fait dans la proportion où Dieu nous possède et où nous possédons Dieu en sa suprême grandeur. Mais peu d'hommes, spirituels ou non, aboutissent à ce grand privilège. Car les spirituels d'aujourd'hui sont trop matériels encore, trop livrés à la multiplicité des images et des modes, comme les Juifs lourds et grossiers qui prenaient les choses au pied de la lettre comme elles sonnaient aux oreilles du corps [1].

DE LA VALEUR DU SILENCE

Il ne s'agit pas du silence comme entraînement à l'oraison, mais de l'humble silence à garder à propos des secrets de Dieu. Il est un peu excessif de commencer la description de la Deuxième Voie en exposant les obstacles de ce voyage. Mais enfin, puisqu'il faudrait en fin de compte en parler, autant maintenant que tout à l'heure. Écoutons le Bon Coq :

Quand un homme garde secret par devers soi tout ce qu'il a pu éprouver de singulier en sa vie spirituelle, qu'il l'a recouvert au point de le rendre invisible, c'est là sainte simulation qui plaît à Dieu, et signe d'un véritable esprit de service de Dieu, animé par lui. En revanche, garder par devers soi des secrets

1. *Les dix commandements de Dieu,* ch. XXI. Manuscrit 888-890 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, pp. 24 *c d* et 25 *a b*; cf. *Bloemlezing*, Axters, pp. 69-70.

dont la connaissance peut éclairer des âmes, c'est signe de mauvais esprit et de gros orgueil. S'applaudir de ses discours, de son enseignement et des termes que l'on emploie est par contre indubitablement d'un sot. Tel qui s'imagine bien parler du fait de sa propre intelligence et du fond de son idéologie, on peut dire que l'Esprit-Saint n'est pas son guide. Saint Paul l'atteste : *Se prendre pour quelque chose et n'être rien, c'est fâcheuse méprise* (Ga 6, 3). Qui ne veut dépendre que de lui-même, qu'il prenne la responsabilité de sa personne et des choses sacrées : ainsi sera-t-il bien sûr, selon saint Paul, de détourner les grâces divines de leur orientation surnaturelle et sanctifiante. En revanche, un humble maître se mettra intérieurement en dessous de tous, il considérera qu'un bouvier même peut lui apprendre à vivre plus noblement au service de Dieu, il préférera cela aux prédications qu'il pourrait faire dans le monde et où il s'éparpillerait et s'enorgueillirait.

Au demeurant, celui qui aide les autres à progresser et, ce faisant, se nuit à lui-même et recule dans le chemin de la perfection, n'est qu'un sot. Il posséderait toutes les sciences de la nature et il serait apte à se rendre maître de toutes les connaissances, s'il était humble et sage, il aimerait mieux écouter qu'enseigner. L'apôtre saint Jacques nous apprend qu'il faut être prompt à écouter, lent à parler (Jc 1, 19). Apprenons donc à nous taire pour accroître notre valeur, afin qu'avec nos oreilles de l'âme nous puissions percevoir et entendre la douce parole de Dieu toute simple que le silence peut capter, au-delà de la raison et même des inspirations. D'ailleurs, c'est par le silence, plutôt que par les raisonnements, que l'on peut percevoir l'inspiration divine et comprendre les réalités superessentielles si hautes, dit saint Paul, qu'on ne peut en parler convenablement (2 Co 12, 4).

En somme, c'est en échappant aux fantômes de notre esprit et en nous réfugiant en l'intérieur de Jésus, que nous pourrons nous hausser jusqu'à la présence de Dieu. Grâce au recueillement de nos puissances, nous atteindrons l'incompréhensible et simple Hauteur divine et la Sainte-Trinité. *Sancta sanctorum*. Ce qui veut dire le saint des saints ou le domaine le plus haut de la divine miséricorde, où l'homme reçoit le pardon de ses

péchés, petits ou grands, peu ou très nombreux... Tel est en vérité le meilleur pèlerinage du Jubilé à Rome : sans complication, il absout nos péchés. Mais il y a mieux encore. Le Christ, fils de Dieu, naît derechef à la fine pointe de notre esprit, dans l'essence de nos âmes. Cet état s'appelle celui de la divine condescendance : par l'Intérieur de Jésus toute faute est pardonnée et toute grâce accordée. Personne toutefois n'en a proprement une sûre conscience. Car la pensée et le cœur des chrétiens sont fixés plus sûrement dans le ciel que sur la terre[2].

AUTOUR DE L'HUMILITÉ

Chapitre fort beau. A la lecture, il apparaît un peu comme une ballade dont les strophes s'achèvent sur un refrain insistant : *vernietender gront ootmoedicheyt,* humilité de base et qui s'anéantit. L'analyse s'allonge en une sorte de plaisir spirituel. Le Bon Coq se délecte. Il faut excuser le traducteur de l'incessante répétition de la formule vive : humilité des profondeurs par quoi l'homme s'anéantit. Je traduis du mieux qu'il m'est possible, mais Jan Van Leeuwen est souvent intraduisible. On est contraint plus d'une fois de sauter l'un ou l'autre passage, parfois pour couper à d'obsédantes répétitions, parfois aussi par peur d'introduire des confusions dans un texte déjà difficile. C'est quand l'inspiration l'échauffe que le Bon Coq, au style habituellement laborieux, devient limpide et coulant. En ce chapitre, à part deux, trois incidentes, la prose est claire, aisée, car pour le frère convers il y va de tout, et il applique toute sa lucidité à son analyse de l'humilité. Pour en faire ressortir d'ailleurs la valeur première, il la rattache à la charité, lien de la perfection.

Nous enchante en cet admirable chapitre l'éloge qu'il fait, à propos d'humilité, du prieur et père spirituel, Jean Ruysbroeck. Jan Van Leeuwen quittera malaisément ce portrait dont les

2. *Les trois Rois Mages,* ch. XIV. Manuscrit de Lierre, n° 1, pp. LXXXVIII à XC. Cf. *Bloemlezing,* Axters, pp. 71-73, *passim.*

couleurs sévères tentent un pinceau indigent ; toute son ardeur et toute son admiration s'y expriment d'une manière qui ne peut pas ne pas émouvoir : en ce tableau imprévu, nous sommes face au portrait du plus grand mystique, l'un des plus grands maîtres de la spiritualité. Chose plus captivante, le tableau est peint par un autre spirituel, grand lui aussi et qui, au demeurant, eut le loisir d'étudier de près le Bienheureux Ruysbroeck et de bien rendre sa magnanime figure. Mais venons-en au texte.

Le chrétien qui peut s'anéantir et se met au-dessous de Dieu et même des hommes, celui-là obtient du Seigneur ce qu'il ose en exiger : Dieu le lui donne. Quiconque comprend et vit pleinement l'humilité est sûrement digne de Dieu, absolument comme deux *hellinghes* font ensemble un *penning*. Toute la perfection du ciel comme de la terre se résume — pour le dire en mots simples et brefs — en trois modes, ou, si l'on veut, en trois points principaux. Ces trois modes divins et sanctifiants nous libèrent, de la liberté dont Dieu lui-même est libre. Ces trois modes composaient et composent encore la vie de Notre-Seigneur, et constituent aussi l'état des bienheureux dans le ciel.

Le premier mode consiste en ceci : l'homme spirituel doit se rendre maître de son moi, de façon à pouvoir le livrer uniquement à Dieu en toute liberté et spirituellement. Comme Dieu est maître de lui-même et peut, comme il veut, nous donner ou nous reprendre son Esprit. Ainsi l'Esprit peut répondre à notre esprit. Si nous pouvions passer à travers notre moi et toutes les choses créées, par un chemin simple et dépouillé vers Dieu, alors Dieu entraînerait notre esprit derrière lui, et le comblerait d'une éternelle incompréhensible joie glorieuse. La Sainte Trinité travaillerait notre esprit — tout en restant éternellement au-dessus de notre état de créature — grâce à ce mode que je vais exposer, dit Jan Van Leeuwen, et que j'ai déjà nommé : la profonde humilité qui s'anéantit.

Car il n'est rien que Dieu requiert autant de nous, afin de nous dépouiller parfaitement et de nous transformer. Voici comment il faut comprendre ceci. Nous devons nous dépouiller de nous-mêmes et de toute propriété, par une humilité qui nous

abaissera sous la libre volonté divine. De telle manière que Dieu nous débarrassera de tout obstacle naturel propre. Ainsi pourra-t-il nous manier à jamais dorénavant, pour qu'il n'y ait plus de chose ni d'événement qui puisse nous être trop pesant ou intolérable, ni vie, ni mort, ni tourment, ni choses du ciel ou d'enfer, ni choses que Dieu ou créatures nous feraient sentir, ni souffrance d'enfer ni joie du ciel, ni quelque perte même ou quelque gain. C'est l'humilité profonde jusqu'à l'anéantissement, qui permet de considérer ces choses comme bagatelles, celles-là et encore bien d'autres, quelque tribulation ou souffrance qui puisse survenir. En fait, il est impossible d'imposer quelque fardeau réel, extérieur ou intérieur, à l'homme humble qui s'anéantit.

Ici s'insère le portrait de Ruysbroeck :

Je vous le dis en toute vérité, je n'ai jamais connu quelqu'un, grand ni petit, qui eût pu parler de cette profonde humilité qui s'anéantit, mieux que sire Jean de Ruysbroeck, mon cher et glorieux confesseur, chanoine régulier et prieur de Groenendael. De lui seul et de ses célèbres ouvrages, excellemment rédigés et pleins de grâce, sous l'inspiration du Saint-Esprit et en parfaite concordance avec l'Église, de ce bon saint homme, je pourrais dire plus de bien que de tous les hommes vivant sur terre. Pour sûr, je n'ose louer ni juger sa vie ni sa sainte conduite, car je serais en dessous de la vérité. Au demeurant, sa doctrine nous livre un témoignage et un document public pour faire voir comment et de combien de manières il a été pour nous un modèle dressé devant nos yeux, un vrai miroir de sainteté. Il a vécu une vie tellement plus noble, plus profonde et plus haute que la nôtre, qu'il a le droit de nous enseigner. Ni ses paroles ni ses livres toutefois ne nous expliquent toute sa propre vie intérieure. Sa vie est plutôt la clé de son œuvre. Comme au commencement toutes les eaux et toutes les rivières ont d'abord jailli de la mer sauvage et ensuite refluèrent vers la mer, ainsi la vie de notre saint tout bon, orientée vertueusement vers Dieu et sa propre sainteté, refluait vers le prochain par la charité divine à l'égard de tous les hommes. Librement et à Dieu seul, il avait donné toute son âme. Sa première intention et la plus haute était et est encore de plaire à Dieu avant tout, dans ses rapports avec ses amis. Deuxièmement, ce par quoi il plaisait

tellement à Dieu, c'était sa douce et profonde humilité anéantie. Car il était et est toujours prêt à s'abaisser sous la grandeur de Dieu et sous tous les hommes, jusqu'à la mort. A cause de cette profonde humilité, Dieu lui apparut au milieu des saints et des neuf chœurs des anges et révéla à ce bon saint homme toute sa gloire. Ainsi, par sa profonde humilité qui s'abaisse et se soumet, mon admirable confesseur sire Jean de Ruysbroeck acquit sa grande sainteté. En même temps, par sa noble et aimable doctrine répandue par le monde, il rendit à Dieu une éternelle louange, et répondit aux besoins spirituels des hommes[3].

Tel le bel éloge de Ruysbroeck par Jan Van Leeuwen. Poursuivant, le Bon Coq déclare qu'il ne connaît rien de meilleur ni de plus sanctifiant que le désir d'être tenu pour rien, surgi du profond mépris de soi-même en quoi consiste l'humilité. Grâce à elle, Dieu lui-même s'abaisse jusqu'à nous. Ainsi attirons-nous Dieu en nous, d'esprit à esprit. Comme le soleil traverse les vitres et aussi l'élément de l'air, ainsi Dieu, à travers la profonde humilité anéantie, perce et illumine notre esprit humain, de la clarté éternellement glorieuse et illimitée qui compose la substance même de Dieu. Heureux celui qui comprendrait, sentirait, l'espace d'un éclair, ce qu'est proprement en elle-même cette humilité! Elle hausse l'homme au-dessus des cieux et des neuf chœurs des anges jusqu'à la plus haute liberté divine possible. L'humilité unifie l'homme au-dedans et au-dehors, et lui confère la liberté de ceux qui contemplent Dieu, la liberté de Dieu lui-même... Se fondre et se réduire à l'anéantissant mépris de soi-même, et par cette humiliation accroître son amour divin, tels sont les deux points, ou, si l'on veut, les deux glorieux visages de la sainteté. Ce sont là pour moi, conclut frère Jan, d'égales noblesses en mérite et en récompense. Dans la mesure où nous nous enfonçons dans l'anéantissante humilité, en cette mesure même l'Amour éternel nous élève au-dessus de nous-mêmes et des choses créées, au-dessus des images jusqu'à l'éternelle liberté[4].

3. *A propos des appelés et des élus,* ch. XIV. Manuscrit de Lierre, n° 1, pp. CXC *c* et CXCI *a*. Cf. *Bloemlezing,* Axters, pp. 74-75.

4. *Loc. cit.,* pp. CLXXXIX *d* à CXCI *a b c*. Cf. *Bloemlezing,* Axters, pp. 73-76.

DIFFÉRENCE ENTRE L'AMOUR NATUREL ET L'AMOUR SURNATUREL

Il était bon, à la spiritualité de Jan Van Leeuwen, d'unir la charité à l'humilité. Celle-ci ne sera surnaturelle, c'est-à-dire réelle, que si elle jaillit d'un cœur tout tendu vers Dieu. Mais il sied de bien savoir où se trouve la charité. En vérité, quand notre cœur se tourmente à vouloir vraiment aimer Dieu, la grâce et la charité se sont déjà glissées en nous, car il n'y a que Dieu qui puisse nous faire ardemment désirer d'aimer Dieu ; vouloir aimer, c'est déjà aimer. Qu'on nous passe ces raffinements, ils sont obligatoires avant d'entreprendre la lecture des distinctions du frère convers entre la charité naturelle — si l'accouplement d'un tel substantif et d'une telle épithète ne jurent pas trop — et la charité surnaturelle.

La charité surnaturelle est née de Dieu, remarque frère Jan. De là s'écoule une avalanche de distinctions. Qu'un homme doive aimer Dieu par dessus toutes choses, on n'a pas besoin de nous l'apprendre, la raison naturelle y suffit. Naturel aussi le mouvement qui pousse chacun d'entre nous à s'aimer soi-même. Ensuite, qu'un homme aime son ami à charge de réciprocité, voilà encore une chose naturelle et sans mérite. Ainsi fait le païen et aussi l'usurier et l'escroc à l'égard l'un de l'autre, a dit Notre-Seigneur lui-même. Mais quand un chrétien aime tous les hommes comme il s'aime lui-même pour Dieu et dans un seul amour, qu'il les aide en tous leurs besoins selon la mesure de ses moyens volontairement et pour la gloire de Dieu, sans espoir de réciprocité, voilà ce que ne peut accomplir par lui-même le seul mouvement de la nature. Pour négliger son propre intérêt devant Dieu et devant les hommes, il n'y a que la grâce surnaturelle pour le faire. Enfin, qu'un homme sache aimer son ennemi, lui vouloir du bien comme à son ami, tel est le plus grand amour, et aussi la meilleure humilité, mais pour le faire, il est fort peu de gens sur terre. Si spirituels qu'ils paraissent au-dehors, la plupart n'arrivent pas à cette humilité profonde

qui leur ferait aimer leur ennemi et l'aider comme un ami. Le grand dommage des spirituels, c'est qu'ils n'arrivent plus à aimer leurs ennemis et à répudier tout ressentiment[5].

Dans la *Quintuple charité fraternelle,* Jan Van Leeuwen reprend et accentue le sujet. Décidément, le thème l'obsède.

Le Saint-Esprit nous spiritualisera par le feu incessant de son amour, de telle façon qu'avec lui nous répandrons ce feu autour de nous, ce feu de l'éternelle charité de la terre et des cieux. En Dieu, nous porterons dans notre cœur une disposition favorable à l'égard de tous les hommes, ennemis comme amis. Telle est la charité fraternelle vraiment surnaturelle, qui ne meurt et ne peut mourir. Nous aimons notre ennemi et lui voulons du bien comme à notre ami. Saint Paul disait : *la charité ne meurt pas* (1 Co 13, 8). Volontairement et volontiers, aimer notre ennemi et le secourir comme un ami, telle est la véritable charité spirituelle et surnaturelle. Par elle, nous souhaitons le salut de tous les hommes. Un spirituel, en effet, mené par le Saint-Esprit, ne peut désormais se venger, quel que soit le mal qu'on ait voulu ou pu lui faire.

Mais tout ceci est le lot particulier de ceux qui veulent vivre et se régler d'après les conseils évangéliques. Telle serait la cime de toute charité fraternelle, au-dessus de la commune charité des braves gens : de savoir vivre en communauté sans méchantes paroles ni rancune. Comme des colombes sans fiel, les spirituels qui vivent en communauté ne devraient jamais se venger de quelque mal qu'on leur ait fait. Ils seraient alors pareils au prophète David qui était sourd et n'entendait pas, muet et n'ouvrait pas la bouche (Ps 36, 14). J'étais, ajoute-t-il, comme un homme qui n'entend pas et dans la bouche duquel ne s'agite nulle réplique (Ps 36, 15).

Hélas! de tels spirituels profondément mortifiés sont rares, très rares, dans la bouche de qui on n'entend jamais de méchantes paroles quand on leur fait tort. A ma connaissance, déclare le Bon Coq, je n'ai jamais rencontré de moine si saint et si parfait qui eût le courage de supporter sans se plaindre injustice, calom-

5. *Le livre des dix commandements,* ch. XVII. Manuscrit de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, nº 888-890, p. 22 *c d.* Cf. *Bloemlezing,* Axters, p. 83.

nie ou médisance. Encore une fois, récidive le saint frère convers, je n'ai pas trouvé d'homme si patient qu'il ne répondît pas au tort qu'on lui faisait, pour se disculper. Et pourtant, c'est en ceci que repose la parfaite sainteté intérieure...

Aussi longtemps, conclut le bon moine, qu'on n'est pas assez mortifié pour être insensible aux torts qu'on fait ou peut faire, on peut être assuré qu'on n'a pas saisi véritablement l'esprit de Dieu dans les pures hauteurs divines[6].

L'INTÉRIEUR DE JÉSUS

La Deuxième Voie est christocentrique. On objectera qu'il n'est pas de spiritualité sans dévotion articulée sur la personne de Jésus. La Première Voie, selon Jan Van Leeuwen, regarde Jésus du dehors pour l'imiter, tandis que la Deuxième Voie est tout axée ou pour mieux dire mise en branle et mue dans la vie du Christ. Nous avons en le Bon Coq un devancier inconnu de Bérulle et du P. Grou, autour du revêtement des états ou des mystères de Jésus. Sans doute, les précisions, les analyses et aussi le style des grands spirituels français du XVII[e] siècle débordent l'idée centrale développée par le disciple de Ruysbroeck, mais je crois ne pas me tromper en marquant la confraternité du Cardinal et du jésuite avec le simple frère cuisinier du monastère brabançon du XIV[e] siècle.

Lorsqu'un chrétien, observe frère Jan, a goûté en son cœur la sainteté de l'intérieur de Jésus, il voudrait ne plus s'attarder sur terre, même pas pour accroître la récompense qu'il mériterait ici-bas. Si utile et si profitable que puisse être son séjour terrestre, et même si convaincu qu'il puisse être d'amener des hommes au ciel, le spirituel qui a expérimenté l'abri de l'intérieur de Jésus aimerait beaucoup mieux cingler tout de suite vers le Royaume des cieux. D'ailleurs, c'est proprement l'amour

6. *De la quintuple charité fraternelle,* ch. XI-XII. Manuscrit de Lierre, n° 1, pp. CCXVII *b c d* et CCXVIII *a*. Cf. *Bloemlezing,* Axters, pp. 83-85.

de Dieu et l'aspiration du spirituel à s'échapper à lui-même qui accroissent les mérites et la récompense. Deux sentiments s'agitent en lui, et ces sentiments sont le propre des prélats et des supérieurs, mais aussi de tous les spirituels en général.

Le premier est un regard vertigineux qui interdit de s'attarder à quoi que ce soit en dehors de Dieu, une aspiration intérieure brusque, impatiente, montante et brûlante, une chaleur spirituelle qui s'accentue sans interruption, quoique non toujours avec la même intensité. Cette activité dépend de la sécheresse et de la légèreté du bois à brûler : c'est ce bois qui rend le feu clair. Or, la nature du feu est de pénétrer tout ce qui a quelque affinité avec lui, de l'engloutir, de le transformer, de le réduire à rien : dans le feu, tout devient feu, sans différence avec l'être propre du feu. Il en est de même au point de vue spirituel...

Quand donc un homme a pénétré dans l'intérieur de Jésus et goûté la vérité, il doit se fixer sur ces hauteurs, au-dessus de lui-même, uniquement attaché à Dieu, aussi uniquement que le Christ est le Fils unique de Dieu. C'est par le Christ et en lui que la grâce nous fait monter à une grâce plus haute. Par l'intérieur de Jésus on contemplera la gloire de Dieu dans le miroir de la divinité. Sans la moindre hésitation, toute sainte doctrine est vécue, toute vertu se fixe et même plus que la vertu. Dieu lui-même se laisse saisir sans intermédiaire et dans la gloire, par l'union de l'amour à l'amour en la vision béatifiante de l'essence de Dieu. Mais à réaliser cette simple jouissance de la divine présence n'aboutissent pas cent personnes qui pourtant par ailleurs ont toutes les apparences des vrais spirituels [7].

Pour comprendre la sainteté et pour aboutir à la fruition spirituelle, rien ne vaut que d'habiter dans le vitalisant intérieur de Jésus. Si Jésus vit en moi et moi en lui d'une manière invisible, toutes les véritables réalités sacrées se découvrent à moi. Si je voulais vivre dans la seule pure divinité sans me soucier de l'humanité du Christ, en vérité ce serait pour mon esprit et ma sensibilité plutôt une peine qu'une véritable joie. Même s'il était possible de jouir de la possession de Dieu sans passer par

7. *Sur dix matières différentes,* ch. XIX. Manuscrit de Lierre, nº 1, pp. CXXXII et CXXXIII. Cf. *Bloemlezing,* Axters, pp. 101-103.

la contemplation de l'humanité de Jésus, il serait meilleur, plus profitable et plus sanctifiant de passer par l'humanité de Jésus... En fait, pour aboutir à la divinité, il n'est personne qui n'ait d'abord, par de saints exercices d'amour divin, revécu la Passion, comme aspiré le sang des Cinq Plaies et du Sacré Côté, toute l'humanité corporelle de Jésus. Après, on poussera plus loin, on se portera vers le dedans plus élevé, plus secret, l'intérieur de Jésus.

C'est là que Jésus nous fera goûter l'onction de sa Personne divine, et ensuite reconnaître simplement que la Très Sainte Trinité est une et trine, trois Personnes comme relations dans l'unité de la Nature divine. Mais contempler d'un regard sans images la face paternelle de la présence de la Sainte-Trinité, ce ne peut être que l'espace d'un éclair. Alors, l'Amour de Dieu, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, attire sans cesse et promeut à chaque instant vers le paisible et immobile Repos qu'il est lui-même, au-dessus de toutes œuvres, sans distinction ni aliénation. Face à cette extase de l'Amour essentiel de Dieu, l'homme va résister de toutes ses forces pour ne pas se laisser maîtriser. Comprenons-le : quand on a étendu une tablette de cire, il est pratique de l'éloigner de la chaleur du feu ; sinon la cire fondrait et le feu la réduirait à rien, et alors plus de tablette, plus de moyen d'écrire. Il en est de même au point de vue spirituel : il vaut mieux résister à l'attirante vision de la Sainte Trinité et d'abord se vider entièrement de soi-même, de façon que Dieu puisse écrire et composer en notre esprit dépouillé d'images et aussi éclairer notre intelligence comme il l'entend[8].

FRANCIS HERMANS.

8. *A propos des appelés et des élus,* ch. XI. Manuscrit de Lierre, n° 1, p. CLXXXVI. Cf. *Bloemlezing,* Axters, pp. 111-112.

L'HONNEUR DE L'AUTRE

On parle beaucoup d'honneur de nos jours. Serait-ce que la chose fait plus souvent défaut? Du moins, c'est surtout pour reprocher à autrui d'y manquer qu'on en parle.

L'honneur est une qualité que la personne communique à ses actes plutôt que l'acte ne la confère à la personne : il est fidélité, d'abord intérieure, à un certain idéal. D'où le danger ici du subjectivisme : durant longtemps, maintenant peut-être encore, une dette de jeu engageait l'honneur, non une autre, et on pouvait négliger les gages de ses domestiques, ou ne pas payer ses fournisseurs, sans rien perdre de l'estime qu'on se portait à soi-même, ni de celle des autres.

L'honneur pourtant est objectif, et nul ne devrait omettre de s'examiner sur ce chapitre, surtout s'il est de ceux qui en parlent sans cesse et accusent constamment les autres d'y manquer. Pour décréter souverainement parfois, et sans appel, qu'ils y ont manqué. Et précisément un des points sur lesquels devrait porter cet examen est celui de savoir si on n'est pas responsable du déshonneur de l'autre, si on n'a pas exigé de lui par la contrainte, ou obtenu par des largesses, des actes contraires à l'honneur.

On parle, par exemple, pour rendre docile une population, de l'encadrer si étroitement que chacun se sente surveillé, en toutes ses démarches, en toutes ses paroles. Pour qu'un tel encadrement soit possible et efficace il faudrait évidemment que cet encadrement soit assuré par des membres de cette population, et que leur mission soit occulte. Mais quelle estime mériteraient encore ceux qui accepteraient d'accomplir une telle tâche? Et

qui l'accompliraient pour de l'argent ou d'autres avantages matériels, car quel autre motif que l'intérêt pourrait les engager sur cette voie dégradante? Celui-là même qui les recruterait, qui les paierait, recevant leurs rapports de police, les mépriserait. Bien plus, c'est mépriser l'homme que de concevoir un plan de gouvernement fondé sur la lâcheté et la veulerie de quelques-uns.

Mais, dira-t-on, ce déshonneur ne concerne qu'eux, et, s'ils sont sans honneur, il vaut mieux en profiter pour le bien général. Conception simpliste, qui divise arbitrairement, et non sans pharisaïsme, les hommes en deux classes : les gens d'honneur, dont on est évidemment, et les autres. C'est toujours l'illusion orgueilleuse d'une « race de seigneurs ». Et ce que pense le seigneur, ce qu'il fait, c'est cela que dicte l'honneur. En vérité tout homme est capable d'honneur, tout homme a son honneur, selon lequel il se juge lui-même. Dans les cercles où on attendrait le moins un tel sentiment, il existe une « loi du milieu », et les meilleurs, pour ne pas l'enfreindre, se font tuer. Ceux qui l'enfreignent ont honte. Il est universellement vrai que l'honneur est plus précieux pour l'homme que la vie.

Eh bien, celui qui volontairement, en excitant sa peur, ou ses haines, ou ses convoitises, fait agir l'autre de telle manière qu'il ait honte de lui-même, participe à son déshonneur et devrait aussi avoir honte. Car si « rien d'humain ne m'est étranger », tout ce qui abaisse et dégrade l'homme me blesse. Et cette blessure affecte mon propre honneur, si c'est moi qui ai poussé l'autre à agir au niveau le plus bas de soi-même, au lieu de l'aider à monter et à se dépasser.

Mais s'il met son honneur à faire le mal, devrais-je donc le laisser agir, et accepter que soit fait à sa conception particulière de l'héroïsme le sacrifice de la tranquillité publique ou privée? Évidemment non. Aussi bien l'honneur de personne n'est-il directement engagé dans le succès de son entreprise. Mais s'il s'agit, ce qui demeure le but le plus élevé de toute répression, de convertir le criminel ou l'injuste, c'est en l'éduquant seulement, en lui montrant que sa conscience l'égare et qu'elle doit être rectifiée qu'on peut espérer y réussir. Ce n'est pas en le faisant agir contre sa conscience, en lui donnant le dégoût de soi-même.

Que devient en tout cela l'efficacité, dira-t-on? Celui qui cher-

che l'efficacité à tout prix *ne peut plus parler d'honneur, car l'honneur consiste à faire une chose parce qu'elle est bonne et juste, à se garder d'une autre parce que mauvaise et injuste. Admettre que « la fin justifie les moyens » c'est ruiner toute morale, et d'abord la morale de l'honneur.*

Mais ne doit-on pas croire qu'il existe pour toute fin juste et bonne des moyens honorables? S'interdire à priori d'employer les autres c'est se mettre dans la nécessité féconde d'inventer ceux-ci.

APOSTOLUS.

Une vue monastique de la société. Variations sur le nécrologe de Saint-Germain-des-Prés *

Les historiens ont beaucoup fait pour l'histoire de Saint-Germain : nous devons leur en savoir gré. Toutefois ce ne sera pas diminuer leur mérite que de porter notre attention vers un aspect du message de Saint-Germain qui n'est ni dans le passé, ni dans l'avenir, ni même dans l'actualité, mais dans le présent éternel. En effet, ne l'oublions pas, Saint-Germain — c'est-à-dire la communauté monastique et l'ensemble de ses amis — existe encore dans l'au-delà, dans ce royaume où saint Benoît, vers la fin de sa Règle, annonce aux moines que le Christ les introduira conventuellement, *pariter* : ensemble et également, les uns avec les autres et les uns grâce aux autres. On peut détruire les murs d'une abbaye ou mettre fin à son existence historique ; on ne peut faire que des hommes immortels qui se sont aimés sur la terre ne se retrouvent au ciel et ne continuent d'y aimer tous ceux qu'aime le Seigneur. Saint-Germain reste donc une famille vivante et beaucoup plus qu'une matière à recherches archéologiques. Le centenaire d'une abbaye ne doit pas être seulement l'évocation d'un passé mort. C'est

* Allocution prononcée à l'Institut Catholique de Paris, le 11 juin 1958, à l'occasion du XIVe centenaire de Saint-Germain-des-Prés.

le moyen de renouer nos liens avec une communauté, invisible et réelle, qui, par-delà l'histoire, continue d'exercer ce qui fut l'essentiel de son activité : l'adoration. Dans la destinée éternelle de Saint-Germain-des-Prés, le millénaire médiéval n'a été qu'un moment. Or, à travers l'opacité du temps, malgré l'obscurité de ces siècles pour nous lointains, toujours présents à Dieu, pouvons-nous entrevoir quelque chose de son mystère?

Emmanuel de Broglie a écrit jadis un beau livre, et qui demeure, sur *Mabillon et la société de Saint-Germain-des-Prés à la fin du XVII^e siècle*[1]. Un parfait connaisseur de l'érudition des mauristes évoquera bientôt cette époque, sur laquelle nous renseignent d'innombrables textes. Mais la période la plus longue — le Moyen Age — est celle qui a laissé le moins de documents. Il en est plusieurs, cependant. Comment choisir, parmi eux, celui qui nous révélera le plus d'aspects divers de cette vie d'abbaye pendant ses mille premières années? Le temps manque pour parler de tous, et le plus dense sera sans doute le plus bref, ce nécrologe où l'on marquait le nom des défunts, à la date où l'on célébrait l'obit de chacun d'eux. Il ne nous dit pas tout, mais il se peut qu'il dise l'essentiel : rien ne nous informe parfois sur l'existence des vivants comme une liste de morts, à condition qu'elle soit bien faite. Or celle-ci est plus et mieux qu'une statistique, même exacte. Sa valeur ne vient pas des nombres, mais des noms, et de quelques gloses très courtes où est donnée leur signification : chacun d'eux représente une *turba magna* de défunts anonymes.

Surtout, ce document très bref donne la clef des plus longs, permet de les interpréter du seul point de vue qui compte, celui de l'éternité : il ramène les autres données à leurs justes proportions, que l'actualité risquait de déformer. Le Polyptyque dressé par l'abbé Irminon, au début du IX^e siècle, établit une liste des biens temporels[2]. Ce sont les liens spirituels dont nous parle l'obituaire : cette vaste « société », selon un mot qu'on y trouve souvent, que les vivants de chaque génération constituaient avec tous ceux dont on voulait garder le souvenir dans la mé-

1. Deux vol., Paris, 1958.
2. Éd. A. Longnon, Paris, 1886.

moire collective et durable d'une communauté. Le cartulaire nous conserve les actes — achats, donations, ventes, contrats de toutes sortes, procès pour des droits de chasse et de pêche, contestations au sujet de fiscs et d'alleus, de dîmes et de redîmes — tous ces accords et désaccords qui occupent les vivants, presque toujours à propos des biens qui passeront[3]. Après quatorze siècles, le monastère n'existe plus, ses possessions ont disparu. Que reste-t-il d'un millénaire de vie monastique? Le souvenir, mais tel qu'il est dans l'obituaire liturgique, dont on donnait lecture chaque jour à l'office divin : un souvenir efficace, un souvenir mêlé de prière, un souvenir qui fut une prière; cette fidélité dans la reconnaissance, toute cette intercession accumulée au trésor de l'Église forment un capital dont nous continuons de percevoir les revenus.

A cette époque de prospérité monastique où l'abbé Irminon venait de faire dresser la longue liste des terres qui constituaient le domaine de l'abbaye, un simple moine qui fut un savant, un critique, un Mabillon du IX^e^ siècle, Usuard, rédigea un martyrologe où il énuméra les saints du ciel qui, à son sens, avaient réellement existé et méritaient d'être cités à l'ordre du jour liturgique[4]. Mais en même temps — car le paradis, heureusement, ne reçoit pas que les saints canonisés —, sur d'autres pages du même livre de vie, il inscrivit les noms des morts pour lesquels on priait. Certains d'entre eux, d'ailleurs, furent plus tard transférés dans la première liste, lorsque l'on fut autorisé à leur rendre un culte officiel. Mais dans la seconde, il avait rassemblé la matière d'une étude qui attend son historien et qui pourrait s'intituler : « Usuard et la société de Saint-Germain-des-Prés à la fin du IX^e^ siècle ». Après lui, on ne cessa d'ajouter, dans les interlignes et les marges, des noms nouveaux[5]; quand ils

3. Éd. R. Poupardin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés,* 2 vol., Paris, 1909.

4. A ce martyrologe, D.-J. Dubois a consacré une étude, intitulée *L'apport d'Usuard aux martyrologes historiques,* à paraître dans le volume de *Mélanges* qui commémorera le XIV^e^ centenaire de Saint-Germain-des-Prés.

5. Le nécrologe d'Usuard, avec ses additions et ses dérivés les plus anciens, publié par A. Molinier, *Obituaires de la province de Sens,* Paris, 1902, I, I^re^ partie, pp. 241-304. C'est cette édition qui sera surtout utilisée ici.

eurent empli toutes les pages, on recopia le tout sur d'autres volumes successifs, jusqu'au XV^e siècle et ensuite[6]. Et cependant, sur le vétuste exemplaire du IX^e siècle, à la première page, où se trouve la date du 26 décembre, on inscrivit encore, en 1707, une mention qui commence par : *Obiit domnus Johannes Mabillon...* Étonnante continuité, moins admirable par le rapprochement de deux grands érudits — Usuard au IX^e siècle et Mabillon au XVIII^e —, que par le souvenir fidèle qu'une même communauté a gardé de l'un et de l'autre en un même livre qui restait un livre de vivants et un livre vivant.

Pour chacun des saints à miracles, Usuard avait rapporté, en quelques lignes ou en quelques mots, ce que l'historien d'alors pouvait honnêtement considérer comme certain. Mais pour les défunts ordinaires, il n'avait marqué que les noms : il avait négligé les titres de noblesse et toutes les distinctions qui passent avec ce monde. Il avait retenu les seules dignités qui gardent leur valeur dans l'au-delà qu'elles ont préparé : celles du prêtre ou du moine, ou du laïc tout « dévoué à Dieu », *Deo devotus*. Cette façon de juger les hommes comme quelqu'un qui anticipe sur l'éternité a mis dans l'embarras les historiens de Saint-Germain : ils eussent aimé quelques précisions de plus. Heureusement les continuateurs d'Usuard se sont montrés moins laconiques, et à mesure que les siècles passaient, ils ajoutaient, de plus en plus, l'état civil des morts quand ils vivaient, leur degré de parenté avec le monastère, leurs titres à sa reconnaissance, parfois même leur adresse. Le nécrologe devient ainsi le reflet de la vie, comme le miroir de tous ces moines, et des Parisiens autour d'eux, constituant une grande société amicale. Emmanuel de Broglie a parlé des amis, et même des « grands amis »[7], de Saint-Germain au XVII^e siècle. Or pendant les dix siècles précédents, l'amitié n'a pas joué un moindre rôle dans la vie de l'abbaye. Que de fois le nom d'un défunt est suivi de ces simples mots : « de notre société, *nostrae societatis* », ou « notre ami, *noster amicus* »!

Au centre de tout ce réseau de relations spirituelles, au cœur

6. Éd. F. Lehoux, *Deux obituaires de Saint-Germain-des-Prés*, dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, XCVII (1936), pp. 257-304.

7. *Op. cit.*, p. 79.

de cette circulation de prières et de mérites, se trouve cette communauté que l'amour de Jésus a rassemblée des quatre vents de France :

Congregavit nos in unum
Christi amor.

Quels sont les membres dont on dit qu'ils sont de la congrégation, *nostrae congregationis ?* Ils sont divers. Chacun d'eux a rempli, durant sa vie, des fonctions différentes. Au XI^e^ siècle, tel abbé Guillaume a réformé plus de quarante monastères. Au XII^e^ siècle, Hugues IV, contemporain de saint Bernard, au cours de ses quarante années d'abbatiat, maintient la discipline et assure la prospérité. Mais ce n'est point le nécrologe qui nous en informe. Ici, un novice tient parfois autant de place qu'un illustre écrivain ou qu'un abbé grand bâtisseur et grand économiste : le nom d'un moine est tout au plus accompagné du degré qui fut le sien dans la hiérarchie de l'Église : abbé, prêtre, lévite, diacre, sous-diacre ou acolyte, moine et enfant, *puer et monachus,* ou même petit enfant, *puerulus* ; ils sont ici du même âge spirituel que ces adultes convertis qui se sont faits moines sur le tard et qu'on nomme les *conversi.* L'institution garde toute sa souplesse : on se souvient d'un reclus nommé Courageux, peut-être à cause de l'héroïque forme de vie qu'il avait adoptée. *Obiit Fortis reclusus* ; un autre est désigné comme « moine, prêtre et reclus ». De temps en temps, une note brève signale à l'attention une qualité ou une fonction exceptionnelle : tel enfant fut une bonne nature, *bonae indolis* ; tel religieux fut « moine et chantre », tel abbé mourut jeune encore, *abbas iunior* ; tel autre fut d'une extrême bonté, *piissimus,* et une main admirative a ajouté entre les lignes : « Celui-là fut grand, *hic est magnus* ». Dom Landry, sacristain, est « de bonne mémoire ». Quant à Dom Morard, un abbé du début du XI^e^ siècle, il a mérité un éloge de trois lignes : « Cette église trois fois incendiée par les païens, il l'a reconstruite à partir de ses fondations. Il a fait une tour, des cloches, et beaucoup d'autres choses... On fera son anniversaire avec trois cierges. » En revanche, du moine Abbon, auquel son récit du *Siège de Paris par les Nor-*

mands a assuré une place dans l'histoire littéraire, rien n'est dit que ce qui importe, à savoir qu'il fut « moine et prêtre ». Il y a aussi, en effet, des « moines laïcs », venus du laïcat, *ex laico monachus,* et qui ne sont jamais devenus clercs, *laicus et monachus* ; certains avaient d'abord vécu dans le métier des armes : *miles monachus*. Que de catégories dans cette hiérarchie monastique, depuis les dignitaires — abbés, prieurs et sous-prieurs —, les officiers comme le chantre ou le trésorier, jusqu'à celui qui n'est devenu moine que sur son lit de mort, pour prendre une assurance sur la vie éternelle, et qu'on appelle, comme s'il était monté au ciel par une sortie de secours, *monachus ad succurrendum*.

A la famille monastique de Saint-Germain sont agrégés des religieux et des religieuses, ou des communautés entières, qui vivent en d'autres abbayes ou, parfois, dans des ermitages. On nomme un secrétaire de l'abbé de Cluny, Helgaud de Fleury, l'historien Hilduin de Saint-Denis, qui fit traduire l'Aréopagite, et un « solitaire », nommé Paul — comme le premier ermite —, qui fut moine de Saint-Benigne. Parmi les femmes, voici la mère de l'abbé de Vézelay, qui est devenue moniale ; voici une abbesse, une moniale « qui fait partie de notre société, *monacha nostrae societatis* », et plusieurs recluses, dont l'une a vécu à Évreux. La recluse Herlitza est plusieurs fois nommée ; il est vrai qu'elle a donné de quoi acheter du poisson pour les moines en la foire du Lendit. Parmi les grands noms du monachisme médiéval, on relève ceux d'Abbon de Cluny, de saint Odilon de Cluny, de Mathieu d'Albano, cardinal et ami de Pierre le Vénérable, celui de Garin, abbé de Saint-Michel de Cuxa et ami de saint Romuald, celui de Jean de Fruttuaria, abbé de ce monastère italien d'où la réforme vint à Dijon et, de là, en Normandie et en Angleterre, celui de Richard de Saint-Vanne, dont l'action fut si puissante en Lorraine. C'est ainsi tout le mouvement spirituel des X^e^, XI^e^ et XII^e^ siècles, auquel Saint-Germain est lié.

Tout un réseau de relations spirituelles — et de courriers postaux — le rattache à de nombreux monastères, proches ou éloignés. Dans toutes les maisons avec lesquelles Saint-Germain a conclu association de prières, aussitôt qu'arrivera le porteur de faire-part annonçant le décès d'un moine, on sonnera les

cloches, on se rendra à l'église pour célébrer l'office des défunts, et le lendemain on chantera la messe des morts. Au trentième jour et en l'anniversaire auront encore lieu des suffrages. On agira de même à Saint-Germain dès qu'on y apprendra un décès survenu dans l'une de ces maisons. Celles-ci sont presque toutes des abbayes bénédictines, et tout d'abord celles des environs de Paris : Saint-Magloire, Saint-Maur-des-Fossés, Saint-Martin-des-Champs, et surtout Saint-Denis ; avec ce dernier monastère, on constitue un seul et même chapitre. Il est même précisé, à propos d'un religieux nommé Gautier de Serenis, « que l'on priera pour lui après sa mort, et que, durant sa vie, il pourra demeurer parmi nous, ayant un siège assuré au milieu de nous, tout près de Dom Ansel ». Avec les chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris, on est en association au titre du bon voisinage.

Mais, au loin, que de monastères qui prient pour Saint-Germain et pour lesquels prie Saint-Germain! En Normandie, Saint-Wandrille, le Mont-Saint-Michel, la Trinité et Saint-Ouen de Rouen, Jumièges, Le Bec, la Trinité de Fécamp ; en Poitou Montierneuf ; en Touraine, Saint-Julien et Marmoutiers ; en Beauvaisis, Saint-Germer de Flay ; en Orléanais, Saint-Mesmin ; au pays de Chartres, Coulombs. Le nécrologe fait passer sous nos yeux toute une litanie de beaux noms d'abbayes : Saint-Martial de Limoges, Saint-Lucien de Beauvais, Saint-Médard de Soissons, Saint-Germain d'Auxerre, Saint-Lomer de Blois, Saint-Sauveur d'Évreux, Saint-Pierre de Melun, Saint-Vincent de Verzy, Saint-Arnould de Crépy, Notre-Dame d'Issoudun, Sainte-Colombe et Saint-Remi de Sens, La Croix Saint-Leufroy, Flavigny, Lagny, Corbie, Montier-en-Der, Bonneval, Marolles, Saint-Faron, Morigny, d'autres encore, et des moniales, comme celles de Mornival. La prière passe les frontières, et à ces monastères de France s'ajoute celui de Gorze, qui, dans l'Empire, fut le foyer de la réforme. Mesurons-nous la place que tenait dans la vie des moines l'intercession pour les défunts ? Car l'insertion au nécrologe n'était pas une formalité sans conséquences ; elle résultait, à chaque fois, d'un contrat qui fixait les droits et privilèges, les charges aussi, que comportait l'association. Nous possédons plusieurs de ces formules qui accordaient « société et bienfait durant la vie, après la mort, comme à l'un

de nos moines »[8]; on admettait dans la famille spirituelle; on promettait et on recevait liens de famille et d'amitié, pour toujours : *familiaritas et amicitia perhennis*. Avec Cîteaux, les relations furent d'un autre genre : vers 1110, on aida cette communauté naissante, qui portait encore le nom de Nouveau monastère. Et le cartulaire permet de percevoir ici une note sentimentale qui est rare dans les actes juridiques : « Les moines de Paris, enflammés de charité, émus de compassion devant la pénurie des moines pauvres susdits... » Il y eut toujours des moines riches pour en aider de pauvres.

Un monastère n'est pas seulement une clôture où vivent des moines. C'est un foyer de vie spirituelle qui réchauffe tout un pays. Tandis que nous tournons les pages du nécrologe, nous y voyons, comme se succèdent les images d'un film, défiler bien des représentants des hiérarchies ecclésiastique et laïque : des papes, les archevêques de Sens et de Lyon, les évêques de Langres, de Rennes, de Saint-Pol de Léon, de Verdun, de Genève, l'évêque de Poitiers Gilbert de la Porrée, philosophe et théologien. Le grand Alcuin, dont on a dit qu'il avait été le ministre de l'instruction publique sous l'empire carolingien, est simplement qualifié de diacre. Et sur les mêmes pages sont rapprochés d'autres clercs de tout rang; les uns sont des amis lointains, comme un prévôt de Dole, un chanoine de Chartres et maître Guillaume de Poitiers, — et notons, en passant, que les liens avec le Poitou sont spécialement nombreux; de tels chanoines ou archidiacres, il n'est point précisé à quelle église ils appartiennent. Mais d'autres, nous savons qu'ils sont parisiens, sinon par l'origine, du moins par les fonctions, comme les curés de Saint-Sulpice, un sous-chantre de la cathédrale, le chancelier Pierre de Poitiers, et Prévotin, lui aussi chancelier, prédicateur, maître en théologie. Ces noms encore confirment l'impression que, déjà, Saint-Germain est en relations avec l'intelligentsia.

Parmi les laïcs, les amis les plus nombreux sont dans le voisinage : ce prochain qui aime et qu'on aime ne vit pas à cent lieues de là; il est dans le bourg dont l'abbaye forme la capitale :

8. Ces « actes d'associations » ont été édités par R. Poupardin, *op. cit.*, t. II, pp. 237-256.

chevaliers qui sont nobles ou serfs, gens de métiers dont le travail ou les aumônes ont rendu service ; ils sont de la famille : *laicus famulus noster, miles noster amicus*. La générosité de l'un a permis de construire le dortoir, un autre a donné de l'eau aux moines, *qui dedit aquam monachis* ; à celui-ci l'Évangile même a promis récompense. Jean et Jacqueline Frogier ont donné trois maisons à pignon. Voici encore un ancien maître de cuisine, *quondam quoquinarius*, un monnayeur, un médecin, un charpentier, un garde forestier, *custos nemorum*, et le maître d'œuvre qui bâtit la chapelle et le réfectoire.

Les femmes ne font pas preuve d'un moindre dévouement ; elles méritent bien les admirables titres de *Dei cultrix, devota, ancilla Dei, soror nostra* ; Ingueline est même considérée comme une mère nourricière : *nutrix monachorum*. Il y a des vierges consacrées, une *matrona*, une abbesse qui était comtesse, et Odeline, qui avait détenu, le partageant sans doute avec son époux, quelque droit de pêche : *Odelina piscatrix*, et non *praedicatrix*, comme a lu l'un de ceux qui ont recopié l'obituaire.

Tous ces bourgeois, toutes ces femmes de bien ont vécu dans les domaines du monastère. Parfois aussi on mentionne les terres sur les revenus desquelles sera prélevée la provende que l'on sert, aux moines ou à des pauvres, en leur anniversaire. Et tout ceci nous vaut des indications sur les menus et, plus souvent, sur les adresses des bienfaiteurs. Car le chant de ces offices supplémentaires entraînait une fatigue après laquelle il fallait se « refaire » : il y avait donc *refectio*, et celle-ci comportait, en certains jours, « pain, vin, légumes » et la provende qu'on appelait « générale » non parce qu'elle était spécialement abondante, comme son nom le laisserait penser, mais parce que l'on en distribuait une portion à tous, en commençant par les derniers. En l'anniversaire d'un abbé, on donnait à manger à douze pauvres de plus que d'habitude. Pour situer les donateurs, le nécrologe évoque les quartiers et les rues du bourg, les fiscs et les mairies du domaine : Antony, Vanves, Clamart, Meudon, Nogent, Issy, Fresnes et autres lieux. Les vignes occupaient alors la place de certaines rues d'aujourd'hui ; il y en avait peut-être ici même. Et tels amis du monastère habitaient près du Petit Pont, dans le quartier de la boucherie, où s'exerçaient

tous les métiers qui dépendaient de l'abattoir, ou dans l'actuelle rue du Four, où se trouvait le four banal de l'abbaye.

Mais puisque le métier de certains hommes est d'en gouverner d'autres, on n'oubliait point ceux qui, pour un temps, avaient été grands en ce monde : rois et reines, comtes de Paris, de Flandre, du Vexin, ducs de Normandie et d'ailleurs, vicomtes, conseillers du roi, maîtres de la chambre des comptes. On inscrit Simon de Montfort, et le Gérard de Roussillon des poèmes épiques, et des empereurs; l'un d'eux est ramené à l'égalité avec un religieux obscur : sur la même ligne on lit : « Henri, empereur des Romains, et Gérard, moine de Saint-Germain. »

*
* *

Telle est la société de l'abbaye au Moyen Age. Comment conclure ces variations sur un obituaire, sinon en rappelant — mais, cette fois, démonstration faite — que tout y est jugé en fonction de ce qui dure, par rapport à l'éternité? Le lien qui réunit cette vaste fraternité, c'est la prière, expression de la charité. Du « plus ancien nécrologe français »[9], celui d'Usuard, dont les obits remontent parfois au milieu du VIII[e] siècle, jusqu'à ses dérivés les plus tardifs, on voit des hommes de toute condition demander aux moines leurs suffrages auprès du Tout-Puissant. Cette conviction des laïcs et des clercs qu'ils ont besoin des moines, cette fidélité des moines à se souvenir de leurs noms, nous ont valu cette liste suggestive de tous ceux et de toutes celles qui firent du bien aux moines et à qui les moines en ont fait : témoin de toute la vie ascétique de l'Église, de toutes les institutions régulières et séculières, tout ce peuple de moines et de non-moines participe à la vie de Saint-Germain-des-Près en ce qu'elle a d'essentiel, en ce qui est sa raison d'être : la supplication. Parmi tant de vicissitudes que les historiens nous racontent — invasions, pillages, incendies — la prière de toutes les époques est la seule réalité qui ne fut pas interrompue. Sur les pages du nécrologe, tous les siècles se mêlent; les écritures

9. L'expression est de A. Molinier, *op. cit.*, p. 241.

changent et les mains se succèdent ; il y a évolution, mais continuité.

Nous voyons apparaître des usages nouveaux, comme cette messe basse — *submissa voce* — que l'on inscrit au XIV[e] siècle ; il en est d'autres qui sont de tous les temps, comme cette *pitancia* — ne dirions-nous pas le pourboire ? — que l'on verse en sous parisis aux pauvres qui sonneront les cloches. Toutefois, sur les feuillets du livre irrévocable, où rien n'est retenu que de définitif, tous les hommes sont donnés comme contemporains. Ils sont présentés comme égaux, tels qu'ils sont au regard de Dieu, tels qu'ils doivent être aux yeux de l'Abbé d'un monastère : saint Benoît lui rappelle que la seule noblesse qui vaille est celle des bonnes œuvres. Ils sont rapprochés : de si loin qu'ils soient venus mendier un office et une messe, les voici réunis sur une même liste qu'on lira chaque jour en présence du Dieu vivant. Ce que nous donne le nécrologe est une vue monastique de la société. Spontanément, nous voyons le monde à l'envers, parce que nous le regardons d'en bas, et nous nous sentons écrasés par des puissances provisoires. Vus de l'autre côté, d'en haut, tels qu'en eux-mêmes enfin l'éternité les fixe, les hommes nous apparaîtraient dans leur grandeur réelle, celle qui vient de Dieu et qui dure. Saint-Germain, tel que le révèlent ses nécrologes et ses obituaires, c'est un commencement de l'au-delà, c'est un retour en paradis, c'est — en peu de mots — une communauté vue du ciel.

Dom Jean Leclercq,
bénédictin de Clervaux.

LA THÉOLOGIE

A propos de deux livres récents *

Il n'est pas trop tard pour présenter ici le gros livre que le P. Chenu nous a donné l'an passé sur *La théologie au XII^e siècle*. Aussi bien c'est un ouvrage qui survit à l'actualité passagère, il ne veut pas de lecteur pressé, et pour pouvoir en parler honnêtement il faut l'avoir fréquenté assidûment. En même temps on est vite aisément persuadé que ce livre se classe d'emblée parmi les grandes œuvres de culture générale qu'il ne sera permis ni au clerc ni au public cultivé d'ignorer. Il prend place à côté de *L'esprit de la philosophie médiévale* par M. É. Gilson, de *La littérature européenne et le moyen âge latin* par E. R. Curtius et de *L'amour des lettres et le désir de Dieu* par Dom J. Leclercq. De ce dernier livre il est en quelque sorte le pendant : en ce même XII^e siècle, la théologie monastique jette ses derniers feux avec saint Bernard et la théologie scolastique commence avec Abélard; c'est de celle-ci que s'occupe principalement le P. Chenu. On admet généralement que le XIII^e siècle est l'âge d'or de la théologie. Or il convient de préciser ce que l'on entend par là. Sans aucun doute, le XIII^e siècle est le temps de l'histoire qui a vu naître le plus grand nombre et les plus puissantes des synthèses théologiques qui forment ce que nous appelons la « scolastique », mais elles supposent elles-mêmes une longue période de découvertes, d'accumulation de matériaux, de fermentation intellectuelle et de réflexion sur le donné de foi, en un mot de vie de l'esprit. Avec le P. Chenu, de grands savants comme le P. de Ghellinck, Mgr Landgraf, M. Gil-

* M.-D. Chenu, O.P., *La théologie au XII^e siècle*, Coll. « Études de philosophie médiévale », XLV, Librairie J. Vrin, Paris, 1957; 413 pp.; M.-D. Chenu, O.P., *La théologie comme science au XIII^e siècle*, Coll. « Bibliothèque thomiste », XXXIII, 3^e édit. revue et augmentée, Librairie J. Vrin, Paris, 1957, 111 pp.

son et d'autres, nous ont rendu sensibles à ce phénomène. C'est au XII[e] siècle que les options majeures sont prises et que la mentalité nouvelle se forme. Explorer le « sous-sol » des textes et des controverses, découvrir les ressorts profonds qui déterminent les esprit, sonder les raisons de l'influence prodigieuse exercée par Boèce ou Denys, dégager les lignes de force de ce champ historique en fonction des transformations sociologiques, des rencontres et des problèmes nouveaux, du cheminement des esprits sous l'action du « réveil évangélique de l'Esprit » : cette page non seulement d'histoire des doctrines, mais aussi d'histoire de l'Église et même d'histoire humaine tout court a occupé la méditation du P. Chenu depuis plus de trente ans qu'il s'efforce de dépasser l'exégèse des textes et le récit des épisodes pour rejoindre l'intelligence intérieure. Ce livre est donc l'œuvre d'une vie et d'ailleurs il a une histoire.

Depuis longtemps déjà, les disciples et les amis du P. Chenu, au premier rang desquels il faut nommer le P. Duployé et le P. Duval, lui avaient demandé de réunir en volume ses articles dispersés. C'est un fait que plusieurs de nos maîtres qui nous ont le plus comblés — et le P. Chenu n'est pas le seul — ont passé le plus clair de leur temps, par gentillesse pour les directeurs de revues et les éditeurs de mélanges, à multiplier les articles d'érudition. Ces articles les ont très souvent empêchés d'écrire des livres. Mais les pierres de l'édifice sont là, comme sur un chantier abandonné. La plupart sont déjà taillées, il ne resterait plus qu'à les mettre en place et les jointoyer. La bonne fortune a voulu que le P. Chenu se mette lui-même à l'ouvrage, en se rendant à l'invitation d'une double amitié, celle de M. É. Gilson et celle de J. Vrin, l'éditeur bien connu de la place de la Sorbonne, que la mort a depuis lors, hélas! enlevé à notre gratitude. M. Gilson a offert l'hospitalité de la célèbre collection des *Études de philosophie médiévale* et il a honoré le volume d'une belle et fervente préface. Pourtant le P. Chenu n'a pas fait exactement ce qui lui était demandé (comme on le comprend!), il a fait beaucoup plus. Reprenant quelques-uns des grands thèmes qu'il médite depuis si longtemps, il n'a pu s'empêcher non seulement de reprendre toute la matière en sous-œuvre, mais surtout de compléter ce que des écrits occasionnels n'avaient permis d'élaborer que partiellement (environ un tiers d'articles remaniés et deux tiers de texte entièrement neuf).

Un tel livre ne se résume pas. Non pas tellement en raison de la prodigieuse érudition mise en œuvre d'une manière magistrale, mais surtout parce que l'exposé porte en lui-même un mouvement auquel il faut s'accorder pour lire l'ouvrage et que l'on est secrètement invité à poursuivre. De ce fait, ce livre est aussi un livre de spiritualité, étant une « histoire de l'Évangile dans l'Église », une histoire de « la Parole de Dieu annoncée comme actuelle par l'action de l'Esprit, dans une Église maîtresse, et dans une théologie renouvelée » (p. 273). Aussi bien M. Gilson avait eu soin d'avertir

le lecteur que « pour un fils de saint Dominique, ce que l'on nomme « thomisme » est, ensemble et indivisément, une philosophie, une théologie, une spiritualité et une mystique » (p. 8). Et, en effet, « ni la querelle des universaux, ni l'entrée d'Aristote, ni la pression des divers platonismes, ne peuvent être les causes propres et immédiates du progrès d'une théologie dont le principe est la lumière de la foi. Avant ces ressources rationnelles, et les mettant d'ailleurs bientôt en œuvre, commandent deux richesses intérieures de la foi et de son donné : la découverte accélérée de la tradition grecque... et, à la faveur d'une profonde transformation institutionnelle, un réveil évangélique dont les valeurs seront efficaces non seulement en ferveur pratique, mais en renouveau doctrinal, selon l'homogénéité normale du théologal et du théologique » (p. 223). Ce qui, donc, est décrit ici, c'est le mouvement d'une réalité invisible, partout présente, celui de la foi sous la poussée de laquelle naît la théologie. Dès lors on entre dans le texte du P. Chenu un peu comme on entre dans une cathédrale : on y voit des pierres, des murs, des fenêtres; à travers elles passe la lumière qui fait jouer le volume intérieur dont la brillante architecture rend tout à coup sensible l'élan de la foi; la cathédrale appelle à y communier en se recueillant dans une présence. Tout de même ici, il y a les pierres, les murs, les fenêtres, qui forment la première partie du livre (pp. 17-220) intitulée « La première scolastique », définissant dans l'histoire du XII^e^ siècle un espace historique dans lequel va jouer ce « Réveil évangélique et science théologique » (seconde partie, pp. 221-398), éclat de la pure lumière de la foi, dont les flambeaux seront bientôt saint François d'Assise, saint Dominique et leurs fils, que le grand pape Innocent III saura placer vigoureusement sur le chandelier de l'Église.

Dans un paysage si divers, il importe d'abord de reconnaître les éléments qui le composent : la découverte de la Nature (chap. I) et l'homme se découvrant lui-même comme nature (chap. II); la conscience de l'histoire (chap. III) scrutant la loi interne de l'économie du salut d'abord par les ressources de la mentalité symbolique (chap. VII), qui conduit à reconnaître et à mettre en valeur dans l'Écriture un sens typologique de l'histoire sainte (chap. VIII : *La théologie symbolique,* et IX *: L'Ancien Testament dans la théologie médiévale*), et aussi par les procédés rationnels de l'esprit (chap. IV : *Grammaire et théologie*) dans une tradition platonicienne (chap. V) et aristotélicienne, dont Boèce est le représentant qualifié (chap. VI). Sur ce paysage, le soleil de l'Évangile et de la tradition patristique jette une vive lumière : il détermine au carrefour de la vie évangélique (chap. X) une promotion des clercs et des laïcs qui porte en elle un réveil évangélique (chap. XI), sorte de retour aux sources, lui-même soutenu par un accroissement quantitatif dans la connaissance des textes de la théologie grecque (chap. XII), qui révèle l'originalité doctrinale des Grecs (chap. XIII); une réflexion métaphysique (chap. XIV) sur les

raisons profondes de cette originalité marque l'avènement de la « science » théologique (chap. XV) et entraîne avec lui un renouvellement des méthodes (chap. XVI : *Authentica et Magistralia*) et du vocabulaire (chap. XVII), qui d'ailleurs ne va pas sans soulever l'indignation des traditionalistes (chap. XVIII). Le livre semble s'achever sans conclusion. A vrai dire, le mot final de cette longue histoire avait été donné par le P. Chenu depuis 1927 dans une importante étude parue dans les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age*, publiée en volume en 1942, et qui connaît maintenant une troisième édition revue et augmentée : c'est *La théologie comme science au XIII^e siècle*. Nous l'avons dit en commençant : ce dont tout le XII^e siècle était gros va fleurir comme d'un seul coup dans la première moitié du XIII^e. Maintenant non seulement on fait de la théologie comme science, mais on s'interroge sur le statut scientifique de cette théologie. Guillaume d'Auxerre, Eudes Rigaud, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin sont les grands noms de cette recherche qui culminera dans l'explication thomiste d'une théologie « quasi-subalternée » à la science de Dieu. Dans cette perspective, « l'immense curiosité de l'intelligence humaine devient acte religieux, bien mieux, exercice de foi ». Aussi le P. Chenu est-il autorisé à qualifier le thomisme de « beau fruit de la seule renaissance qui ait réussi en chrétienté » (p. 108).

Dom Wilmart, ce grand expert en littérature spirituelle, avait eu l'intuition que le XII^e siècle représentait l'un des grands virages de la spiritualité chrétienne occidentale et marquait le commencement de « la religion des temps nouveaux ». Le P. Chenu, dans ces deux livres, l'a montré en détail; grâce à lui nous comprenons mieux notre monde spirituel chrétien, car « à considérer les choses dans leur genèse, on en obtient une parfaite intelligence ». On leur trouve aussi un goût plus savoureux, on les aime et on en vit. *Gustate quoniam suavis est Dominus.*

H.-D. Saffrey.

LA VIERGE MARIE

Livres récents

La cadence des publications mariales se maintient depuis 1950 avec un crescendo aussi étonnant à sa manière que celui des chaînes de construction automobile. Cela peut-il durer ? En tout cas, deux ans d'arrêt m'ont mis à la tête de beaucoup plus de cent volumes que je m'efforce de digérer depuis juin dernier. Dans le précédent numéro de *La Vie Spirituelle*, un bulletin spécial a présenté tout ce qui concernait Lourdes. Prochainement, je rendrai compte des ouvrages techniques dans le *Supplément*[1]. Figurent ici les livres destinés au grand public. Le partage n'est pas très facile à faire : parmi les ouvrages ici présentés, il en est que les spécialistes liront avec fruit. Les problèmes de frontière sont inévitables.

La présentation suivra l'ordre alphabétique. En effet, l'extrême diversité de la production ne se prête pas au bulletin « organisé ». Réduire en ordonnance cette matière hétéroclite serait faisable. Mais ce ne serait qu'un exercice de style, dont le jeu nuirait à l'authenticité de la pensée. Mieux vaut un parti matériel et clair. Un répertoire final aidera à s'orienter dans la masse.

Ancel Alfred, évêque auxiliaire de Lyon, supérieur général du Prado, *La Sainte Vierge dans l'Évangile*, 2 fascicules ronéotypés hors commerce en dépôt à P.E.L., 75, rue Sébastien-Gryphe, Lyon, 1955, 148 pp. 210 × 153; 200 fr.; franco : 245 fr.

Ce sont de « simples notes » prises aux conférences données par Mgr Ancel. Ces notes n'ont pas été revues par le conférencier,

1. Peut-être grouperai-je en deux bulletins. Le plus volumineux sera consacré à l'Immaculée Conception, dont le centenaire a provoqué de très nombreuses études. L'autre groupera les autres sujets. Il me faut avancer encore dans mes lectures pour décider du meilleur parti.

mais par un prêtre du Prado. Il s'agit d'instructions familières, simples, pratiques, sans prétention à la nouveauté. Mgr Ancel y poursuit, dans l'ordre chronologique de la vie de la Vierge (de l'Annonciation à la Pentecôte), la méditation des textes évangéliques.

Bouyer Louis, de l'Oratoire, *Le trône de la Sagesse*, Paris, Cerf, 1957, 8° de 296 pp. 200 × 120, 4 illustrations hors texte.

Ce livre est le premier tome d'un ensemble où le P. Bouyer livrera sa synthèse théologique. Elle tient en une double trilogie que j'espère ne pas trahir en la schématisant ainsi pour la commodité du lecteur :

I. Économie.

1. Marie, essai d'anthropologie surnaturelle.
2. L'Église, essai de sociologie surnaturelle.
3. Le monde, essai sur la création comme unité et totalité.

II. Théologie.

1. Pneumatologie.
2. Le Christ.
3. Le Père.

Il est significatif que la Vierge occupe dans la synthèse cette place importante, cette place inaugurale qui répond si bien à ce qu'est sa position dans le Nouveau Testament.

Il serait absurde, et plus ou moins caricatural, de vouloir résumer une synthèse aussi riche. Bornons-nous à la situer. Le P. Bouyer se défend d'être un érudit. C'est à partir d'une lecture directe et pénétrante de la Bible, à partir des textes patristiques présentés par Terrien, à partir aussi de sa vaste culture et d'un ensemble de lectures poursuivies en toutes langues, de manière très personnelle et intuitive, qu'il nous présente sa synthèse mariale. Ce livre se recommande par ce qui manque le plus souvent en ce domaine : des horizons ouverts, une *orientation* d'esprit authentiquement théologique. Il serait donc déplacé de lui chercher des chicanes d'érudition; il ne le serait guère moins de vouloir à tout prix classer ses positions sous une des étiquettes toutes faites qui ont cours dans la mariologie spécialisée. Ce qui importe, c'est de recueillir le profit de la perspective originale et valable qu'il présente.

En bref, c'est celle de l'Orient chrétien, Pères et homélistes grecs dont les modernes résurgences chez Bulgakov et d'autres théologiens orthodoxes ont une si grande portée œcuménique. Ce qui caractérise cette perspective, c'est qu'elle concilie, sans aucune distorsion, ferveur et rigueur, élan et équilibre. Le conflit de ce qu'on appelle, de manière baroque, « maximalisme » et « minimalisme », et qui est une des constantes du développement occidental depuis le XII[e] siècle, n'y existé pas, et, serait-on tenté de dire, n'y est même pas pensable : sans doute parce que jamais n'est perdue de vue l'Incarnation à quoi se rapporte tout ce qui est dit de la Theotocos. Le P. Bouyer a su faire sien ce charisme. Aussi ce livre est-il un des plus remarqua-

bles qui figurent dans la présente recension.

CASTONGUAY Ernest, O.M.I., *La fin terrestre de la Mère de Dieu*, Montréal, Éditions oblates, 1956. Préface du R. P. Roschini, in-16 de 158 pp. 180 × 130, 4 planches hors texte. Prix : $ 1,25.

La thèse de cet ouvrage, c'est que la Vierge Marie a été glorifiée sans passer par la mort. Je serais d'accord avec l'auteur (qui cite à plusieurs reprises le chapitre du *Court Traité* où j'aborde la question) sur le fait qu'un certain nombre de convenances iraient en ce sens. Leur convergence m'a conduit à suspendre mon jugement sur la question de la mort. Mais je ne puis souscrire là où l'auteur dit que je « propose » la doctrine de l'immortalité[2].

Étant donné la tradition massive en faveur de la mort (quelles que soient les réserves que l'on puisse mettre dans la qualification des textes), il m'aurait semblé téméraire d'opiner fermement pour une solution immortaliste. « La spéculation doit prendre comme règle que le sens littéral des textes de l'Écriture, la foi et l'enseignement de l'Église ont le pas sur le système scientifique et les considérations théoriques », rappelait Pie XII le 22 septembre 1956[3].

Si donc le théologien est en droit d'examiner ce problème et d'évaluer le poids des convenances, il doit le faire avec pondération, et avec toutes les réserves qu'impose une opinion jamais soutenue jusqu'au XIX^e^ siècle, sauf une exception ignorée au XVII^e^. Ne faisons pas trop vite des rares auteurs qui disent *ignorer* si Marie est morte des partisans de l'immortalité. Cette confusion est courante chez les « immortalistes »[4]. Et mesurons l'imprudence qu'il y aurait à lancer une telle théorie dans le grand public; un prédicateur serait en faute de proposer cette doctrine : il peut prêcher que Marie est morte, il peut aussi professer (avec saint Épiphane) qu'on ignore si elle est morte. Il n'est pas en droit d'affirmer qu'elle n'est pas morte.

Que les esprits évitent donc de s'échauffer là-dessus et n'abordent cette question qu'avec la rigueur et la pondération requises, en tout respect du mystère que Dieu a laissé planer sur ce point. Pour

2. Sans doute l'auteur met une nuance. L'abbé Laurentin « la propose comme convenable ». Mais le lecteur comprendra que je propose cette doctrine, alors que je propose seulement « des convenances » allant dans ce sens.

3. Discours aux congressistes d'Assise réunis à Rome, dans *A.A.S.*, 48 (1956), p. 719.

4. Signalons un détail sur lequel l'auteur est sans doute hors de cause. Le papillon publicitaire invoque une « lettre élogieuse du Saint-Père » en faveur du livre. Une lettre signée dell'Acqua n'est pas une « lettre *du* Saint-Père », et cette lettre qui félicite l'auteur de son intention « de faire aimer davantage la Vierge » se garde, suivant un usage qui est *de règle*, d'approuver la doctrine même du livre en question.

ma part (et ceci dépasse le cadre de la recension considérée) je suis effrayé des méthodes antithéologiques avec lesquelles la doctrine de l'immortalité se répand en beaucoup de milieux, comme représentant « la théologie de l'avenir ».

CHARMOT F., S. J., *Les exercices spirituels de saint Ignace avec Marie médiatrice,* Toulouse, Apostolat de la Prière, 1956, 8° de 144 pp. 180×110.

Ce livre explicite les données et possibilités mariales des exercices de saint Ignace, dans le cadre (très précisément tracé) d'une retraite de huit jours.

CHOMILIER M., *Sous le regard de Marie,* Paris, Téqui, 1957, 8° de 180 pp. 185×120.

31 lectures pour les 31 jours du mois de Marie : Les mystères de Marie, ses principales fêtes. Et, pour finir, le culte de la Vierge en France avec final emprunté au vieux cantique : « Catholique et Français toujours » (30e jour). Deux conclusions pratiques enfin pour le 31e jour : « Tenir la Vierge au courant de tout ce qui nous intéresse. La prendre pour modèle. »

DERREAL H., *Cité de la Vierge, cité de Pierre Fourrier,* dessins de M. Raes, préface de H. du Manoir, S. J., Paris, Beauchesne, 1958, 8° de 56 pp. 140×195.

L'auteur, qui prépare une *Vie de saint Pierre Fourrier d'après les sources originales,* adopte ici « délibérément la forme reposante du conte » (p. 11), pour nous présenter Gray (Franche-Comté), cité de saint Pierre Fourrier († 1640) et pèlerinage marial. Jolie réalisation typographique du texte en bleu foncé.

DIDIER DE CRÉ, O. F. M. Cap., *Notre-Dame de la Trinité,* méditations théologiques, Blois, librairie mariale et franciscaine, 1957, 3 vol. 8° 210×145, sous jaquette :

I. *Le grand vocable,* 354 pp. 910 fr.
II. *Les trois Ave Maria,* 400 pp. 1.055 fr.
III. *Les trois prérogatives* (à paraître).

« Notre-Dame de la Trinité », c'est le vocable sous lequel a été érigée à Blois une basilique mineure qui est une des plus remarquables églises modernes. Cette basilique est le siège d'une archiconfrérie activement dirigée par le P. Grégoire, O.F.M.Cap.

L'ouvrage publié aux presses du sanctuaire est un effort de réflexion sur ce vocable, en forme non de traité, mais de méditation. Le premier volume concerne les relations de Marie aux trois personnes divines, à leur vie en nos âmes, à leur gloire. Le second, la pratique de base de l'archiconfrérie : la dévotion aux trois Ave Maria; elle remonte au XIIIe siècle. Sainte Mechtilde (1241-1297) et sainte Gertrude (1265-1301) en explicitèrent le sens trinitaire. Un troisième tome (à paraître) aura pour sujet *les trois prérogatives de la Vierge immaculée* : toute-puissance suppliante, trône de la Sagesse, Mère de miséricorde.

DILHARRE, abbé Lucien, *Marie et notre apostolat*, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1956, 8° de 156 pp. 185 × 120.

L'intérêt de ce livre, c'est qu'il émane d'un aumônier d'Action catholique (à l'échelon diocésain lors de la publication, à l'échelon national aujourd'hui). Son propos : « stimuler, féconder, et au besoin redresser l'action apostolique en la plaçant dans le rayonnement et sous l'influence de la Vierge Marie », n'est pas né d'une méditation en chambre. C'est le « thème central » de « retraites » et « exhortations » développées pendant des années. L'auteur en a gardé en quelque manière le « style oral » : un style clair, vif, chaleureux. Ce livre représente une position mariale très engagée malgré de visibles efforts faits par l'auteur pour mettre des nuances. Le théocentrisme, le christocentrisme (qui n'est pas contredit quant au fond) reste voilé tant la Vierge occupe le centre de la perspective. L'audience de ce livre intéressant, sincère, nourri de faits ne sera pas universelle. Il suscitera même des réactions. Plus d'un éprouvera le besoin légitime de souligner, d'expliciter pas à pas combien Marie est relative à Dieu, et n'a d'autre but que de nous conduire à lui. Je pense que le mouvement de grâce qui a suscité ce livre de jeunesse conduira l'auteur dans ce sens.

DUBOIS, S. Exc. Mgr Marcel-Marie, archevêque de Besançon, *Petite somme mariale*, 8° de 392 pp. 200 × 140, 28 planches hors texte, sous couverture couleur.

Les membres de la Société d'études mariales, que l'archevêque de Besançon accueillit dans sa ville épiscopale en septembre 1956, savaient avec quel intérêt, avec quelle précise attention il suivait l'effort de la théologie mariale, et quelle riche bibliothèque personnelle il s'est constituée sur ce sujet.

La réflexion mûrie et documentée de S. Exc. Mgr Dubois devait produire ses fruits. Au seuil du centenaire de Lourdes, il a publié cette somme mariale qu'il qualifie modestement de « petite », mais qui compte 392 pages fort denses et nourries pas à pas de notes précises.

Cette somme comprend deux parties : *Vie de Marie* (des prophéties de l'Ancien Testament à l'Assomption) et *Théologie mariale*. Cette seconde partie est établie selon une voie de type logique et synthétique. L'auteur va de la maternité divine, « mystère central » (§ 2 et 3), à ses conséquences et compléments : virginité (§ 4), maternité spirituelle (§ 5), Immaculée Conception (§ 6), beauté physique et morale (§ 7 et 8), Assomption et royauté (§ 9 et 10). Ce livre qui est déjà à sa seconde édition se recommande de lui-même.

ERCEVILLE, S. M. d', *A bâtons rompus avec la Sainte Vierge*, Paris, Spes, 1957. Préface du R. P. de Parvillez, 8° de 248 pp. 190 × 140. Prix : 630 fr.

Mme d'Erceville nous livre ici, en forme primesautière, son dia-

logue avec sa mère du ciel. La première partie, la mieux venue (pp. 1-46) contient des prières pour tous lieux et circonstances : dans la rue, dans le train, en métro, un vendredi 13 (*sic*), au marché aux puces, etc. La seconde partie (pp. 47-245) suit (par le chemin des écoliers) le « cycle liturgique » : de « l'Immaculée Conception » à la « médaille miraculeuse » en passant par « Notre-Dame de Lorette », « Banneux », « Pâques » et « Notre-Dame de Czestochowa » (avec plaidoyer pour l'historicité « d'un portrait exécuté par saint Luc du vivant de la Très Sainte Vierge »).

Flachaire Charles, *La dévotion à la Sainte Vierge dans la littérature catholique au commencement du XVII^e siècle*. Préface de Jean Guitton, Paris, Société Saint-Paul, 1957, 8° de 234 pp. 185 × 120. Prix : 610 fr.

C. Flachaire est un précurseur. Jeune normalien catholique, il eut l'audace (c'en était une, en 1909) de choisir pour son diplôme un sujet religieux, et qui plus est, dévotionnel : la Vierge dans la piété mariale au XVII^e siècle. En un an, il réunit sur ce thème, alors neuf, une ample documentation, et rédigea un mémoire clair, précis, lucide. La rigueur historique et la foi s'y concilient avec une liberté ingénue qui, à l'époque, dut paraître stupéfiante — côté universitaire, tout autant que côté catholique. Flachaire avait trouvé sa voie : « chercher dans la littérature le moyen de servir l'idéal » auquel il avait « voué » sa « vie ». Reçu premier à l'agrégation en 1911, il avait renoncé à l'École d'Athènes pour ne pas se détourner de ce but. Hélas! il mourait le 10 septembre 1914 à la bataille de la Marne. En relisant son étude (publiée en 1916 par les soins de son patron de thèse et beau-père, Alfred Rebelliau), on mesure une fois de plus quelles promesses ont disparu avec la guerre de 1914.

Il faut savoir gré à Jean Guitton d'avoir si bien réédité ce livre depuis longtemps épuisé. Un regret pourtant. Un des chapitres de la nouvelle édition est expurgé, les coupures étant signalées par de mystérieux [...]. Il s'agit de très courts passages qu'on a craint de voir prendre en mauvaise part. Est-ce mauvais esprit de ma part? En allant les voir dans l'édition originale, je n'ai rien relevé qui aille jusqu'à mériter censure, et leur ai souvent trouvé beaucoup d'intérêt. Ne serait-ce que le goût du fruit défendu? En tout cas, pour être logique avec ce principe de révision, il aurait fallu supprimer des passages beaucoup plus audacieux (tel le : « c'est que je fais l'amour » de saint Jean Eudes, p. 181). Mieux vaudrait, pour une prochaine édition, *l'œuvre intégrale* avec au besoin des notes d'éditeur là où une mise au point paraît utile pour le lecteur non averti. Autre vœu pour cette future édition : un ou plusieurs portraits de Flachaire qu'œuvre et préface font tant désirer mieux connaître.

Galot Jean, S. J., *Le Cœur de Marie*, Paris, Desclée de Brouwer, 1955, 8° de 314 pp. 190 × 130.

Ce livre — dont je tarde beau-

coup à rendre compte — est l'œuvre d'un théologien qualifié, professeur aux Facultés Saint-Albert de Louvain. Écrit de manière sobre et simple, sans appareil érudit, à l'intention d'un large public, mais de manière ferme et pondérée, il présente selon un ordre qui est pour l'essentiel celui de la chronologie les mystères de la Vierge, dans la perspective d'intériorité annoncée par le titre : Cœur immaculé, cœur virginal, cœur maternel animé par la foi, porté par l'espérance, établi dans la charité à l'égard de Dieu et des hommes, cœur glorieux.

GERLAUD M. J., *Les ouvriers et la Vierge Marie,* collection « Église et monde ouvrier », dirigée par l'A.C.O., Paris, Éditions ouvrières, 1958, 8° de 136 pp. 140 × 190.

L'A.C.O. a fait à Lourdes un pèlerinage le 15 août 1958. Ce projet était une audace. Sans parler de Lourdes où tant de choses étaient propres à heurter un militant d'A.C.O. (caractère accusé des formes cléricales de l'Église, spectacle fréquent d'une religiosité sans engagement, etc.), la mise en place et l'approfondissement du mystère de Marie dans leur vie posait des problèmes. Qu'on ne s'en scandalise pas. Il faut nous en rendre compte : certaines formes factices ou même tout simplement « faciles » de dévotion mariale ont de quoi scandaliser des chrétiens qui vivent l'exigence d'un christianisme authentique engagé en pleine vie. Pour donner un exemple, combien bondiraient devant la « prière mariale » suivante, conclusion d'une « visite d'usine » extraite d'un des livres ci-dessus recensés : *Ces courageuses femmes, après huit heures passées dans cette atmosphère déshumanisée... Comme on est malheureux de ne* pas pouvoir personnellement y porter remède! *Mais vous, Toute-Puissante, vous qui pouvez tout, aidez-les.*

Cette prière-démission, si ingénue soit-elle, a de quoi scandaliser, parmi bien d'autres choses, qui a découvert l'*action* catholique.

Bref il y avait pour l'A.C.O. des réticences à dépasser, une découverte à faire dans l'authenticité. La préparation commença de loin. Une enquête fut lancée en mai 1957 : « L'échange fraternel est en effet une pièce maîtresse dans la construction de la communauté A.C.O. comme de toute communauté » (p. 7). « Les témoignages des militants constituent la trame de ce livre » présenté par le P. Gerlaud, O. P. Il a groupé les textes autour des thèmes suivants : la dévotion à la Vierge, son expression, sa découverte et les obstacles à cette découverte, le chapelet, saint Joseph, Notre-Dame des douleurs et des joies. Mais ce qui importe, c'est moins le détail de ces thèmes que la connaissance de la Vierge qui se manifeste à chaque page : connaissance en pleine vie, inaccessible aux pièges de l'excitation, du sentimentalisme et du verbiage; connaissance *réelle* au sens théologique le plus fort de ce mot qui désigne l'effet propre de la grâce dans la vie des âmes (*res sacramenti*). Ceux qui sont aujourd'hui l'équivalent de ce qu'étaient au temps de Marie « les

pauvres d'Israël » (on sait la portée religieuse très positive de cette expression biblique) ont souvent une pénétration exceptionnelle de Marie — et si simple. Nous avons tous beaucoup à en recevoir, moi comme les autres.

GIRAUDET Fernand, S.M., *Dans la lumière de Nazareth,* Méditations, Paris, Mignard, 1956, 4° de 220 pp. 190 × 120.

Ce livre au ton vif, concret, familier, mais sans rien de la vulgarité qui serait le risque de ce style nous invite, « en plein XX^e siècle », à nous installer « une bonne fois pour toutes à Nazareth ». C'est le thème des méditations de la première partie. La seconde nous fait parcourir, toujours sur le même ton, le cycle des mystères de Marie, puis le cycle de l'année dans ses aspects liturgiques et humains (insistance sur les vacances), enfin les mois de mars, mai, juin, octobre, novembre, et les dévotions qui leur sont attachées. Ce livre fournira aux gens pressés d'aujourd'hui des lectures quotidiennes à petites doses qui les prennent au niveau de leurs préoccupations pour y intégrer les préoccupations surnaturelles.

GONSETTE Jean, S.J., *Notre-Dame, Éléments de doctrine mariale,* Bruxelles, Études religieuses, juin 1957, n° 725, 8° de 48 pp. 190 × 125.

Dans le cadre d'une série de brochures d'enseignement religieux éditées mensuellement par la *pensée catholique* de Bruxelles, un exposé de la doctrine mariale ramené à quatre points : l'Immaculée Conception, la Vierge Marie, la Corédemptrice, l'Assomption.

HOUSELANDER Caryll, *Marie, roseau de Dieu* (*The reed of God*). Traduction-adaptation par l'abbé L. Arendt, Paris, Éditions Fleurus, collection « Verts pâturages », 1958, 8° de 182 pp. 185 × 135, 4 illustrations hors texte.

Dans ce livre, c'est la sensibilité très féminine d'une chrétienne anglaise qui nous parle. Elle nous propose l'imitation de la Vierge dans ses mystères joyeux, avec insistance sur l'épisode du recouvrement; cette imitation n'a rien de factice, ni d'inactuel, car la Vierge « a vécu comme nous en laïque, une vie ordinaire où l'amour naturel était surnaturalisé comme l'eau de Cana changée en vin » (p. 10). Sur ce thème, l'auteur laisse aller son cœur et sa plume à bride abattue, avec un bonheur inégal. Elle a souvent des trouvailles (bien rendues par le traducteur). Moins convaincante lorsqu'elle chevauche les métaphores poétiques, elle nous touche davantage lorsqu'elle évoque, d'expérience vécue, la présence du Christ et de sa mère et ses résonances humaines concrètes dans notre vie.

KLIMECK Esmond, L., O. P., *A modern crusader,* Londres Blackfriars publications, 1956, 4° de IX-164 pp. 185 × 120. Reliure cartonnée sous jaquette couleur.

Ce « moderne croisé », c'est l'auteur lui-même qui raconte ses

aventures, travaux et voyages, au service de Notre-Dame. Le récit est entièrement polarisé par Fatima. Le diaire de Father Klimeck a servi de base. Il a été littérairement habillé et expurgé par Margaret Pollard M.A.PH.D.

Lazaro de Aspurz, O.F.M.Cap., *Historia de María,* Madrid, Compañia bibliografica española S.A., Nieremberg, 14, 1957, 8° de 398 pp. (dont 64 planches de gravures) 173 × 240.

L'auteur situe lui-même sa position. Il prend ses distances à l'égard de deux erreurs antinomiques : une position déductive purement abstraite qu'il attribue aux théologiens espagnols, et une position naturaliste qu'il attribue aux théologiens belges et français. Il rend hommage à Willam pour sa façon d'allier science, dogme et piété; mais il lui reproche de s'en tenir à l'Écriture. Pour sa part, il entend, à la suite de Roschini (qu'il juge toutefois trop théologien et pas assez historien) valoriser la vision d'Église véhiculée notamment par les apocryphes. Faisant allusion à la réhabilitation moderne du mythe (il évite ce mot), il observe :

Sans les fioretti, *l'histoire de saint François d'Assise serait méconnue en son aspect le plus précieux et le plus original. Et qui oserait dire qu'il y a moins d'histoire dans les passions de sainte Cécile ou saint Laurent, toutes légendes qu'elles sont, que dans les actes proconsulaires d'autres martyrs sans relief? Il y a des vérités stériles et il y a des erreurs fécondes.*

En gros, l'auteur reçoit les données des apocryphes là où elles ne paraissent pas positivement contredites par les données historiques et, dans le cas contraire, les replie en deçà du point d'achoppement.

L'œuvre est abondamment illustrée; une copieuse notice de présentation est placée au dos de chaque image (on aurait préféré la trouver en vis-à-vis). L'art classique (XV^e-XVIII^e siècle) fournit la base de cette illustration. Quelques antiques aussi (pp. 41, 78, 81, 143) et, pour finir, quelques modernes espagnols, dont les efforts pour moderniser l'art religieux classique rappellent ceux de Bouguereau. Trois échantillons inégaux d'art hindou (l'un témoigne d'une inspiration originale, p. 196, les autres sont, à divers degrés, saint-sulpicianisants, 166 et 24).

Lemaitre, chanoine Georges, *Notre Dame de charité,* Paris, Durassié, 1957, 8° de 72 pp. 185 × 120.

« Notre-Dame de la charité », ce beau vocable fut celui d'un Ordre fondé en 1641, et reste le premier patronyme du Bon Pasteur d'Angers, qui s'en détacha vers 1831. Le chanoine Georges Lemaître médite à la lumière de ce titre les mystères de la vie de Marie « en utilisant toutes les données de l'Évangile et elles seules » (p. 8). Un prologue et un épilogue présentent dans la même perspective Immaculée Conception et Assomption.

Merton Thomas, *Marthe, Marie et Lazare,* Paris, Desclée de Brouwer, 1956, 1 vol. 8° de

148 pp. 190×115. Traduit de l'anglais par Juliette Charles du Bos.

Marthe, c'est l'action; Marie, la contemplation; Lazare, la pénitence (pp. 13, 52, 127). Ce petit livre monnaie la doctrine de saint Bernard (cité pas à pas, références et texte latin en note) sur la vie contemplative. Pas d'opposition entre celle-ci et l'action. Mais l'action authentique dérive de la plénitude de la contemplation. Il en est ainsi en la Très Sainte Vierge (dernier chapitre) qui est à la fois *Marthe* et *Marie* sans être *Lazare* parce qu'il n'y a en elle aucune raison de pénitence.

NEUBERT E., *La mission apostolique de Marie et la nôtre*, Paris, Alsatia, 1957. Lettre-préface de S. Exc. Mgr P. Richaud, archevêque de Bordeaux, 8° de 288 pp. 200×130, sous jaquette couleur.

Il y a déjà cinquante ans que parut le premier ouvrage marial du P. Neubert. Depuis quelques années, libéré des fonctions actives, il consacre tous les loisirs de sa retraite à méditer, à écrire sur la Vierge, qui a été l'axe de toute sa vie.

La mission apostolique de Marie est, depuis l'origine, une des idées maîtresses de sa réflexion. On en trouverait la trace dans tous ses ouvrages. « Je ne l'ai pas découverte », observe l'auteur, « j'en ai hérité la doctrine du P. Chaminade qui y a vu la raison d'être des deux sociétés qu'il s'est senti appelé à créer. »

Deux parties :

La première, doctrinale et historique (pp. 15-197) établit (sur un mode médité plus que systématique) le fait et la nature de cette mission d'après l'Écriture, l'histoire de l'Église, les données liturgiques (pp. 171-173) et magistérielles (pp. 173-182).

La seconde, pratique, établit les motifs de participation active à la mission apostolique de Marie, les « dispositions » requises, et les « armes » de cet « apostolat marial » (pp. 209-280).

Un index des noms de personnes et des lieux de pèlerinage (pp. 281-284) complète utilement l'ouvrage. Celui-ci, postérieur de quelques semaines au livre de Dilharre sur le même sujet (voir ci-dessus) en est indépendant. Le P. Neubert n'en a connu l'existence qu'en corrigeant ses épreuves (p. 113, note 1).

NEUBERT E., *Une âme mariale victime, Sœur Marie-Reine de Jésus*, Paris, Alsatia, 1956, 8° de 176 pp. 190×140, 2 planches photographiques hors texte.

Le P. Neubert présente cette biographie comme l'illustration exemplaire de la doctrine spirituelle qu'il a exprimée en 1956 dans son livre, *De la vie d'union à Marie*. Augustine Bagnard, née le 20 avril 1906, entra le 24 octobre 1923 au postulat des filles de Marie Immaculée. En février 1924, durant les Quarante Heures, elle se sentit pressée de « s'offrir à Notre-Seigneur en victime pour les pécheurs ». Elle mourut le 4 janvier 1938.

La voie victimale qui tint une place considérable dans la spiritualité féminine du XIX^e^ siècle et se trouve négligée aujourd'hui est

assurément une voie d'exception. Elle est sujette aux pièges de la présomption et même de l'illusion (dolorisme, masochisme sublimé, autosuggestion, etc.). Elle ne saurait être suivie sans les conseils d'un directeur averti. La maîtresse des novices de Sœur Reine ne vit dans sa demande d'offrande victimale « qu'un désir de générosité totale ». Elle donna aussitôt « l'autorisation, sans se douter de ce qui allait en être la suite », note le P. Neubert (p. 30). Il est étonnant de voir (les vies de sainte Thérèse et de sainte Bernadette le confirmeraient parmi d'autres) comment Dieu se sert des imprudences, erreurs et fautes des supérieures, pour réaliser des saintetés d'exception. Ces imprudences font toucher du doigt le mystère de la grâce et de la folie de la Croix, et sont un témoignage utile pour qui subit l'épreuve : la pire situation porte avec elle sa grâce. Les réussites d'exception ne doivent pas faire oublier aux responsables de vies religieuses que les imprudences ou abus portent le plus souvent leur fruit sous forme d'échecs que Dieu réparera d'autant moins qu'ils procèdent de leur présomption en la matière. Quoi qu'il en soit de cette observation marginale, Sœur Marie-Reine semble être de celles qui ont réussi. La correspondance, les témoignages présentés objectivement et avec limpidité par le P. Neubert entraînent cette conviction. Prise au mot, torturée de corps et d'âme jusqu'à l'obsession de la damnation, elle ne fut pas submergée. Au delà de sa conscience claire, la grâce préserva la fine pointe de son âme du naufrage où elle se sentait abandonnée.

O'Connor, *The Mystery of the woman. Essays on the Mother of God sponsored by the department of theology of Notre-Dame,* edited by D. O'Connor, C.S.C., Notre-Dame (Indiana, U.S.A.), University, 1956, in-16 de x-150 pp. 185 × 125, avec une planche en couleurs de Peter Stavroulakis, reliure cartonnée sous jaquette couleur. Prix : $ 2,75.

Cette symposie a été composée par les professeurs de l'Université Notre-Dame et préfacée par leur recteur (« president »), Theodore M. Hersburg. Destinée en premier lieu aux intellectuels américains ne partageant pas la foi catholique, elle a pour objet de leur présenter la place de Marie dans la foi de l'Église. Celle-ci est concentrée en trois dogmes-clés : la maternité divine qui révèle la signification du rôle de Marie dans la Rédemption (W. J. Burghardt, S.J.), l'Immaculée Conception qui l'a préparée à cette fonction (Ferrer Smith, O.P.), l'Assomption qui est le couronnement de sa gloire (Mgr George Shea). Deux essais complémentaires achèvent ce volume sérieux et clair : *Notre-Dame dans notre pays,* par D. Sargent, *Notre-Dame et l'Université Notre-Dame,* par E. Burke, C.S.C. Édition fort bien présentée par les soins d'Edward O'Connor, C.S.C., dont on espère voir aboutir d'ici peu une plus ample (et, à ce que j'ai pu savoir, remarquable) symposie sur l'Immaculée Conception.

Pagnoux J., *L'apôtre de la confiance en Marie,* Itinéraire marial de saint Jean-Marie Vianney, Paris, Éditions Saint-Paul,

1957, 8° de 304 pp. 190×140, 4 planches d'illustrations hors texte.

Ce livre consacré à la piété mariale du curé d'Ars vient bien à son heure au seuil des deux anniversaires qui se succèdent : centenaire marial de Lourdes, 1958; centenaire de la mort de saint Jean-Marie Vianney, 1959. J'aborde cette recension avec hésitation, n'ayant aucune compétence de première main sur ce sujet qui donne actuellement tant de signes de renouvellement. Un article de Jacqueline Genet, dans les *Études* (298, 1958, n° 9, pp. 161-177) nous apprenait en septembre dernier que les sermons du curé d'Ars ne sont que des paraphrases empruntées à des recueils du temps.

Quoi qu'il en soit des progrès possibles et souhaitables que le centenaire fera faire à ces questions, ce livre rassemble ce que les sources et travaux déjà considérables permettent de dire sur le sujet. La synthèse n'était pas facile : la dévotion mariale du curé d'Ars ne se présente pas de manière organisée, mais comme un fourmillement de traits qui ne sortent guère de l'ordinaire (dont la banalité est peu propice à l'écrivain) que pour tomber dans un merveilleux qui n'a pas valeur exemplaire. L'auteur, passionné de l'intérieur par son sujet, lui a donné vie en l'étoffant de réflexions relatives à notre temps et d'illustrations suggestives (parallèles avec Grignion de Montfort, Chaminade). Il ne s'est pas strictement astreint au thème marial qui est plutôt la dominante et le point de ralliement. Il s'intéresse plus largement à la manière dont J.-M. Vianney vit son sacerdoce (thème qui domine la seconde partie). Bref, ce livre est un libre contrepoint sur la personnalité spirituelle du curé d'Ars.

La présentation matérielle de l'ouvrage (un peu trop massive peut-être) a été ingénieusement étudiée, sans doute par l'auteur lui-même; ce qui contribue à donner au volume une personnalité.

Philippe M.-D., O. P., *Mystère de miséricorde.* 1. *L'Immaculée Conception,* Fribourg, Paris, Éditions Saint-Paul, 1958, 8° de 56 pp. 190×120.

Le texte de cette plaquette est la sténographie (non revue par l'auteur) de la première instruction d'une retraite de religieuses. On ne s'étonnera pas de lui trouver une facture orale très accusée et d'ailleurs sympathique. Le P. Marie-Dominique Philippe a le don d'une prédication contemplative structurée de pensée thomiste. Ici il présente l'Immaculée Conception comme chef-d'œuvre de la miséricorde du Père. Suivront (sous le même titre général : *Mystère de miséricorde*) deux autres fascicules : 2. *La Présentation.* 3. *L'Annonciation.*

Rahner Karl, S.J., *Maria Mutter des Herrn,* Fribourg, Herder, 1956, 8° de 112 pp. 180×110, reliure cartonnée sous jaquette couleur.

L'auteur de cette mince plaquette n'est pas le premier venu. C'est sans doute le plus célèbre des théologiens autrichiens, sinon des théologiens de langue allemande.

Il nous livre ici huit sermons sur la Vierge prêchés en mai 1953, dans l'église universitaire d'Innsbruck. Ces instructions faisaient partie d'une série. Un autre théologien avait préalablement traité de *Marie dans l'Écriture*. Rahner était donc invité à donner, dans la forme simple qui convient à une prédication, une synthèse théologique, sans retour explicite sur les données scripturaires. Tout est rattaché au principe suivant qui fait l'objet de la première instruction : Marie est la créature qui a le plus complètement reçu pour elle et pour nous la Rédemption constituée en Jésus-Christ[5]. Ce principe qui centre tout dans une perspective d'histoire du salut donne à ce petit livre beaucoup de relief et d'unité.

Saliège, cardinal J.-G., *Voilà ta mère*, pages mariales recueillies et présentées par S. Exc. Mgr Garrone, Toulouse, Apostolat de la Prière, 1958, 8° de 128 pp. 190×140. Prix : 400 fr.

Le cardinal aima la Vierge comme un enfant... Il fallait voir ce vieillard immobile aux pieds de Notre-Dame, devant cette Grotte de Lourdes qu'il aimait, plongé, les yeux clos, dans une prière qui détendait ses traits et ne s'interrompait jamais d'elle-même (préface de Mgr Garrone).

On connaît la manière directe et pénétrante du cardinal Saliège. On la trouvera dans ces pages mariales recueillies de ses écrits de circonstance. Quelques formules en donneront une idée :

J'ai peur que nous nous servions trop de la dévotion à la Sainte Vierge pour nous dispenser de l'effort.

On est toujours un enfant pour sa mère...

Que faites-vous pour la Vierge? Je le demande. Je répète la question : Que faites-vous pour la Vierge?

Reine et mère du Corps mystique, elle embrasse d'un amour efficace tous les membres du Christ total.

Femmes, comme Marie, donnez la vérité au monde...

Sanson, *Hommages à Notre-Dame. Sermons du P. Sanson, de l'Oratoire*, 8° de 64 pp. non numérotées 160×230, 8 planches d'illustration hors texte.

C'est avec ferveur que le chanoine B. Leprieur a réalisé cette luxueuse édition de sept sermons du P. Sanson (quatre sur l'*Ave Maria*, deux sur Lourdes) discrètement illustrée de sculptures de Mme Hébert-Coëffin. Ce livre prolongera le rayonnement du grand orateur près de ceux, encore nombreux, qui l'ont connu et aimé.

Sargent Daniel, *Our land and Our Lady*, Notre-Dame, Indiana, University press, 1955, 8° de 264 pp. 200×135. Reliure cartonnée sous jaquette couleur. Prix : $ 3.

Né à Boston en 1890, converti

5. K. Rahner s'est expliqué sur ce principe dans un article publié en français : *Le principe fondamental de la théologie mariale*, dans *Recherches de Science religieuse*, t. 42, 1954, n° 4, pp. 481-522.

au catholicisme en 1919, cet écrivain américain, influencé par le catholicisme français (Psichari, Péguy, Maritain) est bien connu en France, surtout comme biographe (*Vie de Thomas More*). Le livre que nous recensons ici raconte l'histoire religieuse de l'Amérique sous l'angle marial, depuis la *Santa Maria* de Christophe Colomb jusqu'à 1939, date de la première édition dont celle de 1955 est la sixième réimpression.

L'ouvrage documenté sans érudition apparente est muni d'un copieux index des noms de personnes et de lieux.

Senegas Louis, *La Vierge-Mère d'après l'Évangile.* Paris, Éditions ouvrières, 1956, 8° de 256 pp. 190×140. Prix : 600 fr.

Écrit par un aumônier de J.O.C. à l'intention des militants et militantes d'Action catholique, ce livre préfacé par l'abbé Guérin, aumônier de la J.O.C., est une méditation de l'Évangile en fonction de la vie militante. Il ne prétend pas apporter du nouveau. Mais il a été parlé et vécu avant d'être écrit.

Sineux Raphaël, O.P., *La Vierge dans notre vie,* Paris, Spes, 1938, réédité en 1958, 8° de 254 pp. 190×120. Prix : 580 fr.

Réédition de ce livre paru en 1938, qui en est à son quinzième mille et propose l'imitation de la Vierge.

Puisque les éditions Spes font des rééditions, qu'elles sachent que j'ai du mal à leur pardonner de laisser épuisé depuis des années *Pénombres* de Malègue qui contient de si admirables pages sur la Sainte Vierge. Que tant d'inanités se publient, et que cet écrit incomparable demeure négligé, voilà qui fait mesurer combien valeur et talent authentiques comptent peu en ce siècle de publicité.

Spicht Joseph, *Prières mariales,* Éditions ouvrières, collection « La prière des hommes », 1956, 8° de 190×240. Prix : 345 fr.

Soixante prières visant à rejoindre les circonstances les plus diverses : « Notre-Dame des piétons », « Notre-Dame des langes », « Dactylo », « Machine à laver », « Madame n'est pas là » (prière d'une vieille domestique inquiète de cette formule conventionnelle après trente ans de service), « prière pour mon médecin », « divorcée », « congé de maternité ». En faisant chacune de ces méditations si précises qu'elles peuvent difficilement être récitées telles quelles (« J'aimais *Jean,* mon mari. *Cinq ans* nous vécûmes ensemble »..., p. 123), l'auteur indique assez son dessein : non pas fournir des prières toutes faites, mais suggérer un style de prière concret où chacun de nous confie tout à la Vierge.

Tremeau M., O.P., *Le Rosaire. Sa richesse doctrinale et spirituelle,* Langres, Ami du Clergé, 1958, brochure de 62 pp. 172×110.

Extraites de l'*Ami du Clergé* n° 39-40, 1957, ces pages mettent en lumière l'intérêt du Rosaire, et sa double valeur d'école d'oraison et de zèle apostolique. Une bibliographie (pp. 50-51) et (en manière de « suggestions ») une série de

méditations des quinze mystères du Rosaire complètent cette brochure.

VANDEUR, Dom Eugène, *Élévations sur le « Salve Regina »*, Maredsous, 1957, 4° de 150 pp. 185 × 120.

Méditation d'un vrai contemplatif (bien connu par de nombreux ouvrages spirituels depuis 1913) sur l'admirable prière médiévale (probablement composée par l'évêque du Puy à l'occasion des Croisades).

VITRY B., *Notre-Dame de Reims. Présentation de S. Exc. Mgr Béjot. Introduction de Bernard Vitry, architecte en chef de la cathédrale de Reims. Photographies de Maurice Porret. Notices de Gustave Crouzevier*, 1 volume in-4° raisin de 112 pp. (dont 67 planches en héliogravure) 240 × 300 présenté sous jaquette illustrée en couleur et pelliculée, Paris, Hachette, 1958, collection « Les grandes cathédrales », 1958.

Ce magnifique album est le troisième titre de la collection « Les grandes cathédrales » (après Paris et Chartres). Le générique ci-dessus est garant de la qualité de l'œuvre. L'évêque auxiliaire de Reims dégage brièvement le visage et l'esprit de la cathédrale (pp. 7-10). L'architecte nous la présente ensuite de façon plus détaillée (pp. 11-31) : situation et vue d'ensemble, historique, plan, sculpture (statuaire et décorative), vitraux... Il en parle en homme qui sent autant qu'il sait : sensible à la réalité humaine et à la réalité divine, autant qu'à la réalité de la pierre dont il nous dit les drames (on sait les problèmes que pose la conservation de l'édifice où la pierre s'effrite). Sans sortir en rien de l'objectivité, il nous fait partager sa passion intérieure. On songe à Pierre de Craon...

Viennent ensuite, judicieusement présentées, les soixante-sept photos de la cathédrale dues à Maurice Porret, sauf trois sculptures d'accès plus difficile, prises par l'architecte lui-même. Le volume s'achève par un bref commentaire des illustrations par Gustave Crouzevier (pp. 99-108). Voici un extrait :

Planche 36 : L'Ange gardien de Saint-Nicaise... « *l'ange au sourire : ainsi le désigne-t-on maintenant, depuis qu'un journaliste, en 1914, lui donna cette appellation qui fit fortune, car l'ange représentait le stoïcisme, la résignation et la confiance en l'avenir de la population rémoise, dans l'adversité. Par la chute d'une solive en feu, le 19 septembre 1914, la statue fut décapitée. L'abbé Thinot recueillit dix-huit morceaux, qu'il mit en sûreté avec d'autres, au palais archiépiscopal. C'est le sculpteur rémois Rémi Havot qui patiemment reconstitua, après la guerre, le gracieux visage. L'ange a retrouvé son sourire et repris sa place, depuis 1926* » (pp. 103-104).

WALTER Eugen, *Maria Mutter der Glaubenden*, Fribourg, Herder, 1956, in-4° de 148 pp. 190 × 120, reliure toile sous jaquette couleur. Prix : 14,80 D. M.

Ce livre de vulgarisation destiné à un large public présente avec sobriété l'histoire de la Vierge

d'après les seules sources scripturaires. L'idée dominante, c'est que la mère qui a vécu comme nous dans la foi est au niveau du Nouveau Testament ce qu'Abraham était pour l'Ancien : mère des croyants.

WINOWSKA Maria, *La Vierge de la Révélation,* Paris, Fayard, 1957, in-16 de 190 pp. 190×145. Prix : 400 fr.

Il y a chez Maria Winowska de la culture, du talent, une puissance d'affirmation qui donne à ses propos une sorte d'évidence (indépendante de leur degré d'exactitude), un vif amour de la Vierge, et un sens très personnel de son mystère... des affirmations discutables aussi. Mais, qu'elle se rassure, le théologien, monté « sur les échasses de l'érudition », n'aura pas le mauvais goût de pilonner le jardin de sa sensibilité féminine. C'est une vision poétique du développement du culte marial que l'auteur nous présente. La poésie a droit à bien des licences, pourvu que le souffle y soit, et il y a du souffle dans ces pages.

Chants à Notre-Dame, Éditions de Fontenelle, Abbaye Saint-Wandrille, 1958, 48 pp. 130×185. 220 fr.

Paroles nouvelles sur des airs de cantiques traditionnels pris parmi les plus connus. La préface du cardinal Gerlier salue ce recueil comme « une belle fleur qui brille dans l'innombrable bouquet de celles que l'année du centenaire a fait éclore... ».

Les enseignements pontificaux, n° 205. *Notre-Dame,* préface de S. Exc. Mgr Dubois, Tournai, Desclée et Cie, 1957, in-16 de XII+456+[136] pp. 175×115.

Ce volume fait partie d'une collection éditée par les moines de Solesmes. Elle est destinée à rassembler en français[6] les enseignements pontificaux des deux derniers siècles. Les volumes déjà parus sont consacrés par exemple à la liturgie, au mariage, à l'éducation, au laïcat, etc. Ce nouveau tome rassemble dans l'ordre chronologique l'enseignement marial des papes, de Benoît XIV à Pie XII dont les documents occupent plus de la moitié du recueil (pp. 225-456). Viennent ensuite les tables paginées à part [1]-[132] : sigles, index alphabétique des principales matières, table logique, la plus importante où l'on trouve le plan d'une mariologie raisonnée : pp. [22]-[108], table des auteurs cités et table chronologique des documents avec leur *référence* (qui n'est pas indiquée dans le texte lui-même).

A côté de cette édition destinée à un public plus large, on souhaiterait à l'usage des spécialistes une autre édition où les textes seraient donnés dans leur langue originale, avec des repères indiquant les changements de page des éditions officielles... Le théologien aurait ainsi, non seulement un instrument de réflexion, mais un instrument de travail.

R. LAURENTIN.

6. Le texte latin des passages difficiles est donné en note.

Répertoire

Cet index renvoie aux noms des auteurs, qu'on retrouvera facilement puisqu'ils sont classés par ordre alphabétique.

Apostolat et Action catholique : Dilharre, Gerlaud, Neubert.

Cathédrale de Reims : Vitry.

Cœur de Marie : Galot.

Culte en Amérique : Sargent.

Curé d'Ars : Pagnoux.

Dix-septième siècle : Flachaire.

Écriture (méditation des textes marials dans l') : Ancel, Sénégas, Walter.

Études et réflexions particulières : Didier de Cré, Lamaître, Philippe.

Études théologiques d'ensemble : Bouyer, Dubois, Gonsette, O'Connor, Rahner.

Evocations littéraires et poétiques : Houselander, Winowska.

Ignace (saint) : Charmot.

Magistère : (anonyme) Les enseignements pontificaux.

Méditations et prières : Didier de Cré, Erceville, Giraudet, Saliège, Sénégas, Sineux, Spicht, Vandeur.

Mois de Marie : Chomilier.

Mort de la Vierge : Castonguay.

Rosaire : Trémeau.

Sermons : Sanson.

Vie de Marie : Lazaro de Aspurz.

Vie de personnes dévouées à la Vierge : Derréal (saint Pierre Fourrier), Klimeck, Neubert (Sœur Marie-Reine), Pagnoux (Curé d'Ars).

LES DISQUES RELIGIEUX

1. *Chants et musiques de Noël*

Dans le domaine de l'enregistrement, la veine des « Noëls » est inépuisable. En voici quelques-uns, parmi lesquels on pourra faire son choix pour enchanter les veillées de décembre :

Une nuit de Noël (45 tours, *Lumen* LD 1-513) offre quatre « classiques » exécutés par la chorale Hallelujah sous la direction de J. S. Bereau : *Il est né le divin Enfant, Dans une étable obscure, Va, monte la montagne* et *Douce Nuit.* Cette chorale correctement dirigée, gagnerait à être davantage étoffée, surtout en voix de ténors.

Noëls français (33 tours, 17 cm. *Erato* LDE 1045) chantés par l'ensemble vocal Philippe Gaillard, dont la qualité exceptionnelle s'est affirmée notamment dans les chansons de la Renaissance. Il nous donne ici sept chants populaires (*Noël poitevin, Noël alsacien* et *Villancico,* de C. Geoffray, *Entre le bœuf et l'âne gris* et *Musette,* de Gevaert, *Guillot, prends ton tambourin,* de M. Périssas, et *La Nuit,* de Rameau) interprétés avec une délicatesse, une verve et une musicalité qui ne laissent rien à désirer.

Vieux Noëls populaires (33 tours, 25 cm. *Lumen* LD 2-509) mêle le sacré au profane, le folklore et le chant d'église, depuis le *Venez, divin Messie* et *Les anges dans nos campagnes* jusqu'à *Mon beau sapin* et *Courons à la crèche* : douze Noëls qui nous viennent de Bresse, de Bourgogne, de Champagne, du Béarn, d'Allemagne, du Moyen Age et du XIXe siècle, harmonisés à trois voix égales par Pierre Doury pour son ensemble vocal féminin qui les chante dans un style sensible et délié.

La Psalette « A cœur joie », sous la direction de son fondateur, César Geoffray, a enregistré sept *Noëls populaires français,* harmonisés par lui, et huit *Polyphonies contemporaines* (de Poulenc, F. Schmitt, Hindemith, C. Geoffray et H. Distler). Le contraste est total entre le style musical des deux faces, le traditionnel et le moderne, et le choix se fixera difficilement à travers ces œuvres si variées. Populaires ou savantes, elles bénéficient toutes de la perfection de cette « Psalette » lyonnaise qui a obtenu le deuxième prix au Concours international de polyphonie à Arezzo en 1955 et aussi de la perfection de la gravure S. M. (30 cm. *Studio S. M.* 33-31). Chansons d'hier et d'aujourd'hui, écrites par des inconnus et des illustres; arc-en-ciel des moments musicaux de la joie parfois née de la souffrance. On

souhaite qu'un imprimé donne le texte intégral de tous les chants.

La *Veillée de Noël à Saint-Eustache* (25 cm. *Erato* LDEV 2013), réalisée par les chœurs et les solistes des Chanteurs de Saint-Eustache sous la direction du P. Martin, apportera au foyer la perfection d'une vigile de type traditionnel préparatoire à la liturgie de la Nativité : chant des cloches, improvisation aux grandes orgues par A. Marchal, drame de la vaine recherche du logis évoqué par le Noël périgourdin *Nous voici dans la ville*, rhapsodie sur onze noëls anciens qui nous conduisent avec les oiseaux et les bergers entre le bœuf et l'âne gris jusqu'au mystère de paix et d'espérance qui repose dans la crèche : toute la poésie de Noël née au cours des siècles et à travers les provinces, ramassée en un poème harmonieux composé par R. Carcel.

Et l'enfant resta seul, conte de Noël en musique concrète, de Philippe Arthuys et Jérôme Peignot (45 tours, *Lumen* LD 1-511) utilise l'orgue et le célesta pour évoquer, comme en un film où les sonorités veulent jouer le rôle des images, une sorte de rêve d'enfant dépourvu (comme tout rêve) de sens logique pour n'être que poésie pure et dessin animé.

Quand il est question du folklore de Noël, la Provence est toujours au premier rang. Parmi les innombrables enregistrements qui nous restituent cette atmosphère savoureuse nous en retiendrons trois : *Noëls et Chants populaires provençaux* (25 cm. *R.C.A.* F-130 031) est enregistré dans l'église de Barbentane par les Chanteurs de la Montagnette, sous la direction de l'abbé Coquet. Deux en langue française et six en provençal, dont le fameux *Provençau et catouli* exécuté avec un entrain endiablé, et le célèbre *Coupo santo*, de Mistral. On goûte un très grand plaisir à ce récital d'une saveur authentiquement populaire et locale.

Le second sera les *Noëls de Provence* qu'ont chanté pour le *Studio S. M.* (45 tours, SM 45-07) les Petits Chanteurs de Provence (ceux du premier disque Gelineau), qui sont parfaitement à l'aise dans les rythmes piquants, les tambourins imités, l'humour tendre des pastoureaux et pastourelles. Une excellente adaptation française de P. Terrel, qu'on peut lire sur la pochette intérieure, permet de suivre aisément le délicieux texte provençal.

Et pour la bonne bouche, voici *La Pastorale des santons de Provence* (30 cm. *Polydor* 46 104), texte d'A. Audouard, réalisation et partition musicale de P. Durand, orchestres et chœurs sous la direction de R. Chevreux, avec H. Vilbert et toute une pléiade d'artistes de là-bas. Un conte, un « miracle », dans un Bethléem des Alpilles, où la naissance du « Petit » bouleverse inexplicablement le Meunier, le Berger, le Boumian, le Gendarme, la Poissonnière, Mireille, Vincent, Rustido le riche au cœur dur, tous les santons soudainement vivants (et combien vivants !) : un miracle, oui, et le plus grand de tous, qui est que tout le monde devient meilleur parce qu'un petit Enfant est né. Un chef-d'œuvre (traversé des chants du folklore provençal habilement enchâssés dans le texte) qui pourrait être signé Mistral ou Daudet et qu'on remettra toute l'année sur l'électrophone en s'enchantant de tant de finesse, de sensibilité, de justesse de ton, de vérité spirituelle, en « s'émerveillant » comme le Ravi et comme si on n'avait rien de mieux à faire.

Noël a aussi inspiré les plus grands musiciens. Bach d'abord, dont *L'Oratorio de Noël* est justement célèbre. On sait que cette œuvre est composée de six cantates réunies plus tard sous ce titre et composées en 1734. Le lien qui les unit relève davantage de la juxtaposition que de la composition, si bien qu'on peut sans inconvénient n'en entendre qu'une seule.

Les éditions *Lumen* ont fait appel à la Chorale Saint-Guillaume de Strasbourg et à l'Orchestre de Strasbourg, sous la direction de Fritz Munch, pour nous offrir la *Deuxième Cantate*, la « pastorale », celle qui met en scène les bergers (LD 3-115). Récitatifs dont le texte est emprunté à saint Luc, airs de ténor (« joyeux bergers, ne tardez pas ») et de contralto (« dors, mon enfant bien-aimé »), chorals qui expriment la méditation des fidèles et leur action de grâces pour la Nativité : c'est la poésie biblique de l'Incarnation qui est chantée dans cette œuvre joyeuse magistralement interprétée et gravée.

Chez les Italiens du XVIII^e^, c'est Arcangelo Corelli qui a écrit (en 1712) la plus belle musique pour la fête de l'Enfance divine, le *Concerto grosso pour la nuit de Noël*. Non point description ni arrangement d'airs connus, mais musique pure qui tient plus du chant des anges que des mélodies terrestres; danses aux rythmes contrastés où la fougue alterne avec la noblesse, la légèreté avec le recueillement grave. Deux interprétations : celle d'*Erato* (25 cm. EFM 42-042) due à l'ensemble instrumental J.-M. Leclair, sous la direction de J.-F. Paillard; celle de *Lumen* (25 cm. LD 2-514) réalisée par l'orchestre de chambre de la Sarre, direction K. Ristenpart. De qualité toutes deux, peut-être optera-t-on pour l'une ou l'autre d'après la seconde face : chez *Erato* elle est occupée par les *Six Noëls pour les instruments*, de M.-A. Charpentier, joyeuse musique d'orchestre inspirée par les mélodies populaires de Noël; chez *Lumen* par la *Pastorale de Noël* pour quintette à cordes de Valentini dans le goût de Lully et par le *Concerto grosso pour la Nativité*, de F. Manfredini, œuvre brillante du compatriote de Corelli le Bolonais.

C'est à la maîtrise de la cathédrale de Versailles que le *Studio S.M.* a demandé de nous chanter la liturgie de Noël (30 cm. S.M. 33-03) en mariant le grégorien et la polyphonie. Office du matin : le *Puer natus est nobis* et l'*Alleluia* de la messe du jour en grégorien, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Sanctus* et l'*Agnus*, de M.-A. Charpentier; l'office du soir est représenté par deux motets, l'*O magnum mysterium*, de Victoria, et le *Christe Redemptor omnium*, de Lalande; une calme pièce d'orgue de Couperin et un brillant carillon de L. Marchand encadrent la liturgie matinale. Les maîtres de l'École versaillaise sont ici chez eux. L'abbé Roussel, directeur de la maîtrise, a savamment travaillé à restituer les chefs-d'œuvre que nous entendons ici sous sa direction, dans les somptueuses interprétations réalisées par ce chœur de quarante garçons, quarante femmes, soixante ténors et basses. Encore un beau spécimen de la collection « Cathédrales ».

2. *Les saints patrons de décembre*

Saint Jean l'Évangéliste (45 tours, *Festival* FSP 3006), écrit par St. Fumet, dit par Madeleine Robinson sur fond musical de Bach (*Que ma joie demeure*, joué par Dinu Lipati), raconte quelques épisodes de la vie de saint Jean, coupés de réflexions de la maman qui dit l'histoire. Les enfants sont d'un naturel parfait; à part quelques soupirs superflus, la maman joue bien son rôle; le texte est de tous points accessible aux enfants. Les a-t-on jugés incapables de comprendre le caractère propre de l'Évangile de Jean ? Rien ici ne leur permettra d'en avoir une idée, de même qu'ils ignoreront qu'il a écrit la plus belle lettre qui soit sur la charité. Dommage ! Ce disque sera cependant un joli cadeau aux petits Jean du 27 décembre.

Sainte Odile se fête, paraît-il, le

13 décembre. Plein de mouvement et d'esprit, ce disque (45 tours, *Festival* FSP 3021) ne manquera pas de plaire aux Odile imaginatives. L'histoire pittoresque et touchante de la petite aveugle maudite par son père, miraculeusement guérie, fondatrice de monastères, patronne de l'Alsace, et dont la légende se distingue difficilement de l'histoire, est racontée avec verve par Madeleine de Calan. Pierre Bertin, qui là dit, a un merveilleux talent de conteur. Je crains pourtant que ses auditrices prennent cela pour un simple conte, dont le ton du narrateur semble laisser entendre qu'il le tient pour tel.

3. *Jéricho, centre du disque chrétien*

Une nouvelle maison de disques vient de naître : JÉRICHO; et qui fait un début prometteur. Son disque de lancement : *Arc-en-ciel* (25 cm.), contient quatre œuvres, typiques des quatre directions dans lesquelles on se propose de publier : — les *Cantiques et chansons,* et cette piste est inaugurée par un chanson du P. Cocagnac qui raconte comment tombèrent les murs de Jéricho; — les *Histoires bibliques,* et la première est celle de David choisi entre ses frères, bien que le plus petit, pour être roi d'Israël : narrée par Pierre Bertin, traitée à la manière de « Pierre et le loup », avec une musique fort suggestive de Léo Preger, c'est le meilleur morceau du disque (texte intégral du récit et des chansons sur la pochette); — les *Musiques de gloire et de prière* formeront une autre piste, moins originale, mais qui nous réserve de beaux enregistrements : une courte pièce de Josquin des Prés, *Ave vera virginitas* est ici chantée par la chorale Élisabeth Brasseur; — enfin la collection *Témoins de Dieu,* qui évoquera des images de la vie des saints, s'ouvre par un *Curé d'Ars* saisi sur le vif dans sa paroisse une veille de Pentecôte.

En même temps, *Jéricho* sort, sur la piste des *Musiques,* un magnifique 30 cm. : *Ferveur du XVIII^e siècle* (JM-1), où sont représentées l'Italie avec la *Symphonie d'église,* d'Albinoni (une « musique de gloire » s'il en fut), l'Allemagne avec la *Cantate n° 54 pour tous les temps,* de J.-S. Bach (l'une des plus belles et des plus simples des quelque 200 qui nous restent), la France avec la *Troisième Leçon de Ténèbres du Mercredy Saint* (pour deux voix, violoncelle et orgue), de François Couperin le Grand, qui allie la noblesse de son école à la détresse d'Israël captif. Toutes ces œuvres sont exécutées par l'Ensemble philharmonique de Paris.

La maison *Jéricho,* bénéficiant des derniers progrès de la technique, débute dans la perfection sur le marché du disque. Demandez-lui son programme : 31, boulevard Latour-Maubourg, Paris-VII^e.

H.-CH. CHÉRY, O.P.

LES LIVRES

BIBLE ET LITURGIE

JEAN DANIÉLOU : *Théologie du judéo-christianisme.* Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée, vol. I. Coll. « Bibliothèque de théologie ». Desclée et Cie, Paris-Tournai, 1958; 458 pp.

Invité par l'éditeur londonien Longmans à écrire une histoire de la pensée chrétienne jusqu'au Concile de Nicée, le P. Daniélou a conçu cette entreprise sur un plan profondément original et qui promet de renouveler les perspectives sous lesquelles on est accoutumé d'envisager l'histoire de cette période si importante, mais si difficile à étudier en raison du petit nombre de textes, trop souvent d'ailleurs fragmentaires, parvenus jusqu'à nous. Les découvertes récentes, qui sont venues éclairer notre connaissance de certains courants du judaïsme contemporain des origines chrétiennes ou celle du mouvement gnostique, faisaient désirer que fût tentée, sans trop attendre, une présentation synthétique de cette période, au cours de laquelle la foi chrétienne s'est donné, en fonction des cultures au sein desquelles elle était appelée à s'exprimer, ses premières formulations théologiques. La situation présente de l'Église appelée à exprimer sa foi au sein de cultures qui se veulent de plus en plus indépendantes de celle de l'Occident chrétien donne à cette étude une actualité missionnaire à laquelle il importe d'être attentif.

Ce n'est point là, cependant, ce que nous voudrions retenir, pour cette revue, de la lecture du premier volume de l'ouvrage, le plus neuf, sans doute, car il relève en fait, pour une bonne part, de l'inédit. Et nous chicanerions un peu le P. Daniélou sur le choix d'un titre qui ne va pas sans ambiguïté..., mais il est bien difficile d'en proposer un autre. Il s'agit, en effet, des expressions que la foi chrétienne s'est données en fonction de structures mentales et d'une vision du monde modelées par le judaïsme; en utilisant le moins mal possible les thèmes et les images reçus de la Bible ou développés en certains milieux juifs. Que de telles expressions eussent existé, on était en droit de le penser, puisque les premières communautés chrétiennes furent, pour une large part, composées de Juifs; certaines s'enfermèrent même dans un judéo-christianisme que son archaïsme étroit mit peu à peu en marge de la grande Église. Mais, du fait même de cette situation, les documents parvenus jusqu'à nous sont particulièrement rares et fragmentaires. Il est d'ailleurs bien difficile de discerner ceux qui témoignent des premiers balbutiements de la foi chrétienne et ceux qui expriment seulement les élucubrations d'une secte dont nous ignorons l'importance et souvent la localisation dans l'espace et le temps. Avouons qu'on est parfois saisi de vertige en voyant le P. Daniélou

lancer entre les pics qui émergent à des distances qu'on ne réussit pas toujours à apprécier, des filins qui peuvent parfois paraître bien minces. Mais, si l'on fait confiance au guide dont l'information et la sagacité confondent également, on verra se découvrir d'immenses et prestigieux paysages. Car l'auteur estime pouvoir reconstruire en ses lignes essentielles cette « gnose véritable » dont, au dire de Paul, on s'entretenait entre parfaits pour pénétrer le mystère de la sagesse de Dieu qui s'est révélé dans le Christ, et décrire les secrets du Royaume. Que ces descriptions nous paraissent souvent étranges et ces figures inattendues témoigne combien le christianisme, acclimaté au monde gréco-romain, est devenu, dans son ensemble, étranger à la mentalité sémitique et à l'univers du judaïsme. Presque seule, l'Église syrienne, en particulier chez les Syriens orientaux, a gardé vivants quelques-uns de ces thèmes. Mais on est, par contre, étonné de retrouver tant de résonance avec l'Islam. Celui-ci ne serait-il pas une suppléance, ou un succédané, que se seraient donnés des Sémites auxquels la foi chrétienne, telle qu'elle s'était développée au sein de la culture gréco-romaine, était devenue inassimilable ? Ce n'est pas un des moindres intérêts de ce beau livre que de conduire à poser une aussi grave question.

I.-H. Dalmais.

Charles BURGARD : *La Bible dans la liturgie.* Coll. « Bible et Vie chrétienne ». Éd. Casterman-Maredsous, Paris, 1958; 191 pp.

L'abbé Charles Burgard nous donne avec ce livre un précieux guide biblique de l'année liturgique. Il a rassemblé les textes majeurs de la Sainte Écriture que l'Église propose à notre méditation dans les lectures de la messe, et il en donne moins un commentaire qu'une présentation spirituelle. Car les chapitres de cet ouvrage ont été expérimentés avant d'être écrits pour le public : les fidèles de la Paroisse Universitaire et les étudiants de Nancy en furent les premiers bénéficiaires. Cette origine pastorale explique sans doute les caractères qui font le mérite de ce livre : une grande richesse doctrinale se joint au souci constant de faire vivre au lecteur les mystères liturgiques rappelés par les textes bibliques; l'auteur est un guide discret qui sait s'effacer devant la Parole de Dieu et il allie une fine psychologie et un beau tact littéraire à une exégèse sûre, dépouillée de toute vaine érudition. Il est heureux que ces pages dépassent un cercle restreint et l'on souhaite qu'elles soient pour beaucoup de lecteurs une vraie nourriture.

Guy Lafon.

Christine MOHRMANN : *Études sur le latin des chrétiens.* Éd. di Storia e letteratura, Rome, 1958; 476 pp.

La pensée humaine et les plus purement spirituelles de ses activités doivent, pour s'exprimer, accepter le conditionnement de structures linguistiques. Or, c'est d'abord pour les besoins très concrets de la communication que les langues se sont formées et diversifiées selon les groupes humains. Étudier comment elles se sont adaptées à l'expression de besoins nouveaux ou de notions reçues d'ailleurs est un problème passionnant. Mais il prend une autre ampleur et une autre gravité lorsqu'il s'agit de la transmission de la parole de Dieu et du message du salut. Tout missionnaire s'y trouve à nouveau affronté. On perçoit quel intérêt représente l'expérience des plus anciennes chrétientés et tout particulièrement celles de langue latine. Le cas du grec est, en effet, spécial, puisqu'il est la langue originale du Nouveau Testament.

Depuis de longues années déjà, une équipe de recherche s'est constituée à l'Université de Nimègue autour de Mlle C. Mohrmann, continuant l'œuvre entreprise dès 1910 à Utrecht par Mgr J. Schrijnen. Le présent volume rassemble les plus importants des travaux publiés de 1932 à 1955 par cette infatigable animatrice des recherches sur le « latin des chrétiens ». C'est d'abord une dizaine d'études générales présentant quelques traits caractéristiques de cette latinité ou faisant le bilan de nos connaissances actuelles. Huit autres articles sont consacrés à étudier la signification prise en milieu chrétien par des termes ou des expressions particulièrement riches ou difficiles à interpréter. Enfin sont étudiés quelques aspects de la langue de saint Cyprien, de saint Benoît et surtout de saint Augustin.

On ne saurait être trop reconnaissant à l'auteur et aux éditeurs de rendre ainsi facilement accessibles des pages dispersées en de multiples publications, parfois peu répandues, et d'avoir enrichi ce recueil de précieux *indices*. De tels travaux nous aident à retrouver, dans leur fraîcheur première, des expressions qu'un long usage a souvent affaiblies; ils nous permettent surtout de mieux mesurer quel renouvellement la prédication chrétienne apporte à une culture et quelle sève spirituelle peut sourdre, à l'appel de l'Évangile, d'une langue qu'on pouvait croire mal préparée à pareil usage.

I.-H. Dalmais.

Romano GUARDINI : *Jesus Christus*. Geistliches Wort. Werkbund-Verlag, Würzburg, 1957; 104 pp.

Petit livre fort précieux. Sur le Christ, nous connaissions déjà les deux volumes de Guardini intitulés *Le Seigneur*. En voici la première ébauche. Ce sont treize allocutions prononcées il y a quelque vingt-cinq ans au cours de la messe des étudiants à Berlin. Le grand ouvrage publié ultérieurement est beaucoup plus élaboré. Ici les textes gardent le charme du jaillissement initial : la parole y est sobre, directe; elle s'efforce de suivre la trace du Maître et de pénétrer quelque peu dans le mystère de sa personne, ainsi qu'ont pu faire les contemporains et les témoins de sa vie. C'est un beau livre de méditation.

R.-L. Oechslin.

PATRISTIQUE

John FERGUSON : *Pelagius*. A historical and theological study. Heffer and Sons, Cambridge, 1956; 206 pp.; 15 s. net.

Dans le *Trône de la Sagesse*, le P. Bouyer relève une fois encore l'extraordinaire obnubilation, aux yeux de bien des catholiques, de vérités qui restent pourtant des vérités de foi. Et il cite ce passage d'un journal catholique : « ... Les deux grandes erreurs de Jansénius qui sont, comme chacun sait, la prédestination et la nécessité de la grâce pour le salut ! » Combien de catholiques sont-ils encore des pélagiens sans le savoir ? Aussi une présentation de la vie et de la pensée de Pélage et du combat d'Augustin contre cette hérésie s'avère-t-elle une œuvre utile, nécessaire même. Tel est le but du petit livre dû à J. Ferguson, destiné à un large public. Son exposé est agréable, vivant, bien écrit, parfois un peu facile ou rapide, en ce sens que l'auteur aime des affirmations trop massives, des oppositions trop tranchées. Mais il a le mérite de ne pas se borner à signaler les côtés positifs de Pélage, il en montre aussi les aspects séduisants : l'horreur du

péché, le sens de la responsabilité, la nécessité des œuvres, l'aspiration morale.

Ce livre est donc une bonne introduction à Pélage, dont il ne faudra pourtant adopter les hypothèses qu'avec une certaine prudence.

F. R.

JEAN CASSIEN : *Conférences,* t. II, l. VIII-XVII. Texte latin, introduction, traduction et notes de Dom Pichery, O.S.B. Coll. « Sources chrétiennes », 54. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 564 pp.; 1.500 fr.

EUSÈBE DE CÉSARÉE : *Histoire Ecclésiastique,* t. III, l. VII-X, et *Martyrs en Palestine.* Texte grec, traduction et notes de G. Bardy. Coll. « Sources chrétiennes », 55. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 364 pp.; 1.750 fr.

ATHANASE D'ALEXANDRIE : *Apologie à l'empereur Constance. Apologie pour sa fuite.* Introduction, texte critique, traduction et notes par J. M. Szymusiak, S.J. Coll. « Sources chrétiennes », 56. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 276 pp.; 1.290 fr.

Avec son cinquantième volume, la collection « Sources chrétiennes » semble avoir donné une nouvelle impulsion à ses publications. Successivement ont paru le deuxième tome des *Conférences* de Jean Cassien, le troisième tome de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, suivi de l'opuscule sur les *Martyrs en Palestine,* enfin l'*Apologie à l'empereur Constance* et l'*Apologie pour sa fuite* d'Athanase d'Alexandrie.

Des deux premiers ouvrages, nous ne dirons rien ici. Les lecteurs des tomes précédents ne manqueront pas de se procurer ceux-ci. Dom J. Leclerc a récemment encore dit dans *La Vie Spirituelle* ce que représentaient les Conférences de Cassien pour les moines du Moyen Age et pour saint Thomas. Signalons seulement que ce tome II des *Conférences* comprend celle sur la prière continuelle, le commentaire du *Pater* et celle sur la chasteté. C'est à cette occasion que Cassien traite du concours entre la grâce et le libre arbitre. Dom Pichery explique brièvement le sens et l'erreur du semi-pélagianisme.

Les deux *Apologies* d'Athanase d'Alexandrie retiendront l'attention à des titres divers. Les hellénistes seront heureux de trouver un texte critique de ces deux ouvrages, établi sur une large base manuscrite. Les historiens retiendront surtout l'introduction et les notes qui sont celles d'un spécialiste qui a longtemps étudié cette période difficile. En peu de mots, il apporte des mises au point opportunes. Enfin tous les étudiants et tous ceux qui désirent comprendre la crise arienne, décisive pour la foi chrétienne, mais complexe et parfois déconcertante, liront ces deux ouvrages. Ils y découvriront le climat religieux et politique de cette période, l'atmosphère des débats, la personnalité d'Athanase. Ils parviendront ainsi à acquérir l'intelligence de cette histoire troublée.

R. F.

Nicolas CABASILAS : *Sakramentalmystik der Ostkirche.* Das Buch vom Leben in Christus. Traduction allemande par Gerhard Hoch, présentation et introduction de Endre von Ivánka. Volkliturgisches Apostolat, Klosterneuburg-München, 1958; 246 pp.

C'est la première fois que paraît en allemand une traduction de l'important ouvrage de théologie spirituelle, *De la vie en Jésus-Christ,* écrit au XIVe siècle par le théologien byzantin Nicolas Cabasilas. La traduction est de la plume de Gerhard Hoch, faite sur la base du texte grec édité par W. Gass en 1849. Le professeur Endre von Ivánka présente le livre dans une brève introduction. Il

y souligne la richesse du traité qui décrit la vie chrétienne comme union intime au Christ par les sacrements et avec la coopération de notre volonté. Les lecteurs de langue allemande trouveront là une solide nourriture spirituelle; Cabasilas allie en effet avec beaucoup de bonheur, une solide théologie sacramentelle, une authentique théologie mystique et un sens très averti des difficultés concrètes des âmes engagées dans le combat spirituel. Mise à part son opinion, qui préconise la reconfirmation des apostats, ce théologien laïc et orthodoxe a été considéré par le Concile de Trente comme témoin de la tradition catholique pour ce qui regarde la théologie de la messe. On espère que la collection « Sources chrétiennes » nous donnera une édition critique de cet ouvrage de Cabasilas, avec une nouvelle traduction française.

Ion Goïa.

HAGIOGRAPHIES — BIOGRAPHIES

Jean-Marie Vianney, curé d'Ars. Sa pensée, son cœur. Textes choisis et présentés par M. l'abbé Bernard Nodet. Éd. Xavier Mappus, Le Puy, 1958; 279 pp.

A quelques mois du centenaire de la mort du saint Curé, voici une initiative appréciable. On écrit passablement sur sa vie et ses miracles; il est rare qu'on lui laisse la parole. Cependant, la sainteté de Jean-Marie Vianney est essentiellement sacerdotale, et le prêtre, serviteur du Corps du Christ, instrument de son pardon, est inséparablement le serviteur de sa Parole. Certes, la plupart des sermons qui nous restent du saint Curé apparaissent comme de pures et simples compilations de Joly, Billot ou Bonnardel : leur publication ne peut rien ajouter à sa gloire.

Le mérite de M. l'abbé Nodet est précisément d'avoir su retrouver à travers ces sermons, mais plus encore au milieu des notes de catéchisme ou des témoignages de ceux qui connurent Jean-Marie Vianney, tels que les actes du procès de canonisation les présentent, ce que le saint nous a livré de sa pensée et de son cœur. A propos de la première, M. l'abbé Nodet, dans les excellentes réflexions dont il fait précéder le choix des textes eux-mêmes, s'attache à « détruire une fois pour toutes cette légende qui veut que le saint Curé d'Ars ait été un être de peu d'intelligence ». Remercions-le d'avoir souligné, par exemple, le goût de l'étude que Jean-Marie Vianney a toujours conservé au plus fort de son activité pastorale : tous les soirs, même après ses interminables séances de confessionnal, il prenait un livre de théologie ou de spiritualité et il travaillait jusqu'au moment de s'endormir.

Les pensées du saint Curé sont groupées en fonction des grands thèmes qui en tracent les axes majeurs : mystère de Dieu, union à Dieu, ministère du prêtre, l'homme pécheur, l'homme spirituel, la condition humaine, la pensée de l'enfer, la vie bienheureuse. On pourrait évidemment reprocher à l'abbé Nodet de n'avoir pas limité davantage le nombre des textes qu'il présente et d'avoir conservé des citations vraiment trop fragmentaires qui alourdissent inutilement l'ensemble. Mais il déclare lui-même n'avoir établi qu'un classement « sans prétention », et, d'autre part, il est bien clair qu'un tel ouvrage n'est pas justiciable d'une lecture suivie : il est conçu pour la méditation et la prière. Il semble parfois que ces pages aient le pouvoir de nous faire « entendre » le saint Curé

lui-même, et malgré le ton très ordinaire de la plupart des phrases, on éprouve alors cette impression si bien traduite par Simone Weil dans *La pesanteur et la grâce* : « Les mêmes mots peuvent être vulgaires ou extraordinaires selon la manière dont ils sont prononcés. Et cette manière depend de la profondeur de la région de l'être d'où ils procèdent, sans que la volonté y puisse rien. Et par un accord merveilleux, ils vont toucher, chez celui qui écoute, la même région. Ainsi celui qui écoute peut discerner, s'il a du discernement, ce que valent ces paroles. »

A noter enfin l'illustration photographique de ce livre, d'une sobriété étrangement suggestive. L'ouvrage entier, en définitive, pourrait s'intituler en toute vérité : « Présence de Jean-Marie Vianney ».

M.-J. PELFRÈNE.

MAX SCHELER : *Le Saint, le Génie, le Héros.* Traduit de l'allemand par E. Marmy. Coll. « Animus et Anima ». Éd. Vitte, Lyon, 1958; 132 pp.; 540 fr.

Les analyses perspicaces de Max Scheler dans le présent essai dépassent de beaucoup l'ordre utile mais limité de la pure description psychologique. Conscient que tout homme décide de son existence par une attitude fondamentale de l'être, par un amour primordial, il s'attache à découvrir la variété de ces préférences qui commandent nos vies. Les chefs que nous suivons répondent aux modèles que nous aimons. Ainsi toute conduite des individus ou des sociétés possède sa rationalité intime.

La vie religieuse offre un exemple incomparable de l'action efficace du modèle. Car le rapport du disciple fidèle avec la personnalité du saint-fondateur est tout à fait original, Aussi le terme d'*imitation* convient-il assez mal pour le définir. La connaissance que possède du Christ le chrétien, étant plus qu'un souvenir, conduit à un type de sympathie bien particulier : nous vivons à la fois *après* et *avec* le Christ notre propre existence, et celle-ci est moins déterminée par la répétition, à vrai dire impossible, de ses gestes historiques qu'elle n'est transformée par la continuation de sa présence. Il suit de là que, dans la religion, tout est dans l'histoire et tout la dépasse. Sans réalité dans le temps, la personnalité du modèle s'évanouirait et ne rejoindrait pas mon temps actuel; mais, réduite à la particularité d'un *hic et nunc,* elle serait incapable de s'universaliser dans la multiplicité concrète des existences. Bref, il faut que le saint-fondateur soit un absolu incarné. C'est assez dire qu'un tel modèle est unique. Scheler se défend bien de réduire la portée de ses études à la personne du Christ : il veut leur donner une généralité plus grande, fondant ainsi solidement en humanité l'expérience chrétienne. Mais qui ne voit que sa réflexion s'inspire très directement des textes célèbres de saint Paul ? Le saint-fondateur, modèle qu'on suit en vivant de son action continuée, ne peut être que Jésus-Christ. Cette considération est d'importance : on ne la trouve pas nettement formulée dans les analyses schéleriennes, où la phénoménologie ne s'épanouit jamais en spéculation proprement dogmatique.

Dans le monde des valeurs religieuses, seulement s'exprime une relation entre la personne finie et l'absolu. Néanmoins les œuvres du génie ont, elles aussi, une certaine forme de transcendance, mais d'un tout autre ordre que celle qu'on vient de considérer. Indépendantes de ses causalités historiques, bien que conditionnée par elles, l'œuvre géniale demeure valable pour tous les esprits et capable d'être comprise de toutes les cultures. Ainsi se forme un cosmopolitisme du génie dans lequel on découvre peut-être la note la plus caractéristique de tous les classicismes. Sur ce point précis, Scheler a des pages d'une belle profondeur. Les civilisations sont précaires et perfec-

tibles; elles naissent d'une lutte acharnée contre le monde à conquérir. Dans la diversité des cultures, au contraire, se révèle partout un même amour paisible du monde. On dépasse une civilisation, non une culture, et les œuvres du génie sont toujours promises à d'imprévisibles renaissances.

Moins fortes, à notre sens, et plus rapides sont les réflexions de l'auteur sur le héros, l'homme dévoué au service des valeurs vitales. Il est remarquable en tout cas qu'il place dans l'homme d'État et non dans le guerrier l'idée véritable de l'héroïsme. Il critique justement le culte de la volonté de puissance, si cher à une certaine pensée germanique et toujours si séduisant pour tant d'esprits. Une puissance qui n'est pas elle-même dominée et asservie à d'autres valeurs se dépense en vain. L'homme d'État, au contraire, réunit la puissance et la sagesse. Au fond, le héros selon Scheler, ressemble fort au philosophe de Platon devenu roi de la Cité : il soumet le sauvage dynamisme du monde à la calme rationalité du Bien.

Guy Lafon.

Gaston CARRIÈRE, O.M.I. : *Le Roi de Betsiamites. Le P. Charles Arnaud, O.M.I. (1826-1914).* Éd. de l'Université, 1958; 185 pp.

Biographie d'un des plus grands missionnaires oblats du Labrador. Né à Visan, au diocèse d'Avignon, il s'embarque pour le Canada en 1847, où il est ordonné deux ans après. Nombreux voyages entre lesquels il s'occupe avec amour d'une sorte de « réduction » parmi les Montagnais à Betsiamites (d'où le titre, un peu artificiel, du livre). Beaux exemples de pauvreté, de zèle, de renoncement et d'humilité. L'ouvrage est surtout une soigneuse contribution à l'histoire missionnaire de ces régions et à l'extraordinaire épopée des oblats.

A. R.

L. CRISTIANI : *Un apôtre de l'enseignement chrétien, le P. Louis Querbes,* fondateur de l'Institut des Clercs de Saint-Viateur (1793-1859). Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1958; 223 pp.; 500 fr.

Ce livre présente la vie et l'œuvre du fondateur des Clercs de Saint-Viateur. Dès son enfance, le P. Querbes manifeste le désir de se consacrer à Dieu. Devenu prêtre, il découvre les ruines laissées par la Révolution dans le domaine de l'enseignement chrétien. Aucun institut existant ne répondait aux besoins des campagnes. Il fut donc amené à se faire fondateur d'une Congrégation de Frères enseignants, dans le diocèse de Lyon. Son œuvre prospéra bientôt. Actuellement, les Clercs de Saint-Viateur comptent plus de mille sept cents membres, répandus surtout au Canada. Leur spiritualité dépend de saint Ignace, mais a été aussi influencée par saint François de Sales et l'École française.

R.-L. O.

Julian of NORWICH : *A showing of God's love.* The shorter version of Sixteen revelations of Divine Love by Julian of Norwich. Edited and partially modernized from the 15th century manuscript by Sister Anna-Maria Reynolds, C.P. Longmans, Green and Co, London, 1958; 100 pp.; 9/6.

Paul MOLINARI, S.J. : *Julian of Norwich.* The teaching of a 14th century English mystic. Longmans, Green and Co, London, 1958, 214 pp.; 16 /.

Il vient de paraître presque en même temps en Angleterre une édition des *Révélations de l'amour divin,* de Julienne de Norwich, publiée en anglais moderne par Anne-Marie Reynolds avec une solide préface et une étude critique du P. Molinari sur la vie et les visions de la recluse anglaise.

La vie de Julienne de Norwich est

peu connue; née en 1342, elle demeurait au début du XV[e] siècle dans une cellule attenante à l'église de Conisford; elle mourut après 1416. Elle avait demandé trois grâces : connaître la passion du Christ, être pénétrée de contrition, de compassion et d'une soif ardente de Dieu, enfin, être atteinte d'une maladie grave. Cette troisième demande retient particulièrement l'attention du P. Molinari, qui aborde cette étude avec beaucoup d'objectivité et de sens théologique. La maladie qui frappa effectivement Julienne était-elle d'origine nerveuse ou d'origine surnaturelle? Il est difficile de résoudre ce problème; quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que cette épreuve physique fut le point de départ d'une authentique vie mystique toute centrée sur la révélation de l'amour de Dieu.

Les écrits de Julienne débordent d'une joie paisible : Dieu nous aime, le Christ nous a apporté le salut et la satisfaction qu'il a offerte dépasse de beaucoup nos offenses; il supplée sans cesse à nos imperfections et sa miséricorde est infinie. Si nous mettons humblement notre confiance en lui, nous serons sauvés; alors, que pourrions-nous craindre? Spiritualité saine et dilatante, qui exclut tout retour sur soi.

On a souvent comparé Julienne de Norwich à Angèle de Foligno et surtout à Catherine de Sienne; ses Révélations sont un des joyaux de la littérature mystique du Moyen Age; on ne peut que se réjouir de les voir mises à la portée des chrétiens du XX[e] siècle.

M.-L. T.

DIVERS

Dominique et Bernadette.

L'excellente revue *Dominique et Bernadette* [1], revue de formation du Rosaire Vivant pour les enfants (garçons et filles de 11-14 ans), se propose de former à la fois l'âme, l'esprit et le cœur des lecteurs et lectrices auxquels elle s'adresse.

Son but est d'ouvrir les enfants, à partir du Rosaire, au sens de Dieu et de l'Église, de semer la parole évangélique, en l'adaptant à l'âge des lecteurs, sans mièvrerie ni sentimentalité.

Chaque mois est donné un article sur l'Évangile. Le Rosaire, qui est une dévotion remplie de l'Évangile, est utilisé aussi pour développer, de façon personnelle, l'esprit surnaturel des enfants.

Selon l'actualité, ou quelque autre occasion, un saint est évoqué, qui sut vivre de la grâce des enfants de Dieu.

Le chrétien cependant n'est pas destiné à vivre en vase clos. Il est appelé à tenir sa place dans la société. Sa charité doit grandir aux dimensions du monde entier. Il doit se sentir frère de tous les autres hommes. C'est pourquoi *Dominique et Bernadette* présente souvent des articles sur les pays étrangers, les fait connaître sous l'un ou l'autre de leurs aspects.

Les responsables de cette revue estiment que ce qui est fait pour Dieu ou pour faire connaître Dieu, ne doit pas être, du point de vue de la qualité et de la présentation, inférieur à ce qui se fait dans le domaine profane. Ils veulent mettre entre les mains des enfants une revue qui soit belle. La mise en page est

1. *Dominique et Bernadette,* 7, avenue Salomon, Lille (Nord). C.C.P. : Direction du Rosaire, Lille 68-06. (Préciser au verso du talon de versement : Pour Dominique et Bernadette.)

soignée. Articles et illustrations sont d'une excellente tenue.

Tout concourt, dans cette revue, à former, à leur insu, le goût des enfants, à préparer leur esprit et leur âme à recevoir, à faire croître, à développer, afin qu'elle devienne un grand arbre, la semence du Royaume de Dieu.

M. C.

Sœur René-Joseph : *Le Nil et ses horizons*. Éd. Alsatia, Paris, 1958; 248 pp.

L'axe culturel de cet ouvrage est essentiellement profane ; il introduit à une connaissance sympathique et poétique de la terre d'Égypte. Nous le mentionnons néanmoins pour ses derniers chapitres qui fournissent sur l'Islam et sur l'Église copte séparée une vue synthétique très probe dans sa brièveté. Sans minimiser ce qui nous sépare de ces communautés, l'accent est placé sur les richesses positives que représente leur vie religieuse. Les nombreuses citations ainsi que les hors-texte de l'ouvrage contribuent à nous faciliter une connaissance réaliste aussi directe que possible de l'enchanteresse vallée du Nil, de son passé, de ses habitants. A une époque où l'importance politique de ce pays va grandissant, pensons à lui, demande l'auteur en terminant, « pour entendre, jusqu'à en ressentir leur angoisse, l'appel de ceux qui cherchent, et pour que notre prière aille les rejoindre et leur obtienne de vivre dans la Vérité ».

F. L.

Charles D'YDEWALLE : *L'Évangile sous les tropiques*. Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1958; 155 pp.; 500 fr.

Un journaliste belge, dont la langue est d'une qualité rare, a sillonné l'Afrique des années durant. En son livre, il y a de tout, trop de choses sans doute : de l'histoire, en particulier celles de Lavigerie et de Libermann, des jugements mêlés et parfois contradictoires, des erreurs d'appréciations, d'heureuses expériences vécues. Apparaissent au fil des pages les petites Sœurs du P. de Foucauld, les jocistes belges installés dans la ville indigène de Léopoldville, les prêtres et laïcs africains. Lu avec esprit critique, ce livre a son intérêt. Mais il est malaisé d'en faire une lecture spirituelle, et, de l'auteur, un théologien...

A. R.

Qu'est-ce que la vie? Semaine des Intellectuels catholiques, 1957. Éd. Pierre Horay, 1958; 256 pp.; 675 fr.

Large confrontation sur les sujets les plus délicats : les termes employés par S. Ém. le cardinal Feltin soulignent que le Centre catholique des Intellectuels français reste fidèle à la tradition de ses Semaines, en parfait accord avec l'attitude de l'Église « qui encourage sans aucune arrière-pensée la recherche et la science ». Les différentes interventions illustrent bien le thème du discours d'ouverture montrant que « l'Église catholique encourage le savant à chercher ». « La vérité ne peut s'opposer à la vérité... la science est une valeur humaine que l'Église reconnaît, estime et respecte, et le savant jouit de la liberté que requiert la recherche loyale de la vérité. Ce que l'Église réprouve, c'est qu'on donne à la science un caractère d'absolu et qu'on prétende ou qu'on croie trouver en elle seule toute l'explication de l'univers » (cardinal Feltin).

La perspective spirituelle de cette revue nous dispense d'évoquer l'aspect technique des multiples questions soulevées dans ces pages très denses; dans notre visée propre, nous devons nous limiter à quelques brèves notations. Plusieurs participants ont replacé dans le cadre des sciences actuelles la notion de création signifiant la relation de dépendance de la créature vis-à-vis de Dieu. « Le Créa-

teur donne tout à la créature, y compris le pouvoir d'agir par ses propriétés naturelles » (R. P. Moretti, p. 46). « Saint Augustin et saint Thomas se déclarent l'un et l'autre nettement favorables au principe d'une coopération active de la matière primitive à l'éclosion des espèces vivantes qui peuplent le monde. A vrai dire, évolution et création se situent sur deux plans différents, la première n'est que le moyen utilisé par la seconde » (*ibid.*, p. 47). Mais il en va différemment pour l'homme en ce que « si la vie peut surgir d'une structuration de la matière, l'esprit ne peut surgir d'une simple structuration du vivant... il requiert l'intervention divine à un titre différent, un apport nouveau contenu, lui aussi, dans son éternel acte créateur » (*ibid.*).

Sur l'évolution et l'évolutionnisme, on remarquera, après l'exposé technique de M. J. Kaelin, celui, si honnête, du R. P. Dubarle, confrontant foi et acquis scientifique. Il rappelle les termes de l'encyclique *Humani generis*, bien propres à mettre à l'aise l'intelligence chrétienne suffisamment informée, qui procède avec la prudence du vrai savant sans rien abdiquer des lumières dont bénéficie le croyant.

Sur les rapports du corps et de l'esprit, dont l'examen comporte quelque incidence sur l'étude morale de la responsabilité, les sciences biologiques ont encore beaucoup à nous livrer. Signalons à ce sujet l'intervention justement nuancée de M. A. Delaunay. Les moyens déjà puissants dont nous disposons pour modifier le psychisme humain ne manquent pas de soulever bien des problèmes, de même que la parthénogénèse, la gynogénèse, la transformation de sexe, l'ectogénèse au moins partielle, si l'on en entrevoit l'application à l'être humain. Le R. P. Riquet pose bien la grave question morale de l'automodification humaine; la réponse doit distinguer entre expérimentation d'investigation et essai thérapeutique.

Le Dr Chauchard en appelle opportunément à la liberté pour caractériser l'homme; tenir rang d'homme est affaire de maîtrise de soi. L'Église tient à assurer de la liberté et de la responsabilité de l'homme normal, utilisant les déterminismes auxquels le voue sa nature.

Retenons la conclusion de M. E. Borne : « Le monde que la biologie nous découvre est un monde en mouvement et inachevé », un monde pathétique et ambigu (p. 168). Ceux qui, par vocation ou fonction, se livrent à l'étude des questions morales ou spirituelles doivent être ouverts à ce monde : notre vie spirituelle n'est-elle pas solidaire de présupposés naturels, de conditions biologiques? Le présent ouvrage éveillera les uns à ces données, il aidera les autres à faire le point sur les problèmes pendants. Il est surtout l'expression d'une recherche qui ne saurait laisser indifférents ceux qui assument quelque charge pastorale. Tout le monde pourra lire les derniers chapitres consacrés au sens de la vie et à la vie de l'esprit : ici, seul le christianisme donne le mot de la fin. Venue de Dieu, la vie humaine va à Dieu : c'est une clé pour savoir ce qu'elle est profondément. La biologie attend une eschatologie.

F. Lepargneur.

Eva FIRKEL : *Destin de la femme*. Adapté de l'allemand. Coll. « Siècle et catholicisme ». Mame, Tours, 1957; 256 pp.

Qu'est-ce que la femme dans la perspective chrétienne? Physiquement, psychologiquement, moralement, socialement, quels sont ses caractères, quelle est sa valeur, quelles sont aussi les déviations possibles? Autant de questions auxquelles la première partie de ce livre s'efforce de répondre à la lumière des plus récentes études. Il considère ensuite les diverses étapes de la vie féminine, de l'adolescence à la vieillesse. Bien que n'apportant guère d'éléments nou-

veaux, il est intéressant et bienfaisant par sa délicatesse de ton, sa fine psychologie, sa fraîcheur. Le traducteur a remanié le chapitre consacré à la femme seule et aux possibilités offertes à son dévouement, en indiquant les associations religieuses et sociales existant en France auxquelles elle peut s'adresser.

M.-L. T.

ROGER-E. LACOMBE : *L'apologétique de Pascal. Étude critique.* P.U.F., Paris, 1958; 320 pp.; 1.250 fr.

Voici un ouvrage fouillé qui rénove et fait le point dans les études pascaliennes; ouvrage de spécialiste, mais singulièrement excitant pour redécouvrir avec l'aide de Pascal les conditions et les voies d'une apologétique que l'on croyait en plein discrédit et dont on s'émerveille qu'elle ait si peu vieilli dans ses aperceptions fondamentales. Encore faut-il, avec la modestie qu'exigent de ses commentateurs des fragments mal ordonnés et inachevés, éviter un certain nombre de contresens qui encombrent la littérature suscitée par les *Pensées*. R.-E. Lacombe s'y emploie avec rigueur et conviction, presque toujours de façon convaincante; l'auteur nous permettra cependant de ne pas trouver décisive sa réfutation de la thèse de Jeanne Russier touchant l'analyse pascalienne de la foi, thèse à laquelle nous nous rallions pour notre compte et qui se trouve évoquée dans ces lignes : « Il n'y aurait qu'une seule foi, la foi surnaturelle, qui ne se distinguerait pas de la croyance engendrée par les preuves; elle serait adhésion à une démonstration rationnelle, mais cette démonstration ne serait convaincante que si l'esprit est éclairé par le cœur, lui-même transformé par la grâce (p. 54).

Les notes de Pascal n'ont rien de systématique; la part faite aux inévitables hésitations d'une pensée qui se cherche en tentant de s'exprimer, les apparentes contradictions ne trouvent de conciliation à notre sens qu'au niveau de ce qui se passe réellement dans l'acquisition de la foi telle que la conçoit la théologie thomiste. Pascal n'en avait pas toujours le vocabulaire ni la problématique, mais son intuition en rejoint d'une façon étonnante les données, grâce à un sens de l'analogie (nous pensons que le mot *convaincant* n'a pas toujours le même sens chez Pascal) qu'on peut s'étonner de trouver si délié chez un géomètre et grâce à un respect de l'objet qui fait préférer la juxtaposition de vues dont on ne saisit pas encore les rapports à une simplification plus immédiatement apaisante pour l'esprit. La finesse des analyses de M. Lacombe, si remarquable dans les discussions exégétiques ou purement intellectuelles, nous semble plus incertaine lorsqu'est en question le « saut » qui fait passer de l'ordre des preuves et de ce que le P. A. Gardeil appelait la crédibilité, à l'ordre surnaturel de la foi. Peut-être aurait-on pu davantage mettre en valeur des distinctions que Pascal a utilisées sans toujours les expliciter assez nettement : ainsi entre foi humaine (expression parfois équivoque dans le présent ouvrage) et foi théologale, entre évidence et certitude, et surtout entre les différents types et les différents degrés de la grâce (d'où notre adhésion à l'interprétation hypothétique de Jean Laporte rapportée pp. 58-59 : « Il y aurait une double intervention du cœur et de la grâce au début et au terme de l'apologie, mais non dans l'administration même des preuves. Au début, un premier degré de grâce, en disposant convenablement le cœur, orienterait l'esprit vers les preuves; l'argumentation de l'apologiste pourrait alors provoquer chez l'incrédule une croyance uniquement fondée sur le raisonnement et sans efficacité pour le salut; enfin un second degré de grâce pourrait faire naître la foi salutaire qui, elle, est tout entière dans un sentiment du

cœur. » Il s'agit, bien entendu, du *cœur* au sens pascalien du terme; il joue un grand rôle dans l'adhésion à la vérité de foi, mais ne doit jamais être pris à strictement parler pour un « organe de connaissance ». « C'est donc, semble-t-il, par la manière dont il oriente l'attention que le cœur intervient » (p. 60, l'expression est très heureuse). Quelques précisions que l'on ajoutât, elles ne viendraient pas oblitérer le sens du mystère, que Pascal possédait, car il reste un mystère dans le don de la foi.

Cette excellente étude critique mériterait plus long commentaire, mais qui nous entraînerait trop loin. Pour nous en tenir au chapitre de la foi, comment ne pas louer la justesse de tel raccourci : « On comprend donc que dès cet examen des preuves doit s'opérer chez l'incrédule cette transformation du cœur qui est la condition de la foi véritable : détachement des créatures et de soi-même, amour des biens spirituels. Mais il suffira sans doute d'un début, d'un premier degré, encore faible, de cette transformation pour que l'incroyant accorde son attention à l'apologiste; à mesure que cette transformation s'accentuera, se développera le désir que la religion soit vraie, le désir de rechercher la vérité. Mais il faudra que cette transformation soit déjà très profonde pour que puisse se substituer à la croyance par raisonnement la foi véritable, la foi qui est une intuition du cœur et un don de Dieu » (p. 67). A peine relèverait-on ici ou là une formule un peu rapide : « Au contraire la foi véritable est le produit direct d'une inspiration. Elle est non pas une conclusion, mais un sentiment du cœur... » (p. 68). Nous rejetterons cependant les hypothèses du dernier alinéa du volume, qui — malgré leur forme très discrète — nous semblent déparer un ouvrage dont on avait remarqué la tenue scientifique et le respect compréhensif à l'égard de la religion chrétienne. Voici cet alinéa : « Il est certes possible qu'un jour il faille décidément reconnaître l'existence de types humains irréductibles, dont les aspirations et les croyances ne sauraient coïncider. Mais il est possible aussi que l'attitude chrétienne ou bien l'attitude incroyante disparaisse peu à peu devant l'attitude opposée. Et il est, possible encore que triomphe un jour une attitude qui ne serait ni celle du chrétien ni celle de l'incroyant d'aujourd'hui, mais réunirait certains aspects de l'une et de l'autre ou bien serait vraiment nouvelle par rapport à l'une comme à l'autre. »

Le pari, la vérité, la justice, le bonheur, le divertissement, les prophéties, les miracles, autant de thèmes sur lesquels le lecteur cultivé aimera réfléchir avec R.-E. Lacombe, à la lumière des fragments des *Pensées*. On se rendra compte alors de l'erreur des pascalisants qui crurent après Victor Cousin que Pascal prêchait l'évasion d'une condition misérable par la vertu d'une décision de la volonté posant Dieu plutôt que de consentir à se voir enfermée dans nos limites terrestres. Quelle que soit la solution des points encore en discussion, on peut tenir pour acquis l'accord sur le plan général d'une Apologétique où Pascal n'entendait pas seulement montrer que le christianisme est aimable et vénérable, mais encore démonter qu'il constitue la vraie religion. On peut douter qu'il disposât des moyens propres à remplir son programme, mais quoi qu'on ait prétendu, Pascal n'avait rien d'un fidéiste, et déjà le sens de l'histoire avait en lui un étonnant témoin.

« Ce qui fait la force et l'originalité de l'apologétique pascalienne, c'est qu'elle lie étroitement l'action sur l'intelligence et l'action sur le cœur, c'est qu'elle ne présente la démonstration rationnelle qu'à celui qu'elle a d'abord préparé à la recevoir, cette démonstration et cette préparation indispensable ayant une égale importance » (p. 309).

F. Lepargneur.

LIVRES REÇUS

AGNELLET (Michel) : *I accept the Facts*. The Lourdes Cures examined. Max Parrish, Londres, 1958; 156 pp.; 15 /.

Amour (L') plus fort que la mort, par Henri CAFFAREL, R. P. CARRÉ, Louis LOCHET, R. P. ROGUET. Éd. du Feu Nouveau, Paris, 1958; 346 pp.; 750 fr.

ANTOINE (Paule) : *Sainte Élisabeth de Hongrie*. Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1958; 82 pp.

Aspects de la culture noire. Édité par le Centre Catholique des Intellectuels Français. Coll. « Recherches et Débats », nº 24. Arthème Fayard, Paris, 1958; 224 pp.; 500 fr.

AUGUSTIN (saint) : *Le visage de l'Église*. Textes choisis et présentés par H. URS VON BALTHASAR. Traduction française par Th. CAMELOT et J. GRUMEL. Coll. « Unam Sanctam », 31. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 344 pp.; 1.200 fr.

BRILLET (Gaston) : *365 méditations sur la Bible*. Tome I : *Récits*. Coll. « Vie intérieure ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1958; 208 pp.; 660 fr.

Chants à Notre-Dame. 20 chants. Éd. de Fontenelle, Saint-Wandrille, 1958; 48 pp.; 220 fr.

Confession (La). par l'équipe sacerdotale de Saint-Séverin. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 156 pp.; 480 fr.

CYPRIEN (saint) : *Petits traités de spiritualité*. Textes choisis et présentés par le docteur Denys GORCE. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 196 pp.

DANEMARIE (Jeanne) : *Histoire du culte de la Sainte Vierge*. Coll. « Je sais — Je crois ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 128 pp.; 350 fr.

DANIEL-ROPS : *L'ère des grands craquements*. Coll. « Les grandes études historiques ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 544 pp.; 1.350 fr.

DELP (Alfred) : *Im Angesicht des Todes*. Geschrieben Zwischen Verhaftung und Hinrichtung 1944-1945. « Herder Bücherei », Band 30. Verlag Herder, Fribourg im Brisgau, 1958; 176 pp.

DEMOUSTIER (Dom Régis) : *La Règle de saint Benoît au XXe siècle*, 2 vol. Abbaye Sainte-Marie, Paris, 1958; 240 et 180 pp.; 650 et 750 fr.

Der Tag des Herrn. Die Heiligung des Sonntags im Wandel der Zeit. Herausgegeben von Abt. Dr Hermann PEICHL, O.S.B. Verlag Herder, Vienne, 1958; 156 pp.

DUFAY (François, des Missions Étrangères de Paris) : *En Chine, l'Étoile contre la Croix*. 11e édit. Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 240 pp.

ESSER (Kajetan, O.F.M.) : *Thèmes spirituels*. Traduit de l'allemand par le P. Luc MÉLY. Coll. « Présence de Saint-François », 6. Éd. Franciscaines, Paris, 1958; 200 pp.

FONTBEL (Michel) : *Fioretti de Pie X*. Préface de S. Exc. A. GEMELLI. Éd. Paulines, Paris, 1958; 242 pp.; 990 fr.

FOSTER (Paul, O.P.) : *The Great Society*. Blackfriars Publications, Londres, 1958; 98 pp; 6/6.

FRANÇOIS (Gertrude) : *Sainte Bernadette de Lourdes et de Nevers*. Coll. « L'histoire dorée pour nos enfants ». Apostolat de la Presse, Paris, 1958; 144 pp.; 350 fr.

Franz von Assisi in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten. Dargestellt von Ivan GOBRY. « Rowohlts Monographien. » Rowohlt Verlag, Hambourg, 1958; 176 pp.; 67 photos.

GALOT (Jean, S.J.) : *Marie dans l'Évangile*. Coll. « Museum Lessianum », section théologique. Desclée de Brouwer, Paris-Louvain, 1958; 204 pp.; 990 fr.

GERLAUD (M.-J.) : *Les ouvriers et la Vierge Marie*. Coll. « Église et monde ouvrier ». Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 136 pp.; 375 fr.

Grands thèmes bibliques. Ouvrage collectif. Éd. du Feu Nouveau, Paris, 1958; 192 pp.; 750 fr.

GUERRE (René) et ZINTY (Maurice) : *Nous voulons voir le Christ*. Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 256 pp.; 510 fr.

HÉDOUVILLE (Marthe DE) : *Alfred de Musset*. Apostolat de la Presse, Paris, 1958; 144 pp.; 400 fr.

HERMAS : *Le Pasteur*. Introduction, texte critique, traduction et notes par Robert JOLY. Coll. « Sources chrétiennes », nº 53. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 410 pp.; 1.950 fr.

Hymne Acathiste (L') en l'honneur de la Mère de Dieu. Texte grec, traduction et introduction par G. G. MEERSSEMAN, O.P. Éd. Universitaires, Fribourg, 1958; 80 pp.; 4 fr. suisses.

JANINI (Jose) : *S. Siricio y las cuatro temporas*. Leccion inaugural del curso 1958-1959. Seminario Metropolitano de Valencia, 1958; 136 pp.

JOLIVET (Régis) : *Aux sources de l'existentialisme chrétien, Kierkegaard*. Coll. « Les idées et la vie ». Arthème Fayard, 1958; 288 pp.; 900 fr.

Journal illustré de l'Église, par une équipe de « Témoignage chrétien ». Année 1932 à année 1946. Éd. du Seuil, Paris, 1958; 256 pp.; 300 articles et 200 illustrations sous couverture illustrée.

KELLY (J. N. D.) : *Early Christian Doctrines*. Adam and Charles Black, Londres, 1958; 506 pp.; 30 /.

Les laïcs dans l'Église et *Face au monde d'aujourd'hui* (3e volume à paraître). Documents du Deuxième Congrès mondial pour l'apostolat des laïcs. Comité permanent des Congrès internationaux pour l'apostolat des laïcs, Rome, 1958; 242 et 288 pp.; 2.500 fr. les 3 vol.

LECLERCQ (Jacques) : *L'abbé Robert Kothen*. Une vie de prêtre. Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 272 pp.

LEFEBVRE (Dom Georges, moine de Ligugé) : *Vie et prière*. Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 168 pp.; 570 fr.

LEJONNE (Benjamin) : *Miracle à Turin*. Saint Joseph-Benoît Cottolengo, ouvrier de la Providence. Apostolat de la Presse, Paris, 1958; 288 pp.; 750 fr.

LEVIE (Jean, S.J.) : *La Bible, parole humaine et message de Dieu*. Coll. « Museum Lessianum », section biblique. Desclée de Brouwer, Paris-Louvain, 1958; 350 pp.; 1.800 fr.

LOVSKY (F.) : *L'Église et les malades depuis le IIe siècle jusqu'au début du XXe siècle*. Éd. du Portail, Paris, 1958; 164 pp.

MALUNOWICZ (Leocardia) : *De Voce « Sacramenti » apud S. Hilarium Pictaviensem*. Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego, Lublin, 1956; 234 pp.

MARC (André, S.J.) : *L'être et l'esprit*. Coll. « Museum Lessianum », section philosophique. Desclée de Brouwer, Paris-Louvain, 1958; 202 pp.; 1.200 fr.

MARÉCHAL (H.-L.). : *Bernadette dans le Rosaire*. Centre marial canadien, Nicolet (P. Q.), 1958; 32 pp.

Meister Eckart. Selected Treatises and Sermons translated from Latin and German with an introduction and notes by James M. CLARCK and John V. SKINNER. Faber and Faber, Londres, 1958; 274 pp.; 21 /.

MESOT (Jean) : *Die Heidenbekehrung bei Ambrosius von Mailand*. Supplementa, vol. VII. Neuen Zeitschrift für Missionswissenschaft, Schöneck-Beckenried (Schweiz), 1958; 156 pp.; 16.80 fr. suisses.

Nine Sermons of Saint Augustine on the Psalms. Translated and introduced by Edmond HILL. Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 182 pp.; 18 /.

Nouvelle Ève (La), IV. Bulletin de la Société Française d'Études mariales,

1957. Coll. « Études Mariales ». Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 136 pp.; 1.400 fr.

OLIGER (Paul-Rémy, O.F.M.) : *Les évêques réguliers.* Recherche sur leur condition juridique depuis les origines du monachisme jusqu'à la fin du Moyen Age. Coll. « Museum Lessianum », section historique. Desclée de Brouwer, Paris-Louvain, 1958; 224 pp.; 1.350 fr.

ORAISON (Marc) : *Devant l'illusion et devant l'angoisse.* Coll. « Les idées et la vie ». Arthème Fayard, Paris, 1958; 192 pp.

Pismo Swiete W Duszpasterstwie Wspolczesnym. Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego, Lublin, 1956; 306 pp.

Questions de vida cristiana, I et II. « Biblioteca — Vida Cristiana ». Abadia de Montserrat, 1958; 280 pp.

RICHÉ (Pierre) : *Césaire d'Arles.* Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 112 pp.; 390 fr.

RYBCZYK (Ks. Josef) : *Uzdrowienie Malzentwa W Zawiazku.* Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego, Lublin, 1956; 448 pp.

SCHARP (Heinrich) : *Wie die Kirche Regiert Wird.* Papst Kardinäle Vatikan. « Herder Bücherei », Band 40. Verlag Herder, Fribourg im Brisgau, 1958; 128 pp.

SCHELL (Herman) : *Kirche und Gottesreich.* Verlag Herder, Fribourg im Brisgau, 1957; 86 pp.

SCHELL (Herman) : *Verherrlichung Gemeinschaft.* Eine Auswahl aus dem Gesamtwerk. Herausgegeben von Paul Werner Scheele. Verlag Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1957; 442 pp.

SCHNEIDER (Reinhold) : *Le saint, maître de l'histoire.* Traduit de l'allemand par Jeanne ANCELET-HUSTACHE. Coll. « Présence de Saint-François », 5. Éd. Franciscaines, Paris, 1958; 112 pp.

SENARCLENS (J. DE) : *La personne et l'œuvre de Jésus-Christ.* Coll. « Cahiers du renouveau ». Éd. Labor et Fides, Genève, 1958; 104 pp.

SIEWERTH (Gustav) : *Das Sein als Gleichnis Gottes* F. H. Kerle Verlag, Heidelberg, 1958; 84 pp.; DM 3.20.

SNOECK (Andreas) : *Beichte und Psycho-analyse.* Verlag Josef Knecht Carolusdruckerei, Francfort, 1958; 170 pp.

SOUBIGOU (Mgr Louis) : *Prêchons et méditons les Épîtres de saint Paul.* Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 300 pp.; 1.200 fr.

TONQUÉDEC (Joseph DE, S.J.) : *La philosophie de la nature,* Ire partie, ch. I et II. Éd. Lethielleux, Paris, 1958; 282 pp.

Trois antiques rituels du baptême. Présentés par A. SALLES. Coll. « Sources chrétiennes », 59. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 68 pp.; 360 fr.

VALENTIN (Fr.) et BRETON (M.) : *Les demeures éternelles,* 2e édit. Coll. « Sources vives ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 160 pp.; 330 fr.

VALENTIN (Fr.) et BRETON (M.) : *Va en paix,* 2e édit. Coll. « Sources vives ». Éd. Franciscaines, Paris, 1958; 160 pp.; 330 fr.

VAN DEN BOSSCHE (Louis) : *Anne de Jésus.* Desclée de Brouwer, Paris, 1958; 250 pp.; 990 fr.

VRIES (Irmgard M. DE, O.S.B.) : *The Epistles, Gospels and Tones of the Byzantine Liturgical Year.* « Eastern Church Quaterly ». The Newan Bookshop, Oxford, 1954; 42 pp.; 2/6.

WOJTKOWSKI (Ks. Julian) : *Wiara W Niepokalane Poczecie Najswietszej Marri Panny.* Katolickiego Uniwersytetu Lubelskiego, Lublin, 1958; 272 pp.

ZEDDA (Silverio, S.J.) : *Prima lettura di san Paolo.* T. I : *Introduzione, Lettere della prigionia.* T. II : *Lettere ai Tessalonicesi, Prima ai Corinti, Galati, Romani.* Tecnograph, Turin, 1957 et 1958; 220 et 324 pp; 1500 et 1800 lires.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XCIX

JUILLET-DÉCEMBRE 1958

APOSTOLUS : La charité ne cherche pas son intérêt 295
— L'honneur de l'autre 501
E. BEAUCAMP : Le dynamisme vital d'un peuple que Dieu appelle 466
A.-M. BESNARD : Je sais en qui j'ai mis ma foi 5
A. BRAZZOLA : Les Foyers « Bethania » 176
Chemin de Croix des âmes tentées 126
F. DURRWELL : Faiblesse de l'homme et force de Dieu 340
— Le désir du salut 451
F. HERMANS : Le premier disciple de Ruysbroeck, Jan van Leeuwen.. 64
— Un convers cuisinier disciple de Ruysbroeck, Jan van Leeuwen.. 487
Hommage à Pie XII 339
R. LAURENTIN : Centenaire de Lourdes 387
— La Vierge Marie. Livres récents 519
J. LECLERCQ : Une vue monastique de la société. Variations sur le nécrologe de Saint-Germain-des-Prés 504
G. LEFEBVRE : Liberté et vérité 23
— Amour et renoncement 136
— Soumission 282
— L'espérance 355
L. LEFRANÇOIS-PILLION : Le vitrail français 421
J. LEMARCHAND : La charité instigatrice de contemplation 305
R. M. : Insatisfaction du chrétien 149
J.-H. NICOLAS : Amour de Dieu et tremblement 227
J.-P. DE R. et E. B. : Psaume 90 481
M. RIQUET : D'Eugénie Smet à la bienheureuse Marie de la Providence. 377
H.-D. SAFFREY : La théologie. A propos de deux livres récents 515
G. ROSETTI : L'amour de Dieu pour nous 34
Sœur J. D'A. : Bulletin biblique 186
— Bulletin biblique 298
Saint JÉRÔME : Saint Paul, ermite 163
Th. SUAVET : La Croix dans nos vies 115
B.-H. VANDENBERGHE : L'âme de Chrysostome 255

LES LIVRES

Afrikanische Passion 212
M. Agnellet : Cent ans de miracles à Lourdes 405
Ch. Almeras : Saint Paul de la Croix 108
Ambroise de Milan : Traité sur l'Évangile de saint Luc, VII-X..... 205
A. Ancel : La Sainte Vierge dans l'Évangile 519
A. Arber : The Manifold and the One 331
Athanase d'Alexandrie : Apologie à l'empereur Constance. Apologie pour sa fuite 543
M. Auclair : Le mauvais cœur 333
— Bernadette 404
Aurelius Augustinus : Der Nutzen des Fastens 207
J.-P. Bagot : Connaissance et amour 445
J. Barbet : La Dame plus belle que tout 395
K. Barth : Communauté chrétienne et communauté civile 215
G. Bastianini : Lorsque Dieu passe 217
E. Beaucamp : Sous la main de Dieu. I : Le prophétisme et l'élection d'Israël. II : La sagesse et le destin des élus 192
I. Behn : Spanische Mystik 319
Bernadette et Jeanne Védère 393
Bernadette raconte les apparitions 220
Bernadette sur la terre comme au ciel 409
Saint Bernard : Textes 209
G. Bernoville : De N.-D. de Garaison à N.-D. de Lourdes 324-404
Bibliographie biblique 205
R. Biot : Dix prières du pèlerin à Notre-Dame de Lourdes 324
P. Blanchard : L'âme du prêtre 329
L. Bouyer : Le trône de la sagesse 520
G.-M. Braso : Liturgia y espiritualidad 104
G. Brillet : Le Sauveur. III 318
M. du Buit : La géographie de la Terre Sainte 302
Ch. Burgard : La Bible dans la liturgie 541
N. Cabasilas : Sakramentalmystik der Ostkirche 543
L. Camus : Saint Jean, l'ami préféré de Jésus 109
G. Carrière : Le Roi des Betsiamites. Le P. Charles Arnaud 546
E. Castonguay : La fin terrestre de la Mère de Dieu 521
Catéchisme biblique 436
L. Cerfaux et J. Tondriau : Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine 444
Chants à Notre-Dame 534
F. Charmot : Les exercices spirituels de saint Ignace avec Marie médiatrice 522
— L'oraison, échange d'amour 322
M.-D. Chenu : La théologie au XII^e siècle 515
— La théologie comme science au XIII^e siècle 515
B.-M. Chevignard : La doctrine spirituelle de l'Évangile 94
M. Chomiler : Sous le regard de Marie 522
H.-M. Christmann : Thomas von Aquin als Theologe der Liebe..... 318
J. M. Clark : Meister Eckhart 319
P. Claudel : Mystères de Lourdes 406
R. Cluny : Les curés blancs 106

— Sur les pas de Notre-Dame 403
Y. M.-J. Congar : Le mystère du temple 433
Convertis du XXe siècle 110
G. Courtois : Lourdes 403
M.-A. Couturier : Art et liberté spirituelle 329
L. Cristiani : Un apôtre de l'enseignement chrétien, le P. Louis Querbes. 546
L. Cros : Témoins de l'événement 390
M. Dalloni : Le Père Vayssière 439
Y. Daniel et G. Le Mouël : Paroisses d'hier... Paroisses de demain. 328
J. Daniélou : Théologie du judéo-christianisme 540
Daniel-Rops : Qu'est-ce que la Bible ? 191
— Mystiques de France 440
— L'Église des temps classiques 327
L. Dantin : L'évêque des apparitions, Mgr Laurence 404
J. Daujat : Problèmes d'aujourd'hui, réponses chrétiennes 331
Th. Deman : Le traitement scientifique de la morale chrétienne selon saint Augustin 206
H. Derréal : Cité de la Vierge, cité de Pierre Fourrier 522
R. P. Didier de Cré : Notre-Dame de la Trinité 522
L. Dilharre : Marie et notre apostolat 523
Documents on Christian Unity 214
G. Dominici : Trattato delle dieci questioni 100
J. Doresse : L'empire du prêtre Jean 212
P. Drijvers : Les Psaumes. Genres littéraires et thèmes doctrinaux... 298
Mgr Dubois : Lourdes, école mariale de primitive Église 411
— Petite somme mariale 523
A. Duvouldy : Saint François d'Assise 219
Eleven Years of Bible Bibliography 196
S.-M. d'Erceville : A bâtons rompus avec la Sainte Vierge 523
— — Lourdes, ses miracles, son histoire, son message 407
R. Escholier : La neige qui brûle, Marie Noël 107
Y. Estienne : Lourdes et la Salette 417
Eusèbe de Césarée : Histoire ecclésiastique, VII-X, et Martyrs en Palestine 543
L. Fèbvre : Au cœur religieux du XVIe siècle 213
J. Ferguson : Pelagius 542
E. Firkel : Destin de la femme 549
Ch. Flachaire : La dévotion à la Sainte Vierge dans la littérature catholique au commencement du XVIIe siècle 524
F.-M. Fortin : La pierre d'assise 98
Ch. Fournier : Miraculés de Lourdes 402
B. Fraigneau-Julien : L'Église et le caractère sacramentel selon M. J. Scheeben 325
Saint François de Sales : Mémorial sur l'Église 326
— Traité de l'amour de Dieu 317
M. de la Fuye et A. Babeau : Madame Élisabeth 108
M.-L. Gabet : Avec Marie à la lumière de sa miséricorde 418
J. Galot : Le cœur de Marie 524
M.-A. Genevois : Le mariage selon le dessein de Dieu 99
M.-J. Gerlaud : Les ouvriers et la Vierge Marie 525
S. Giet : L'Apocalypse et l'Histoire 434
F. Giraudet : Dans la lumière de Nazareth 526
I. Gobry : Saint François d'Assise et l'esprit franciscain 218
J. Gonsette : Notre-Dame. Éléments de doctrine mariale 526

L. Grandjean : La vie plus proche du Seigneur 95
R. M. Grant : The Letter and the Spirit 204
Cardinal Grente : Ces Français qui furent des saints 109
R. Guardini : Le chemin de Croix du Seigneur, notre Sauveur 320
— Jesus Christus 542
P. Guichou : Les Psaumes commentés par la Bible. I et II 300
J. Guy : La grotte, c'était mon ciel 406
R. Habachi : Vers une pensée méditerranéenne 331
A. Hamman : Prières eucharistiques des premiers siècles 206
Hauteurs sereines 432
J. Heckenroth : Le livre de la transparence 98
F. Hellens : Sainte Marie de Woluwé la misérable 108
P. Herbin : Maladie et mort du chrétien 105
F. Hermans : Ruysbroeck l'Admirable et son École 431
H. Hess : The Canons of the Council of Sardica 213
J.-M. Hestres : Nazareth 96
I. Hislop : A catechism for Adults 100
Histoire universelle des missions catholiques 443
C. Houselander : Marie, roseau de Dieu 526
P. Hubeaux : Méditations d'un prêtre 96
Ph. Hughes : A popular History of the Reformation 215
G. Hunermann : L'Alliance du Sinaï 195
— Le ciel est plus fort que nous 413
J.-K. Huysmans : Les foules de Lourdes. Carnets et lettres 400
Jean Cassien : Conférences, VIII-XVII 543
Jean-Marie Vianney, curé d'Ars 544
H. Jongen : Pourquoi la mère de Dieu pleura-t-elle à Syracuse ? 414
— The weeping Statue of Syracuse 414
R. P. Journet : La Messe des enfants 105
Julian of Norwich : A showing of God's Love 546
O. Karrer : Biblische Meditationen 434
A. A. King : Liturgies of the Primatial Sees 104
E. Klimeck : A modern Crusader 526
R.-E. Lacombe : L'apologétique de Pascal 550
L. Lajoie : Sublime dans l'épreuve, simple dans la joie, Assunta Goretti 109
R. Laurentin : Lourdes, Documents authentiques. II 323
— Message de Lourdes 324
R. Laurentin et Dom Bernard : Lourdes, Documents authentiques. III. 433
R. P. Lazaro de Aspurz : Historia de Maria 427
J. Leclercq : L'amour des lettres et le désir de Dieu 428
M. Lekeux : L'art de prier 96
G. Lemaître : Notre-Dame de charité 527
J.-M. Leroux : Église, peuple de Dieu 210
J. Leroy : Histoire, prophétie et sagesse biblique 193
C. Lhotte : Le chemin de croix du grand malade 98
J. Lipski : Extensio Providentia divinae et applicatio spiritualis secundum Thomam Aquinitatem 101
L. Lochet : Apparitions 416
A. Loehr : Les mystères de la Pâque 102
Lourdes, l'Église et la science 409
S. Lyonnet : De peccato et redemptione. I : De notione peccati 318
A. Malo : Tournée au Canada du T. R. P. Balic 410
Manuel du catéchisme biblique 437

Les manuscrits de la Mer Morte 330
H. Maréchal : Des visites de la Vierge à Lourdes au don de soi..... 416
— Mémorial des apparitions de la Vierge dans l'Église 416
Marie des Douleurs : Lumière aux cœurs droits 432
Marie de Saint-Jean : Celle qui sourit 412
Ph. Maury : Évangélisation et politique 216
Th. Merton : Marthe, Marie et Lazare 527
E. Michael : Joseph Malègue, sa vie, son œuvre 109
Ch. Mohrmann : Études sur le latin des chrétiens 541
P. Molinari : Julian of Norwich 546
F. Mollat : Maître, où habitez-vous ? 322
I.-É. Motte et G. Hégo : La Pâque de saint François d'Assise 217
G. Musumeci : La Madone de Syracuse a pleuré 415
Le mystère de Lourdes 403
E. Neubert : La mission apostolique de Marie et la nôtre 527
— Une âme mariale victime, Sœur Marie-Reine de Jésus 528
A New Eusebius 208
L. Newbigin : L'Église, peuple des croyants, corps du Christ, temple de l'Esprit 326
W. Nigg : Prophetische Denker 211
Notre-Dame. Les enseignements pontificaux 534
O'Connor : The Mystery of the woman 529
Officium hebdomadae sanctae et octavae paschae 103
Origen : The Song of Song 210
A. C. Outler : The Christian Tradition and the Unity we seek 214
J. Pagnoux : L'apôtre de la confiance en Marie 529
H. Panneel : Les fioretti du Curé d'Ars 438
P. Parsch : Apprenons à lire la Bible 190
P. Passelecq : Panorama biblique 194
— Préjugés des catholiques contre la lecture de la Bible 194
— La Sainte Bible expliquée 195
M. Pellegrino : Le Confessioni di San Agostino 206
P. Petit : Lourdes, les protestants et la tradition chrétienne 413
M.-D. Philippe : Mystère de miséricorde. I : L'Immaculée Conception.. 530
Plan de lecture de la Bible 186
Planning for the formation of Sisters 441
M.-D. Poinsenet : De l'anxiété à la sainteté, Louise de Marillac 440
Les Psaumes, prières des pauvres de Yahvé et prières du Christ 186
Le purgatoire, profond mystère 98
Qu'est-ce que la vie ? 548
K. Rahner : Maria Mutter des Herrn 530
A. Ravier : Bernadette et son chapelet 412
P. Régamey : Non-violence et conscience chrétienne 321
Sœur René-Joseph : Le Nil et ses horizons 548
A. Richard : La Reine aux mains jointes 418
Mgr Richaud : Le Seigneur est proche 95
A. du Roy : Viens, suis-moi 106
Ruysbroeck l'Admirable 431
J. Sainsaulieu : La Messe vue de la nef 98
Saint Alphonse de Liguori 220
Sainte Bernadette 407
M. de Saint-Pierre : Sainte Bernadette 407
Cardinal Saliège : Voilà ta mère 531
P. Sanson : Naître, vivre et mourir 219

D. Sargent : Our Land and Our Lady 531
E. Saurel : Le message de Bernadette et les miracles de Lourdes 413
M. Sauvage : Socrate et la conscience de l'homme 332
M. Scheler : Le Saint, le Génie, le Héros 545
P. Schindler : Das Netz des Petrus 110
L. Senegas : La Vierge Mère d'après l'Évangile 532
P.-H. Simon : La littérature du péché et de la grâce 443
R. Sineux : La Vierge dans notre vie 532
G. M. Soelch : Die Eigenliturgie des Dominikaner 435
L. Soubigou : La Croix au cœur de notre vie 96
— Saint Paul, guide de pensée et de vie 96
J. Spicht : Prières mariales 532
C. Spicq : Agapè dans le Nouveau Testament. I : L'analyse des textes. 203
Spiritualité pascale 320
E. Stein : La science de la croix 97
R. Svoboda : Bilder der Liebe 211
Syméon le nouveau Théologien : Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques 207
J.-M. Tauriac : Miracles à Lourdes 406
P.-M. Théas : Lourdes, terre de Marie 411
Sainte Thérèse d'Avila : Textes 110
M. Trémeau : Le Rosaire 532
F. Trochu : A Lourdes, les apparitions de Massabielle 407
H. Urs von Balthasar : Dieu et l'homme d'aujourd'hui 430
E. Vandeur : Élévation sur le *Salve Regina* 533
R. de Vaux : Les Institutions de l'Ancien Testament 301
L. Vereecke : Conscience morale et loi humaine selon G. Vasquez.... 101
M. Vericel : Cyrille de Jérusalem 206
Le vitrail français 421
B. Vitry : Notre-Dame de Reims 533
A. von Speyr : Kreuzeswort und Sakrament 104
H. Waach : Johanna Franziska von Chantal 108
E. Walter : Maria Mutter der Glaubenden 533
E. Willems : Esquisse historique de l'Ordre de Cîteaux d'après le P. Grégoire Müller 107
H. R. Williamson : The Challenge of Bernadette 407
M. Winowska : La Vierge de la Révélation 534
Ch. d'Ydewalle : L'Évangile sous les tropiques 548
R. Zeller : Le voile et le visage 95
E. Zola : Mes voyages, Lourdes, Rome 396

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1958. — Impr., n° 1753.

littérature catholique au commencement du XVII[e] siècle, p. 524. — J. Galot, Le Cœur de Marie, p. 524. — M.-J. Gerlaud, Les ouvriers et la Vierge Marie, p. 525. — F. Giraudet, Dans la lumière de Nazareth, p. 526. — J. Gonsette, Notre-Dame. Éléments de doctrine mariale, p. 526. — G. Houselander, Marie, roseau de Dieu, p. 526. — E. Klimeck, A modern crusader, p. 526. — Lazaro de Aspurz, Historia de Maria, p. 527. — G. Lemaître, Notre-Dame de charité, p. 527. — Th. Merton, Marthe, Marie et Lazare, p. 527. — E. Neubert, La mission apostolique de Marie et la nôtre, p. 528. — E. Neubert, Une âme mariale victime, Sœur Marie-Reine de Jésus, p. 528. — The Mystery of the woman, p. 529. — J. Pagnoux, L'apôtre de la confiance en Marie, p. 529. — M.-D. Philippe, Mystère de miséricorde, p. 530. — K. Rahner, Maria Mutter des Herrn, p. 530. — Cardinal Salièges, Voilà ta mère, p. 531. — D. Sargent, Our land and Our Lady, p. 531. — L. Senegas, La Vierge Mère d'après l'Évangile, p. 532. — R. Sineux, La Vierge dans notre vie, p. 532. — J. Spicht, Prières mariales, p. 532. — M. Tremeau, Le Rosaire, p. 532. — E. Vandeur, Élévations sur le *Salve Regina*, p. 533. — B. Vitry, Notre-Dame de Reims, p. 533. — E. Walter, Marie Mutter des Glaubenden, p. 533. — M. Winowska, La Vierge dans la Révélation, p. 534. — Chants à Notre-Dame, p. 534. — Les enseignements pontificaux. Notre-Dame, p. 534.

BIBLE ET LITURGIE

J. Daniélou, Théologie du judéo-christianisme, p. 540 (I.-H. Dalmais). — Ch. Burgard, La Bible dans la liturgie, p. 541 (G. Lafon) — Ch. Mohrmann, Études sur le latin des chrétiens, p. 541 (I.-H. Dalmais). — R. Guardini, Jesus Christus, p. 542 (R.-L. Oechslin).

PATRISTIQUE

J. Ferguson, Pelagius, p. 542 (F. R.). — Jean Cassien, Conférences, VIII-XVII, — Eusèbe de Césarée, Histoire ecclésiastique, VII-X. Martyrs en Palestine, — Athanase d'Alexandrie, Apologie à l'empereur Constance. Apologie pour sa fuite, p. 543 (R. F.). — N. Cabasilas, Sakramentalmystik der Ostkirche, p. 543 (I. Goia).

HAGIOGRAPHIE — BIOGRAPHIE

Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, p. 544 (M.-J. Pelfrène). — M. Scheler, Le Saint, le Génie, le Héros, p. 545 (G. Lafon). — G. Carrière, Le Roi de Betsiamites. Le P. Charles Arnaud, p. 546 (A. R.). — L. Cristiani, Un apôtre de l'enseignement chrétien, le P. Louis Querbes, p. 546 (R.-L. O.). — Julian of Norwich, A showing of God's Love. — P. Molinari, Julian of Norwich, p. 546 (M.-L. T.).

DIVERS

Dominique et Bernadette, p. 547. — Sœur René-Joseph, Le Nil et ses horizons, p. 548 (F. L.). — Ch. d'Ydewalle, L'Évangile sous les tropiques, p. 548 (A. R.). — Qu'est-ce que la vie ? p. 548 (F. Lepargneur). — E. Firkel, Destin de la femme, p. 549 (M.-L. T.). — R.-E. Lacombe, L'apologétique de Pascal, p. 550 (F. Lepargneur).

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *São Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, *Québec*

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*
Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.
Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C.*

Hollande :

Librairie Goebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*
Meulenhoff et Cie
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et Co
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Li Fra.
Piazza di Luigi dei Francesi
22-23 *Rome*

Liban :

Librairie A. Chehab et Cie
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniaco Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

DANIEL-ROPS

de l'Académie française

MYSTIQUES DE FRANCE

Un magnifique volume avec 20 hors-texte

NICOLAS BERDIAEV

ESSAI D'AUTOBIOGRAPHIE SPIRITUELLE

« Mort, il se livre mieux à moi qu'il ne l'eût fait vivant, dans cette histoire de ses pensées. »

FRANÇOIS MAURIAC,
de l'Académie française

WALTER BRANT

QUI ÉTAIT JÉSUS-CHRIST ?

« Un ouvrage très utile et très saisissant. »

ROBERT KEMP,
de l'Académie française

Un magnifique volume avec 20 hors-texte

C.-G. JUNG

PSYCHOLOGIE ET RELIGION

HANS KUHNER

DICTIONNAIRE DES PAPES

De saint Pierre à Jean XXIII

Un magnifique volume avec 20 hors-texte

FRITHJOF SCHUON

LES STATIONS DE LA SAGESSE

Les degrés de la certitude

ÉDITIONS BUCHET-CHASTEL

Dans une nouvelle présentation très souple
Paraît pour la 70e fois sans interruption

AGENDA ECCLÉSIASTIQUE LETHIELLEUX 1959

352 pages (9 × 14 cm.) et fermeture élastique : **250** fr.: en reliure cuir : **500** fr.

Deux jours à la page — page entière pour les dimanches et grandes fêtes. Rituel d'urgence — nombreuses pages blanches — memorandum et calendrier 1960. — Cour de Rome. Épiscopats France, Belgique et Suisse.

Portefeuille spécial pour cet **AGENDA** en pellior souple, avec fermeture et poche intérieure, destiné à protéger efficacement l'*Agenda* pendant plusieurs années ..... **250** fr.

●

ANNUAIRE-AGENDA CATHOLIQUE 1959

20e année. 320 pages. Cartonnage souple plein pellior ..... **500** fr.

Annuaire : Rome et administration de l'Église — Épiscopat français avec adresses des principaux services — Vicariats et préfectures apostoliques de la Communauté française — Divers.

Agenda : Une semaine sur deux pages, pour servir de semainier ou de livre d'annonces paroissiales.

(*Précieux instrument de travail et mine de renseignements.*)

●

Mgr Louis Soubigou

MÉDITONS ET PRÊCHONS LES ÉPITRES DE L'ANNÉE LITURGIQUE

Un volume in-8° écu ..... **1.200** fr.

On médite rarement sur les Épîtres, à cause de leurs difficultés. L'auteur, spécialiste d'Écriture sainte et en particulier de saint Paul, donne des suggestions précises qui permettent de tirer de cette si riche matière des enseignements spirituels d'une grande profondeur.

■

R. P. de Tonquedec, S. J.

LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE II

Substance et accident — Matière et forme

Un volume in-8° carré de 284 pages ..... **1.500** fr.

Exposé particulièrement clair des grandes thèses de la cosmologie thomiste. « *Je ne crois pas avoir lu autre part un exposé aussi profond et aussi lumineux de ces notions* », écrit un des réviseurs.

Paru antérieurement :

PHILOSOPHIE DE LA NATURE. I. Prolégomènes **600** fr.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VIe)

plon

Collection " CREDO "

L'INITIATION chrétienne

par

LOUIS BOUYER

« Le mérite de ce livre est d'abord la simplicité et la clarté. Visiblement, notre savant liturgiste veut être entendu de tous, sans pour autant que la Parole de Dieu en souffre. Nous avons là un exemple typique d'une explication de la Parole qui laisse au mystère toute sa profondeur et à la Parole sa réalité intangible dans les formes qu'elle a prises pour venir jusqu'à nous. »

L. H. PARIAS (*La France catholique*).

630 fr.

Dans la même collection :

Urs von BALTHASAR : *La Théologie de l'histoire.*	**540** fr.
Adalbert HAMMAN : *L'Apostolat du chrétien....*	**750** fr.
— *Le mystère du salut.....*	**630** fr.
Gustav SIEWERTH : *L'Homme et son corps....*	**540** fr.
Thaddée SOIRON : *La condition du théologien..*	**450** fr.
Maurice VILLAN et J. de BACIOCCHI : *La Vocation de l'Eglise.....*	**600** fr.

" VOCATION RELIGIEUSE FÉMININE "

La littérature profane comme le cinéma ont essayé de parler de la vocation religieuse féminine, le plus souvent bien à tort. Ce cahier n'a pas l'ambition de répondre à tous les problèmes que pose cette question à nos contemporains, mais simplement de donner un sens, une orientation pour être dans le vrai.

Ses divers articles voudraient montrer que la vocation religieuse a son origine et sa fin dans le mystère de Dieu; seule, une vue de Foi peut nous faire approcher de la vérité.

AU SOMMAIRE : *La vocation religieuse,* par F. DE DAINVILLE, s.j. — *Le signe de la vocation,* par F. ROUSTANG, s.j. — *Les signes de non-vocation,* par J. MAC AVOY, s.j. — *Pour ou contre le mariage,* par J. M. SZYMUSIAK, s.j. — *La genèse d'une vocation.* — *La vie religieuse,* par A. PLÉ, o.p. — *La vocation à la vie contemplative,* par Sœur Jeanne d'Arc. — *La vocation à la vie active,* par Sœur Marie-Edmond. — *Vraies et fausses objections à la vie religieuse,* par Sœur Françoise. — *Épanouissement ou déséquilibre ?* par Dr. C. H. Nodet.

ÉCHANGES. — Cette revue de quarante pages illustrées est centrée, à chaque parution, sur UN SEUL sujet d'actualité. Elle vous apporte une documentation et le point de vue catholique sur des problèmes dont tout le monde parle.

Cette revue est publiée par les Auxiliatrices du Purgatoire.

FRANCE		BELGIQUE	
Prix du numéro	150 fr.	Prix du numéro	20 fr. B.
Abonnement d'un an (5 numéros)	700 fr.	Abonnement d'un an....	100 fr. B.
C.C.P. PARIS 8009-73		C.C.P. 1167-36 Compte B.	
16, rue St-Jean-Baptiste de la Salle PARIS-6e		Auxiliatrices du Purgatoire 14, avenue Hamoir, UCCLE	

ÉTRANGER. Abonnement d'un an : 800 fr. — Prix du numéro : 200 fr.

POUR UNE SPIRITUALITÉ DE NOTRE TEMPS :

YVES DE MONTCHEUIL — **LE ROYAUME ET SES EXIGENCES**
2e édition, 20e mille. Un vol. 500 fr.

PROBLÈMES DE VIE SPIRITUELLE
6e édition, 43e mille. Un vol. 600 fr.

PIERRE LYONNET — **ÉCRITS SPIRITUELS**
5e édition, 25e mille. Un vol. 690 fr.

ÉDITIONS DE L'ÉPI
13, rue Séguier, PARIS-VIe

A qui est indispensable le Cours de Connaissances de Base?

(Orthographe, style, calcul, sciences... etc.)

● De nombreux jeunes et adultes sont handicapés par les déficiences en français, orthographe, mathématiques, notions scientifiques, etc.

● Dans la vie privée : c'est une source d'humiliations. Dans la vie professionnelle et sociale : c'est un obstacle à toute ascension.

● A ceux et celles qui ne possèdent que le C.E.P. (ou proche), le Cours de Connaissances de Base permet d'aborder les préparations aux B.E., B.E.P.C., aux Ecoles Commerciales, Sociales. Il permet une vie intellectuelle plus intense, des situations plus élevées, une plus grande efficacité sociale.

● Tous renseignements sont donnés par la notice gratuite G 743 "Connaissances nouvelles, Joies nouvelles" que vous demanderez ou ferez demander au :

COURS CATHOLIQUE, 70, rue Michel-Ange, PARIS 16e

Tous enseignements par correspondance

Un diplôme peu connu, actuellement très recherché :

Le diplôme de la Chambre de Commerce Britannique

● Plus de la moitié des transactions mondiales se font en anglais.

● Beaucoup d'hommes et de femmes savent plus ou moins l'anglais. Mais cette connaissance est rarement utile, "payante". Particulièrement pour les jeunes, voici des débouchés sûrs :

● Dans les milieux commerciaux, industriels, bancaires, administratifs... le diplôme pour la langue anglaise, qui possède le plus de prestige est celui de la Chambre de Commerce Britannique.

● De même, le diplôme d'Interprète Commercial de la S. P. L. E. est très estimé.

● Comment mieux connaître ces débouchés? Comment obtenir rapidement ces diplômes en les préparant par correspondance? Demandez sans tarder la documentation gratuite T 626 "Rentables connaissances d'anglais" à :

ETUDES ET CARRIÈRES Préparations par correspondance
(Section Technique du COURS CATHOLIQUE), 70, rue Michel-Ange, PARIS 16e

ÉDITIONS FRANCISCAINES

La traduction nouvelle
d'un « classique » de la spiritualité :

MÉDITATIONS SUR LA VIE DU CHRIST

(dites de saint Bonaventure)

par

JEAN de CAULIBUS

Traduction, introduction et notes de
l'abbé Paul BAYART

Un volume 16 × 23, 320 pages, sous jaquette hélio.

8 hors-texte hélio présentant des scènes de la vie du Christ dans la sculpture.

EN SOUSCRIPTION jusqu'au 15 janvier 1959

Prix de souscription : **1.200** fr.

9, rue Marie-Rose, PARIS - 14e

C. c. p. Paris 1013-34

Le travail de reliure, qui occupe les mains et l'esprit, est, pour tous ceux qui aiment les livres, la façon la plus agréable d'utiliser leurs loisirs.

Tout le monde peut aujourd'hui apprendre à relier, sans se déranger, grâce à notre ***Cours par correspondance*** parfaitement conçu, illustré de nombreux croquis et qu'accompagne un matériel parfaitement adapté.

Apprenez la reliure cet hiver

Les longues soirées d'hiver sont particulièrement propices à ce travail qui ne demande que du soin et de l'attention. Au bout de quelques semaines, les livres que vous aimez, ceux qui sont nécessaires à votre travail, et qui, partant, s'abîment si facilement, seront transformés en volumes solides, pratiques à consulter et du meilleur effet décoratif. Quels que soient votre âge, vos occupations, votre résidence, vous pouvez chez vous apprendre la reliure. Ce beau métier peut, au bout de quelques mois constituer aussi pour vous un apport substantiel en reliant pour vos

Reliez vous-même vos livres

amis et vos relations. Pour vous documenter très complètement, demandez-nous dès aujourd'hui notre

Belle brochure illustrée

éditée à votre intention et qui vous sera envoyée, par courrier, sans engagement de votre part, sans autre frais que 3 timbres-poste à 20 fr. pour l'envoi.

INSTITUT ARTISANAL DE RELIURE

5 *bis*, cité Malesherbes
PARIS-IX^e^

BON GRATUIT à découper ou à recopier.

Veuillez me faire parvenir votre brochure : ***Apprenez la reliure.*** Ci-joint 3 timbres.

Nom .....

Adresse .....

.....

Sous presse :

OFFICE DU SOIR
D'APRÈS LES COMPLIES DU DIMANCHE

Traduit par A. Z. SERRAND
Musique de A. MILNER

Une plaquette (13,5 × 18,5) de 24 pages.

Cette plaquette offre la prière intégrale des Complies du dimanche en français, avec une mélodie sobre et très belle se prêtant facilement au chant communautaire.

★

Rappels :

HALLELUYAH

Quinze negro-spirituals,
traduits et harmonisés par A. Z. SERRAND

La plaquette 13 × 18,5, 32 pages..... **150** fr.

PSALMODIES

Treize psaumes et un choral,
traduits et harmonisés par A. Z. SERRAND

La plaquette 13 × 18,5, 32 pages..... **240** fr.

★

A. M. COCAGNAC, o. p.

CHANSONS BIBLIQUES

Brochure 1 : *Jérusalem si belle, Si Dieu ne nous aimait pas, Abraham, Saint Paul, L'aveugle-né.* 16 pages, 13 × 18,5..... **150** fr.

Brochure 2 : *Zachée descends donc, Petit David prit trois cailloux, O doux pays de Canaan, Les faces de Carême.* 16 pages, 13 × 18,5..... **150** fr.

Collection " UNAM SANCTAM "

Vient de paraître :

SAINT AUGUSTIN

LE VISAGE DE L'ÉGLISE

Textes choisis et présentés par Hans Urs von BALTHASAR
Traduction française par Th. CAMELOT et J. GRUMEL

Un volume in-8° carré de 344 pages..... **1.200** fr.

Ce recueil de textes sur l'Église est tiré de l'ensemble de l'œuvre prêchée de saint Augustin. C'est en celle-ci, plus que dans ses écrits de réfutation polémique, qu'il se montre ce qu'il est, un homme de l'Église. Si ce choix ne représente pas toute l'ecclésiologie augustinienne, il en transmet ce qu'il y a de plus vivant, ce que l'évêque d'Hippone prêchait à ses fidèles. Ce qu'il explique inlassablement, éclaire et précise pour eux, depuis les plus hautes spéculations sur le Corps mystique du Christ jusqu'aux plus humbles applications à l'amour quotidien du prochain, c'est toujours le même mystère, celui de la sainte Église Catholique.

La prédication de saint Augustin est aussi directe que peu mystique. Il est rare que le thème soit suivi jusqu'au bout sans les digressions les plus inattendues. Les mouvements de l'auditoire auxquels le prédicateur est sensible lui sont prétexte pour donner un nouveau cours à son improvisation. Aussi le style des sermons est-il négligé, et la traduction en a souvent été rendue difficile. Mais l'intérêt qu'on y prendra sera sans doute plus vif que s'il s'agissait d'un écrit savamment composé.

Derniers ouvrages parus dans la collection :

26. C.-J. DUMONT : **Les voies de l'unité chrétienne,** 236 p..... **600** fr.

27. L. BOUYER : **Du protestantisme à l'Eglise,** 268 p..... **660** fr.

30. NEWMAN : **Pensées sur l'Eglise,** 444 p..... **1.410** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " SOURCES CHRÉTIENNES "

Vient de paraître :

DENYS L'ARÉOPAGITE

LA HIÉRARCHIE CÉLESTE

Introduction de R. Roques. Étude et texte critique par G. Heil
Traduction et notes par M. de Gandillac

Un volume in-8° écu de 440 pages..... **2.400** fr.

Peu d'auteurs, dans la littérature grecque chrétienne, ont connu une fortune aussi étonnante et durable que le pseudo-Denys l'Aréopagite, et il n'en est pas beaucoup non plus qui, après tant d'études et de recherches, restent encore enveloppés d'incertitude. Sans négliger les problèmes de date et d'origine, les auteurs ont voulu avant tout ici permettre au lecteur de faire connaissance, dans les meilleures conditions, avec le texte même de Denys; et c'est pour atteindre ce but qu'ils ont accepté la proposition des directeurs de « Sources Chrétiennes » d'apporter chacun leur part à la présentation de ce traité.

Le docteur Günter Heil s'est efforcé d'établir, à partir du témoignage d'un certain nombre de bons manuscrits, un texte critique solide qui d'ailleurs, on le verra, ne s'écarte pas beaucoup du *textus receptus,* mais nous rassure au moins sur la base première de toute lecture et de toute étude doctrinale.

M. Maurice de Gandillac, auteur d'une traduction, des œuvres complètes de Denys, parue en 1943, n'a pas hésité à faire les frais d'une traduction et d'une annotation entièrement nouvelles. Pour celle-ci il a encore voulu s'assurer l'aide et le contrôle de M. R. Roques.

Ce dernier a, de plus, rédigé une remarquable introduction.

Le lecteur : théologien, philosophe, historien, humaniste, pieux fidèle — quel qu'il soit — se trouvera, comme tant d'autres avant lui et pendant tant de siècles, bientôt émerveillé, ébloui...

Derniers ouvrages parus dans la même collection :

53. Hermas : **Le Pasteur,** 410 p..... **1.950** fr.
55. Eusèbe de Césarée : **Histoire Ecclésiastique,** tome III, 364 p..... **1.750** fr.
56. Athanase d'Alexandrie : **Deux Apologies,** 276 p..... **1.290** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Collection " SIGNES DU TEMPS "

Sciences d'aujourd'hui

Vient de paraître :

OLIVIER A. RABUT

DIALOGUE AVEC TEILHARD DE CHARDIN

Un volume in-16 jésus de 216 pages..... **630** fr.

La pensée du P. Teilhard de Chardin est une de celles qui posent des problèmes. Il est même remarquable que ces problèmes prennent de l'intensité à mesure qu'on la scrute. Plus on la travaille, plus on les voit se dessiner et imposer leur présence. Et ils passionnent nos contemporains. Parlant comme un inspiré, le P. Teilhard de Chardin mêle aux vues solides de la science des intuitions qui ne comportent pas de preuves; le regard tendu par une immense aspiration religieuse, Teilhard n'a-t-il pas laissé une œuvre où certaines formules demandent à être interprétées, en tout cas bien comprises...

Le lecteur sent parfois confusément, en donnant son accord de fond à la pensée du grand paléontologiste chrétien, qu'il convient d'opérer des discernements. Pour cela, il faut procéder avec méthode. Il est maintenant possible de mettre en chantier, avec patience, un travail de réflexion et de mise au point.

Le petit livre *Dialogue avec Teilhard de Chardin* vise à dégager les problèmes posés par l'œuvre de Teilhard, et à entreprendre leur discussion dans un esprit tout à fait objectif. En quoi et comment la science peut-elle fournir des matériaux à un humanisme et à une spiritualité ? Quelles erreurs sont à éviter en ce domaine, quelles ressources à ne plus laisser inemployées ? En quoi l'évolution change notre vue du monde, en quoi elle rejoint les thèmes pauliniens du Christ cosmique et de la construction du Corps mystique : voilà qui ne peut nous laisser indifférents.

L'étude ici présentée, qui ne tient jamais du panégyrique ni du réquisitoire, aidera ceux qui veulent aujourd'hui réfléchir sur les prolongements philosophiques et spirituels de la science.

LES ÉDITIONS DU CERF

LA " BIBLE DE JÉRUSALEM "

Dans l'édition en volumes séparés, les fascicules suivants ont reparu en *nouvelle édition* (revue), au cours des mois d'octobre et novembre 1958.

DANIEL

Traduction et notes de
P. J. DE MENASCE, O.P.
108 pages : **390** fr.

LES NOMBRES

Traduction et notes de
H. CAZELLES, P.S.S.
160 pages : **600** fr.

LE LIVRE DE JOSUÉ

Traduction de F. M. ABEL, O.P.
Introduction et notes de M. DU BUIT, O.P.
112 pages : **470** fr.

Sous presse :

LES ACTES DES APOTRES

LES ÉPITRES DE SAINT PAUL AUX GALATES ET AUX ROMAINS

JUDITH-ESTHER

LES ÉPITRES DE SAINT PAUL AUX CORINTHIENS

LES ÉDITIONS DU CERF

Vient de paraître :

HUBERT FISCHER

HISTOIRE ET SIGNIFICATION DU CATÉCHISME BIBLIQUE

Traduit de l'allemand par M. HERZOG, S. J.

Un volume in-8° carré de 140 pages..... **450** fr.

Cet ouvrage est un exposé détaillé de la méthode utilisée dans le *Catéchisme biblique*. Rédigé par les auteurs de ce catéchisme, il fournira aux éducateurs le moyen d'entrer dans l'esprit même qui a inspiré l'élaboration du *Catéchisme biblique* et de l'enseigner comme il convient.

3e édition :

CATÉCHISME BIBLIQUE

Traduit de l'allemand
Illustrations d'Albert BURKART

Un volume in-16 jésus de 402 pages sous couverture 4 couleurs..... **900** fr.

« L'une des plus intéressantes réalisations parmi les catéchismes contemporains. »
Lumen Vitae, 1958.

« Enfin... La parole de Dieu annoncée aux enfants. ... Tous les textes sont à la fois denses et clairs. Ce qui, on l'avouera, est une réussite assez rare, indispensable pourtant en matière d'enseignement, et surtout d'enseignement religieux. »

Présence des Livres, septembre 1958.

Pour faciliter le travail du maître :

MANUEL DU CATÉCHISME BIBLIQUE

Tome I : **Dieu et notre Rédemption**

Traduit de l'allemand par M. CÉ

Un volume in-8° carré de 352 pages..... **1.200** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

L'ART SACRÉ

La revue critique d'art religieux

publie

LE DÉCOR

signifie

LA GLOIRE

Pour la Maison de Dieu, décor veut dire gloire. Non la gloire empruntée à des artifices mais la splendeur spirituelle que l'homme, mystérieusement, peut faire jaillir dans les sanctuaires.

Mais aujourd'hui fresques, peintures, céramiques, vitraux sont des mots qui font peur parce qu'ils désignent des réalités dévaluées. Comment leur redonner un sens plénier ? Quels thèmes faut-il illustrer ? Quelle place donner à la non-figuration ? Où trouver la qualité ?

Ce cahier s'efforce de répondre à ces questions.

N° 12

Septembre-octobre 1958

Le fascicule : **200** fr.

Abonnement nouvelle série 1958-1959 : Six numéros.

FRANCE : **1.000** fr. Ecclésiastiques et religieuses : **900** fr.

ÉTRANGER : **1.200** fr.

C.C.P. Paris 1436-36

LES ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e

Collection " 7e ART "

Vient de paraître :

ANDRÉ BAZIN

QU'EST-CE QUE LE CINÉMA ?

Tome I : **Ontologie et Langage**

Un volume in-8° couronne de 184 pages..... **780** fr.

On sait la place privilégiée qu'occupait André Bazin, depuis 1945, dans la critique cinématographique d'après guerre. Ses articles du *Parisien Libéré*, de l'*Écran français*, de *France-Observateur*, de *Radio-Cinéma-Télévision*, d'*Esprit*, de la *Revue du Cinéma*, et surtout des *Cahiers du Cinéma*, dont il était le rédacteur en chef, constituent en effet, à travers les suggestions de l'actualité, une patiente et cohérente méditation sur la nature du cinéma. Tous les cinéphiles souhaitaient depuis longtemps en voir rassemblés les éléments les plus significatifs dans le cadre d'un ou de plusieurs livres.

Sous le titre général *Qu'est-ce que le cinéma ?* la collection « 7e Art » propose donc aujourd'hui aux lecteurs le premier de ces ouvrages, qui réunit une importante série d'études (revues et corrigées pour l'édition en volume) allant de la réflexion fondamentale sur l'essence de l'image photographique à l'analyse du langage de l'écran. D'où le sous-titre *Ontologie et Langage*. L'ensemble de ces articles apparaît ainsi comme un remarquable essai de définition du cinéma à partir de son réalisme originel.

Aussi bien, ces réflexions toujours suggérées par des œuvres précises demeurent-elles concrètement rattachées aux films qu'elles analysent en profondeur. On verra que leur portée générale ne les empêche pas, au contraire, de conserver leur valeur de critique d'actualité souvent passionnée, et un humour savoureux que le recul du temps s'est parfois chargé de souligner : ainsi de ce « Mythe de Staline dans le cinéma soviétique » qu'André Bazin avait, dès 1950, analysé dans un article mémorable.

Le second volume de *Qu'est-ce que le cinéma ?* sera consacré au « Cinéma et les autres Arts ».

Derniers ouvrages parus dans la même collection :

Henri AGEL : **Miroirs de l'insolite dans le cinéma français**, 192 p..... **750** fr.

J. SICLIER et A.-S. LABARTHE : **Images de la Science-Fiction**, 144 p..... **630** fr.

LES ÉDITIONS DU CERF

Vient de paraître :

dans la MAISON-DIEU n° 55

La Session du C.P.L. (Vanves-Versailles 1958) sur

LA PÉNITENCE DANS LA LITURGIE

(PREMIÈRE PARTIE)

L'enseignement de l'Ecriture et de l'Eglise

A. Lefèvre, s. j. : *Péché et pénitence dans la Bible.*
J. de Baciocchi, s.m. : *La Pénitence et l'Eucharistie sacrifice.*
J. Lécuyer, c.s.sp. : *Les actes du pénitent.*
O. Rousseau, o.s.b. : *Péché et pénitence dans l'année liturgique.*

Les pécheurs devant la Pénitence

J. Sauvage : *Les pécheurs publics.*
M. Duhamel : *L'initiation des enfants au sacrement de Pénitence.*
Ch. Moeller : *Prêcher la Pénitence.*

Lettre pastorale du Carême 1958 de S. Exc. Mgr Montini, archevêque de Milan

Sur l'Education liturgique

Le numéro : **300** fr.

Pour paraître fin décembre :

LA MAISON-DIEU n° 56

LA PÉNITENCE DANS LA LITURGIE

(DEUXIÈME PARTIE)

par P. Jounel, P.-M. Gy, R. Meurice, L. Rétif, A.-M. Roguet, etc.

et

L'INSTRUCTION DE LA CONGRÉGATION DES RITES

commentée par A.-G. Martimort

AUX ÉDITIONS DU CERF

POUR AVENT-NOËL-ÉPIPHANIE

Le C.P.L. a édité :

LE SEIGNEUR VIENT

pour les célébrations

100 pages..... **250** fr.

LA COURONNE DES MYSTÈRES

pour la récitation du Rosaire
selon les temps liturgiques

60 pages..... **148** fr.

HUIT IMAGES EN COULEURS

de Mme LORIMY-DELAROZIÈRE sur

Les mystères joyeux

L'unité : **10** fr. — Le cent : **800** fr. — Le mille : **6.000** fr.

Envoi de la série des huit images contre **100** fr. en timbres ou virement.

POUR L'OCTAVE DE L'UNITÉ

Le C.P.L. a édité :

UN DANS LE CHRIST

pour les célébrations, en collaboration avec ISTINA

Brochure de 78 pages..... **225** fr.

UNE IMAGE HÉLIOGRAVÉE

de Jean FORTIER, avec légende, sur

La prière pour l'unité (CPL 1004)

Dans la même série d'images légendées :

Les réponses au prêtre (CPL 1001)
Les attitudes communes (CPL 1002)
La quête (CPL 1003)

L'unité : **10** fr. — Le cent : **800** fr. — Le mille : **6.000** fr.

Au service de documentation du C.P.L.
LIBRAIRIE SAINT-DOMINIQUE
228, faubourg Saint-Honoré, Paris-8e
C.C.P. Paris 5381-70

LIBRAIRIE DU CERF M. FISCHER

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE : M. FISCHER

29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e

C. C. P. Paris 2322-49 — Tél. Inv. 2624

TOUTE LA VIE INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE

THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE — HISTOIRE
SOCIOLOGIE — BELLES-LETTRES — DOMINICANA
LITURGIE DOMINICAINE
LIVRES ÉDITÉS A L'ÉTRANGER

Expédition rapide **de tous les livres de tous les éditeurs, en France, aux colonies et à l'étranger, aux prix pratiqués par les éditeurs.**

Evitez les frais multiples **de port, de règlement et de correspondance *en centralisant vos achats chez nous*.**

DATE DUE

Temporarily circulated from
Pacific School of Religion

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.